NOEL CHASSÉ, B. A., LL. L.
AVOCAT

Avant la Poussée Finale

Ce que la fière Albion a créé pour aider à détruire la machine de guerre prussienne.— Récit d'un journaliste qui a visité les camps et les armées britanniques en 1918.—Réceptions chez le Roi George, le président Poincaré, etc.— Interviews avec Clémenceau, Sir Douglas Haig, Sir Arthur Currie, Lord Beaverbrook, Bonar Law, etc.— La carrière de Foch.— Prophétie d'un poilu.



QUÉBEC
Imp. "L'Evénement"
1918

NOEL CHASSÉ, B. A., LL. L.
AVOCAT

Avant la Poussée Finale

Ce que la fière Albion a créé pour aider à détruire la machine de guerre prussienne.— Récit d'un journaliste qui a visité les camps et les armées britanniques en 1918.—Réceptions chez le Roi George, le président Poincaré, etc.— Interviews avec Clémenceau, Sir Douglas Haig, Sir Arthur Currie, Lord Beaverbrook, Bonar Law, etc.— La carrière de Foch — Prophétie d'un poilu.



QUÉBEC
Imp. "L'Evénement"

1918

AVANT PROPOS

J'ai eu l'honneur de faire partie de la délégation de la presse canadienne qui, sur l'invitation du gouvernement britannique, visita l'Angleterre et la France en juillet et août 1918 afin de constater l'effort de l'Empire Britannique et de ses Alliés dans la grande guerre. J'ai publié à mon retour dans "L'Evénement", de Québec, une série de lettres et d'entrevues, dont ce phamplet contient les principales. Le tout est soumis sans aucune prétention littéraire, mais simplement comme souvenir d'un voyage qui fut extraordinairement intéressant.

N. C.

Avant la Poussée Finale

Le rôle de la Grande-Bretagne dans la guerre.—Les armées britanniques se battent sur sept fronts.—Comment la flotte anglaise protège l'armée américaine qui va assurer les succès définitifs des alliés.

Le gouvernement britannique a invité, il y a quelques semaines, un groupe de journalistes canadiens à visiter la France et l'Angleterre dans le but de constater l'effort de la Grande-Bretagne dans la guerre actuelle. Le voyage vient de se terminer et ceux qui ont eu l'avantage de le faire ne manqueront pas sans doute, comme nous le ferons nous-mêmes, de faire part aux lecteurs de leurs journaux respectifs des impressions qu'ils ont recueillies au cours de cette mémorable tournée.

Les représentants de la presse canadienne ont eu la promesse, avant leur départ de notre pays, que rien ne leur serait caché. Les initiateurs du projet ont tenu parole. Certes, l'effort du Royaume-Uni dans cette lutte sanglante des nations est formidable et il faudrait passer en France et en Angleterre des mois et des mois pour en avoir une juste idée. S'imagine-t-on, en effet, le nombre considérable de corps d'armée, de fabriques de munitions, d'aéroplanes, de canons, etc., de chantiers maritimes, de camps d'entraînement, d'hôpitaux, d'établissements de rééducation des mutilés, etc., qui ont surgi de terre sur tous les points des Iles Britanniques et de la France depuis les lointains jours du mois d'août 1914. Il a donc été impossible aux visiteurs du Canada de se rendre compte en détail, durant le court espace de temps qu'ils ont passé tant en Angleterre qu'en Ecosse et dans le Nord de la France, du merveilleux travail que la nation anglaise a accompli en faveur de la grande cause des Alliés. Car, la Grande-Bretagne n'a pas seulement assuré aux nations de l'Entente, avec sa flotte, l'incontestable maîtrise des mers mais elle a aussi édifié une armée gigantesque qui se bat et meurt glorieusement aujourd'hui sur les différentes lignes de bataille de la grande guerre. Elle a aussi bâti de toutes pièces une immense industrie de munitions, industrie dont les mille et mille ramifications s'étendent à tous les points des Iles Britanniques et qui aujourd'hui permet aux légions anglaises de renvoyer aux

Boches plus d'obus que l'artillerie allemande ne peut elle-même cracher sur nos tranchées.

Le court séjour de nos journalistes en Europe, tant au milieu des troupes sur la ligne de feu que dans les régions industrielles, les camps d'entrainements et les hôpitaux, leur a cependant permis de voir que l'Angleterre n'a rien épargné jusqu'ici pour écraser l'ennemi et remporter la victoire. Au début des hostilités, la Grande-Bretagne disposait d'une flotte admirable qui en faisait la plus grande puissance maritime de l'univers. Cette flotte est aujourd'hui plus considérable et chaque mois, chaque semaine peut-être, de nouvelle unités viennent s'y ajouter. L'armée anglaise comptait, au mois d'août 1914, un peu plus de cent mille hommes. Elle en compte aujourd'hui plus de sept millions et les soldats de Haig se battent sur sept fronts différents. Il y a quatre ans, il n'y avait peut-être pas dix fabriques de munitions dans les Iles Britanniques. On en compte aujourd'hui des centaines et des centaines.

C'est de cet effort merveilleux, formidable, qui dépasse presque l'imagination, qu'on a voulu donner une idée aussi exacte que possible à la presse du Canada. On conçoit la difficulté qu'il y a pour nous de faire part des mille et une impressions que nous avons recueillies au cours du voyage. Nous avons vu tant de choses, de si belles et si admirables choses, que nos souvenirs sont un peu confus. Nous allons cependant tâcher de dégager de cette masse d'impressions et de souvenirs quelques idées d'ensemble qui permettront à ceux qui liront ces lignes de se rendre compte non seulement des sacrifices que s'impose le peuple anglais pour gagner la guerre, mais aussi de ceux que s'impose la nation française. Car notre séjour en France nous a permis de voir non-seulement l'armée anglaise à l'œuvre, mais il nous a aussi fait voir combien la France a souffert et souffre encore, combien elle a donné généreusement et sans compter ses richesses et le sang de ses enfants depuis le jour où l'Allemagne a déchaîné cette guerre inhumaine et barbare.

* * *

Il n'est pas nécessaire, cependant d'aller en Europe pour se rendre compte du rôle prépondérant que la Grande-Bretagne joue dans la présente guerre. On commence à le constater dès que l'on prend la haute mer. Les Etats-Unis expédient aujourd'hui en Europe des centaines de milliers d'hommes, mais ce n'est que grâce à la protection de la flotte anglaise que ces soldats peuvent traverser l'Atlantique. Le Canada et nos voisins du Sud envoient chaque mois aux Alliés des milliers de tonnes de vivres, mais il y aurait longtemps que la famine sévirait chez les nations de l'Entente si la flotte de l'Angleterre n'avait pas assuré leur ravitaillement grâce à sa maîtrise des mers. Et n'eut été des croiseurs et des petits des-

troyeurs britanniques qui font la patrouille des Océans, il est certain que jamais l'Amérique n'aurait pu venir au secours des nations alliés. Les journalistes canadiens eux-mêmes n'auraient jamais pu faire le voyage qu'ils viennent de terminer!

Il est vrai que les sous-marins réussissent à causer des pertes sérieuses à la flotte marchande de l'Angleterre, mais il ne faut pas oublier que si un bon nombre de vaisseaux ont été coulés jusqu'ici par les pirates, le nombre est infiniment plus grand de ceux auxquels la flotte anglaise assure une traversée sans incident. Et le navire sur lequel nous nous trouvions fut de cette dernière catégorie. Le voyage fut un peu plus long, mais nous débarquâmes dans un port anglais sans avoir aperçu la moindre trace des submersibles allemands.

* * *

Cette mention de la traversée et de la protection très efficace que la flotte anglaise apporte au ravitaillement des Alliés et à l'expédition des troupes américaines en Europe nous amène incidemment à dire un mot de l'admirable effort que font actuellement les Etats-Unis pour la guerre. Les journaux nous apprennent, chaque semaine ou chaque mois, que les Américains ont transporté tel nombre de troupes pendant tel espace de temps. Il nous a été donné de voir l'admirable organisation qui préside à l'expédition de cette grande armée.

Nous avons eu le grand privilège de faire la traversée à bord d'un navire qui transportait plus de deux mille soldats américains, lequel navire faisait lui-même partie d'un convoi de quatorze paquebots. Il y avait sur ces différents navires quarante mille troupiers de la république américaine. Au cours du voyage nous avons causé avec un grand nombre d'officiers et de soldats de cette nouvelle armée. Tous étaient anxieux d'aller à la bataille et de prouver au monde ce que peuvent faire les soldats de la libre Amérique. Ils ne se dissimulent pas que l'Allemagne est encore redoutable—mais ils sont convaincus que, avec les ressources en hommes, en matériel, etc., que possèdent les Etats-Unis, avec l'héroisme des troupes franco-anglaises et le lumineux génie de Foch, les Boches devront finalement s'avouer vaincus. Cet enthousiasme, d'ailleurs, n'est pas limité aux centaines de milliers de soldats américains que l'on expédie chaque mois en Europe. On le voit et on le sent partout aux Etats-Unis et il suffit de passer quelques jours chez nos voisins pour voir combien ils sont dans la guerre de cœur et d'âme, prêts à faire tous les sacrifices possibles pour assurer le triomphe de la cause qu'ils ont épousée.

Notre traversée, quoique sans incident extraordinaire, nous permit donc de nous rendre compte non seulement de l'excellent

travail que la Grande-Bretagne accomplit sur les mers, mais aussi de l'enthousiasme qui anime la grande armée américaine et de l'organisation parfaite qui préside à son transport en Europe. Le 10 juillet, nous débarquions, pour parler le langage de la censure, "dans un port anglais." Et le lendemain nous commencions notre visite des camps militaires, des arsenaux et des fabriques de toutes sortes, visite qui, avec notre séjour en France, devait occuper une période de six semaines.

L'ACTIVITÉ DE LA NATION ANGLAISE PENDANT LA GUERRE

PRÈS D'UN MILLION D'ANGLAIS SONT MORTS AU CHAMP D'HONNEUR. LA PART DES FEMMES.—LES INDUSTRIES.—LE GRAND RÔLE DE LA FLOTTE ANGLAISE

L'Angleterre, la plus grande puissance maritime de l'univers, ne s'est pas contentée depuis quatre ans de faire la patrouille des mers, mais elle a aussi levé une armée formidable. Lord Northcliffe, le propriétaire du "Times", déclarait récemment à Londres, au cours d'un lunch qui fut offert aux journalistes des différents Dominions de l'Empire, que neuf cent mille soldats anglais ont été tués depuis le commencement de la guerre. Si l'on ajoute à cela le nombre des mutilés, on peut avoir une idée les pertes énormes que la nation britannique a subies depuis le début des hostilités.

Il n'est pas nécessaire de séjourner bien longtemps dans quelque partie que ce soit des Iles Britanniques pour voir quels immenses sacrifices en hommes le peuple anglais a consentis depuis le mois d'août 1914. Si ce n'est dans certaines régions industrielles, dans les endroits où les ouvriers sont requis pour travaux de munitions ou autres—et encore, même dans ces endroits, les femmes ont, dans une grande mesure, remplacé les hommes,—ou rencontre très peu d'hommes valides en habit de civils. Presque tous ceux que l'on voit ont été déchargés de l'armée comme inaptes au service, ne sont pas d'âge militaire ou sont des étrangers.

Nous avons dit déjà que l'Angleterre a édifié, au cours de la guerre actuelle, une grande industrie de munitions. En effet, c'est là l'un des prodiges de l'effort anglais. Pour en donner une idée, qu'il nous suffise de dire que, dans un arsenal qui existait avant la guerre et où on employait 13,000 personnes en temps de paix, on en emploie aujourd'hui 120,000. Cet arsenal est à lui seul toute une ville couvrant une immense superficie. A un autre endroit, on a établi il y a deux ou trois ans, une fabrique d'explosifs qui emploie de douze à dix-huit mille personnes. En 1914 et en 1915, à l'endroit où s'élève cette fabrique, c'était la plaine. Il a surgi depuis

cette époque une série de bâtiments qui couvrent une étendue de près de huit milles de longueur et dans lesquels travaillent des milliers et des milliers de personnes. Au tour de ces bâtiments s'élève une ville nouvelle, habitée par les ouvriers de la fabrique. Et il en est de même à plusieurs autres endroits des Iles Britanniques. Nombreuses, en effet, sont les fabriques de canons et de munitions qui emploient de trois à quatre mille personne et même plus et qui n'existaient pas avant la guerre. Plus de deux millions de personnes travaillent dans ces usines.

Cette activité ne se rencontre pas seulement dans l'industrie des munitions. Elle se retrouve aussi dans celle des aéroplanes, dans la construction des navires et des chars d'assauts, et dans les mille et un travaux que requièrent l'équipement et le maintien d'armées immenses comme celles qui se trouvent aujourd'hui en présence sur les différents fronts. Ainsi, il n'y avait pratiquement aucune ou du moins très peu de fabriques d'aéroplanes en Angleterre avant la guerre On a trouve aujourd'hui un grand nombre sur différents points du territoire des Iles Britanniques. Nous en avons visité une, par exemple, qui produit jusqu'à soixante machines par semaine. Et on nous a déclaré que ce n'est pas la plus considérable du Royaume-Uni.

La même activité se retrouve avons-nous dit, dans la construction des navires. Nous avons eu le privilège de visiter au cours de notre voyage, les immenses chantiers maritimes de la Clyde. Ce sont peut-être les plus considérables du monde entier. Ils couvrent, des deux côtés de la rivière, une étendue d'une vingtaine de milles. C'est là que sont construits le plus grand nombre de navires qui remplacent dans la flotte marchande britannique, les unités coulées par les submersibles allemands. On y bâtit aussi des navires de guerre, tout particulièrement des destroyers.

Nous avons eu le plaisir de voir lancer un navire de ce dernier type, événement qui fut pour nous plutôt mémorable mais qui est d'occurrence journalière dans ce royaume du fer et de l'acier.

En somme, on pourrait épiloguer presqu'indéfiniment sur les multiples aspects de l'activité de la nation anglaise pendant la guerre. Nous n'avons pas l'intention de traiter la question bien longuement et nous nous bornerons aux quelques notes que nous venons de donner. Ce serait cependant commettre une grave injustice envers un peuple qui s'est généreusement sacrifié pour une grande cause, si, en parlant de l'effort gigantesque qu'il a accompli et qu'il accomplit encore dans toutes les sphères de l'activité humaine, on ne faisait pas une mention spéciale du grand rôle joué par les femmes dans ce commun labeur pour le salut du monde Si l'Angleterre a pu lever une armée de plusieurs millions d'hommes; si elle a pu édifier une industrie de munitions aussi formidable que celle qu'elle possède

aujourd'hui; si elle a pu combler dans une grande mesure les vides que les sous-marins ont causés dans sa flotte mercantile et si elle a pu aussi ajouter des unités nouvelles à sa marine de guerre, c'est que partout, pour tous les travaux et dans tous les domaines, il s'est trouvé des femmes courageuses et patriotes pour prendre la place de ceux qui sont allés combattre sur le champ de bataille.

Il n'y a pas un genre de travail que la femme n'accomplit pas en Angleterre, il n'y a pas une industrie qu'elle n'ait pas envahie. Nous avons visité, au cours de notre tournée, des fabriques d'avions, de canons, de munitions, des chantiers maritimes, etc. Partout nous y avons vu des milliers de femmes. Les travaux les plus durs ne les effraient pas. Dans certaines fabriques nous avons même vu des femmes manipulant des obus de cinquante et de soixante livres. Ailleurs, des femmes travaillaient dans des fonderies, parmi les énormes pièces de fer et d'acier et sous la chaleur ardente des brasiers. Même spectacle et même rôle prépondérant de la femme dans les villes. Elles remplissent toutes les fonctions. Vous y voyez la femme conductrice de tramways, la femme garde-moteur, la femme chauffeur d'auto et il nous a même été donné de voir la femme-police.

Il n'est donc pas exagéré de dire que la femme anglaise à joué un rôle admirable dans la lutte gigantesque que son pays livre depuis quatre ans, rôle d'autant plus admirable que le même esprit de sacrifice et de patriotisme se retrouve chez les femmes des différentes classes de la société. En effet, que de riches anglaises ont transformé leur chateau en hôpital et combien aussi servent aujourd'hui comme simples infirmières auprès des malheureux blessés. Combien enfin consacrent leur fortune et leur énergie au soulagement des infortunées de cette terrible guerre.

La Grande-Bretagne n'a donc pas épargné le sang de ses enfants durant les quatre années qui viennent de s'écouler. Ce sang, au contraire, a largement coulé non seulement sur la terre de France, mais aussi dans plusieurs autres endroits de l'univers. Elle a, en outre, consacré ses immenses ressources, ses multiples industries, son génie organisateur au triomphe d'une cause chère au cœur de tous ceux qui aiment la liberté.

Mais c'est surtout avec son admirable flotte que l'Angleterre a fait sentir le poids de son influence dans cette guerre. Nous avons eu le privilège de voir une grande partie de cette flotte réunie quelque part en Ecosse.

* * *

C'est par une journée pluvieuse, une de ces journées qui sont la caractéristique du climat des Iles Britanniques, que nous eûmes l'avantage de voir "quelque part en Ecosse". la flotte anglaise. C'est certes un spectacle qui en vaut la peine. Quand notre groupe prit

place à bord du petit remorqueur qui devait nous promener dans cette forêt de navires, un épais brouillard recouvrait la rivière. Un soleil radieux ne tarda pas cependant à dissiper les nuages et nous pûmes alors voir, dans toute sa majesté, ce rassemblement de navires de toutes dimensions.

Qu'on essaie de reconstituer la scène! Sur une distance de près de vingt milles, c'est une succession continuelle de dreadnoughts de cuirassés, de croiseurs, des destroyers, de balayeurs de mines. Tous ces navires battent pavillon britannique, à part cinq dreadnoughts portant le drapeau de la république américaine. Ces cinq navires ont été mis par Washington à la disposition de l'amirauté anglaise pour démontrer la coopération qui existe entre les différentes nations alliées et pour prouver aussi le désir de la nation américaine d'apporter son concours le plus entier dans la grande lutte contre les empires du centre de l'Europe.

La flotte anglaise, dont la plus grande partie se trouve en Ecosse et dont le reste des unités fait la patrouille des Océans et de la Mer du Nord, a cependant été considérablement augmentée depuis le commencement de la guerre. Son tonnage est passé, depuis le mois d'août 1914, de quatre millions à six millions de tonnes et son personnel de 145,000 hommes à 450,000.

Les unités qu'on a construites depuis quatre ans représentent une marine plus considérable que celle que l'Allemagne avait en 1914. Et si l'on considère que l'Angleterre possédait avant le conflit une flotte reputée invincible, on peut avoir une idée de la puissance actuelle de cette flotte quand on songe au grand nombre d'unités de tous types et de toutes dimensions qu'on y a ajoutées.

Cette puissance, elle s'est d'ailleurs manifestée dès le début des hostilités. C'est en effet, la flotte anglaise qui a balayé des mers le commerce de l'Allemagne avec l'étranger, commerce qui, pour les premiers six mois de l'année 1914 se chiffrait à plus d'un milliard de dollars; c'est elle qui a banni des océans les quelques navires de guerre allemands qui s'y trouvaient lorsque la guerre éclata; c'est elle qui a assuré le transport des troupes des colonies volant au secours de la mère-patrie; c'est elle qui a assuré le ravitaillement de l'Europe par l'Amérique; c'est elle enfin, qui permet à la république américaine d'expédier en France les centaines de milliers de soldats qui seront, sans aucune doute, le facteur décisif dans cette guerre. Et nous pourrions ajouter encore que c'est grâce aux navires de guerre britanniques que l'on a pu expédier des troupes françaises, anglaises, italiennes, etc., sur différents points du globe pour faire la lutte aux Boches. C'est la grande victoire silencieuse de la flotte anglaise, victoire remportée sans effusion de sang, sans le fracas habituel des batailles, mais qui est cependant d'une valeur inestimable pour la cause des Alliés.

Depuis quatre ans, la grande flotte attend le moment où elle pourra se mesurer avec l'ennemi. Un seul combat naval sérieux a eu lieu jusqu'ici dans la Mer du Nord, celui des Iles Falkland, et on se rappelle que les Anglais s'en tirèrent avec honneur malgré les pertes qu'ils subirent. Depuis ce temps, depuis le jour où les croiseurs de l'Allemagne battirent en retraite, il n'est pratiquement jamais reparu un navire de guerre allemand sur les mers et l'Angleterre demeure plus que jamais la grande puissance maritime de l'univers. Nous avons pu causer avec un certain nombre d'officiers du Dreadnought à bord duquel fut reçu le groupe des journalistes canadiens. Tous attendent avec impatience le jour où se déclanchera une grande bataille navale. Depuis quatre ans, la flotte est sous vapeur, prête à partir pour le combat à une heure ou deux d'avis. Ce jour n'est pas venu, mais il est certain que, quand il paraîtra, l'ennemi aura à faire face à une puissance qui n'a jamais connu la défaite et qui aujourd'hui plus que jamais, est merveilleusement préparée au combat.

Mais il est une autre victoire, victoire lente et silencieuse elle aussi, que l'on doit mettre au crédit de la flotte anglaise. On se rappelle que c'est au mois de février l'an dernier que l'Allemagne a commencé cette campagne sous-marine qui devait, en six mois, réduire la Grande-Bretagne à la famine et la forcer à demander la paix. On ne se dissimule pas aujourd'hui en Angleterre que les pertes maritimes causées par les submersibles allemands durant les mois de Février, Mars et Avril de 1917 ont causé des inquiétudes sérieuses au peuple anglais. Il est certain, à tout événement, que si le chiffre des pertes s'était maintenu dans la suite aussi élevé qu'il le fut durant les trois premiers mois de la guerre sous-marine, l'on pourrait se demander où en seraient les Alliés à l'heure actuelle. Nous ne faisons en posant ce point d'interrogation là que traduire l'opinion courante en Angleterre aujourd'hui.

La flotte anglaise a heureusement, vaincu le sous-marin allemand. La marine marchande des Alliés subit encore des pertes, mais la lutte contre le sous-marin se poursuit avec tellement de succès que l'on détruit maintenant plus de submersibles que l'Allemagne n'en peut construire. Et, chose intéressante à noter et que les journaux ont mentionnée à plusieurs reprises en ces derniers temps, les Alliés construisent, de leur côté, plus de navires que l'ennemi ne réussit à en couler.

Ces faits, dira-t-on, sont connus de tout le monde. On nous permettra, cependant de les citer encore une fois car ces quelques notes sur la flotte anglaise seraient certainement incomplètes si nous nous contentions simplement de parler de la superbe apparence de la grande flotte sans dire un mot des grandes victoires que nous a rappelées, en ce beau jour de notre tournée d'Ecosse, le spectacle grandiose qui s'offrait à nos yeux.

Nous nous empressons d'ajouter que rien n'a été négligé pour rendre le plus agréable et le plus intéressant possible notre court séjour au milieu des marins anglais. On nous a fait visiter un superbe dreadnought et on nous a initiés au maniement des immenses canons qui arment le navire. Nous avons pu aussi visiter un destroyer du dernier type, petit navire dont la vitesse peut aller jusqu'à quarante milles à l'heure et qui est actuellement l'arme la plus efficace contre les pirates allemands. On nous a enfin conduits à bord d'un sous-marin anglais aussi du dernier type. C'est une masse de machineries d'une complication telle que l'imagination peut difficilement en concevoir de semblable et dont la construction requiert dix-huit mois de travail. C'est quand on a vu un de ces submersibles que l'on comprend quelle lourde perte subit l'ennemi quand on réussit à lui briser entre les mains une arme de ce genre.

C'est, en somme, une impression de force et d'invincibilité que l'on rapporte d'une visite à la flotte anglaise. Il est impossible d'imaginer que, avec une puissance comme celle-là entre les mains les Alliés ne puissent être victorieux. Et, d'ailleurs, l'ennemi se rend parfaitement compte de la situation puisque depuis quatre ans il cache sa flotte dans le canal de Kiel et n'ose pas la lancer sur la haute mer, dans la crainte d'un combat naval.

Tout le monde, en Angleterre, souhaite qu'une bataille ait bientôt lieu entre les flottes respectives de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne. C'est le vœu unanime des marins de la grande flotte britannique. Tous désirent ardemment voir les vaisseaux de guerre allemands sortir de leur cachette pour venir combattre à ciel ouvert. Ils ont une absolue confiance que, ce jour-là, ils infligeront à l'ennemi une défaite qui le forcera à demander la paix.

Sans vouloir d'inutiles effusions de sang, car le sang a déjà trop largement coulé depuis quatre ans sur les champs de bataille de l'Europe, souhaitons que ce jour ne soit pas éloigné. Le résultat ne fait de doute pour personne, et ce jour marquera sûrement l'aurore de la victoire.

* * *

Il est impossible à cause de la censure, de donner plus de détails sur la force actuelle de la flotte anglaise. Qu'il nous suffise de dire qu'elle constitue une puissance imposante. Il y a, par exemple, quelques centaines de gros navires et, pour ce qui est des petits navires, on peut avoir une idée de leur nombre par cette réponse que nous fit un officier à qui nous demandions combien il y en avait : "Quant à ceux-là," dit-il, "nous en avons tellement, que nous ne prenons plus la peine de les compter."

L'ARMÉE CANADIENNE

Ce que l'armée canadienne a accompli.—Nos gars sont prêts à tenir jusqu'au bout.—Une visite a la côte de Vimy.—Une merveilleuse organisation.

L'un des événements les plus mémorables de notre voyage est certainement notre visite au front canadien. Les dépêches nous rapportent chaque jour, les hauts faits de notre armée et le travail qu'elle accomplit, et c'était l'un des plus ardents désirs du groupe des journalistes canadiens d'aller voir nos soldats à l'œuvre. Ce privilège nous fut donné et durant trois jours, nous avons vécu au milieu des pious-pious de notre pays, parmi les modestes héros qui, dépuis près de quatre ans, versent leur sang pour une grande cause et couvrent de gloire le nom du Canada.

Nous avons raison d'être fiers de l'armée canadienne. Nous n'irons pas jusqu'à dire que c'est elle qui accomplit tout le travail sur le front de l'ouest car elle ne tient, en somme, qu'une infime partie de la ligne de feu. Mais nous avons raison de croire que, toutes proportions gardées, le corps canadien est l'un des plus merveilleux de tous ceux qui combattent aujourd'hui en Belgique et dans le Nord de la France.

Et, d'ailleurs, les faits sont là pour prouver ce que nous avançons. Les noms d'Ypres, de Vimy, de Courcelette, de Paschendale, de St-Julien sont familiers à nos oreilles. Nous sommes malheureusement trop souvent portés à croire que ces victoires ont été annoncées à son de trompe en notre pays simplement dans le but de stimuler notre enthousiasme et de nous encourager à maintenir notre effort dans la guerre et nous pensons, en nous-mêmes, n'est-il pas vrai, que ces noms doivent être, en somme, peu de chose quand on considère l'ensemble de la gigantesque lutte qui se poursuit sur le front de l'ouest.

C'est une erreur. Prenons, par exemple, la bataille de Vimy. Nous avons eu le privilège de visiter cette colline sacrée où un grand nombre de nos compatriotes dorment leur dernier sommeil. Sait-on que les Français ont sacrifié cent mille hommes pour s'emparer de ce sommet couvert aujourd'hui de ruines et de désolation et qui domine une plaine immense? Cent mille soldats Français sont tombés à cet endroit avant que les quatre divisions canadiennes ne déclanchassent l'attaque qui devait se terminer par la brillante victoire que l'on sait. Vimy est un nom considérable dans la guerre actuelle, nom dont nous avons raison d'être fiers et qui a placé le corps canadien au rang des meilleures unités de combattants en Europe. Le nombre de soldats de France qui ont été fauchés autour de cette colline prouve, d'ailleurs, l'importance stratégique de cette

position et quel prix y attachait le haut commandement des armées alliées.

Ainsi en est-il de plusieurs batailles dont nous sommes parfois portés, dans notre engouement pour l'étranger et notre détestable penchant à critiquer tout ce qui vient de chez nous, à diminuer l'importance et les résultats.

* * *

Veut-on encore des faits pour prouver que les troupes canadiennes ne le cèdent à aucune autre armée non seulement au point de vue du courage mais aussi au point de vue de l'efficacité. On se rappelle quel succès énorme et incontestable les Boches obtinrent dans leur grande poussée du mois de mars dernier. Le 21 et le 22 mars, c'est-à-dire en deux jours, ils firent une avance de dix milles. On comprend que, vu la résistance opiniâtre que s'opposent mutuellement les deux ennemis en présence sur le front de l'ouest, cette avance constituait pour les Allemands une victoire signalée.

Les Canadiens ont, à leur tour, servi la même pilule aux Boches au commencement du mois dernier. Les 8 et 9 août, nos troupes se sont lancées à l'attaque contre les lignes ennemies et, en deux jours, elles faisaient une avance de douze milles et demi. Enfoncés, les Boches! Mais ce n'est pas tout ! Dans les premiers jours de cette offensive alliée, qui valut aux troupes franco-anglaises une trentaine de mille prisonniers et un grand nombre de villages, nos soldats encagèrent à eux seuls, en plus de la capture de quelques villages, une dizaine de mille troupiers allemands. Ils firent à eux seuls le tiers des prisonniers capturés par les Alliés bien qu'ils fussent loin de constituer le tiers des troupes qui se lancèrent à l'attaque. Voilà certes un fait qui fait grand honneur à notre armée et dont nous avons raison de nous enorgueillir avec elle.

* * *

Nous allons citer enfin un dernier témoignage pour démontrer quelle grande réputation s'est acquise le corps canadien en Europe. On nous pardonnera d'appuyer sur ce point car nous croyons que ne chanterons jamais trop les louanges des héros de notre pays qui ont donné leur vie pour nous et qui, encore aujourd'hui, après quatre ans, d'une guerre atroce, souffrent, peinent et meurent par milliers dans les tranchées boueuses et sanglantes de la Belgique et de la France. Voici: Le paysan français, on devra l'admettre, sait ce que c'est que la guerre Depuis quatre ans, il a vu la mort faucher la jeunesse de son pays, il a vu ses propriétés dévastées, ses villages réduits en ruines, des départements entiers mis à feu et à sang par les Barbares. Il a été témoin de succès et de revers et son espéran-

ce en la victoire finale de nos armes a varié suivant les triomphes et les défaites. L'héroïsme sublime des pious-pious français lui a cependant inspiré une inébranlable confiance en l'armée de son pays. Et le paysan français, l'habitant des régions envahies, ne se sent vraiment en sureté, à tort ou à raison, que quand la partie du front derrière laquelle il demeure est défendue par des soldats français.

C'est la mentalité qui existe un peu partout dans le nord de la France, et que nous avons nous-mêmes constatée. Notre curiosité nous a cependant poussés à demander à ces bonnes gens, sans leur mentionner de quel pays nous étions, ce qu'ils pensaient des troupes canadiennes. Partout, dans tous les endroits, où nous sommes passés, et nous avons visité pratiquement toute la zone de guerre, les paysans nous répondirent : "Quand ce sont les les Canadiens qui sont ici,"—(car les corps ne tiennent pas touours la même partie du front), "tout va bien. Nous sommes aussi en sureté que si c'étaient nos propres soldats."

* * *

Le courage et les hauts faits des combattants n'est pas la seule chose digne de mention dans l'armée canadienne. L'organisation des différents services de l'armée vaut aussi la peine d'être signalée. Aussi, on sait que nous avons en France et en Angleterre un Corps des Forestiers et un Corps de Constructeurs de chemin de fer, mais on ignore généralement l'importance du travail qui est accompli par ces deux corps. Sait-on par exemple, que le corps des Bucherons, commandé par le général McDougall, est considéré comme la plus parfaite organisation du genre qui soit dans toutes les armées alliées. Et, de fait, nos Bucherons, disséminés dans diverses forêts des Iles Britanniques et de la France, coupent, préparent et expédient la plus grande partie du bois employé non seulement par l'armée canadienne, mais aussi par l'armée anglaise et l'armée française. Et il est facile d'imaginer la quantité immense de bois requise pour la conduite d'une guerre comme la présente, pour la construction de ponts, tranchés, etc., Et qu'on songe à l'espace qu'il faudrait à bord des navires si l'on faisait venir ce bois d'Amérique.

Et notre corps de Constructeurs de chemin de fer., commandé par le général Stewart ne rend pas moins de précieux services. Ainsi ce sont des Canadiens qui sont actuellement à construire de nouvelles voies ferrées de Paris à Calais afin de soulager la congestion du trafic entre ces deux points importants et de remplacer, pour le transport des troupes et du matériel de guerre, les lignes de chemin de fer tombées aux mains des Allemands.

Des organisations comme celles que nous venons de mentionner sont d'autant plus un sujet d'orgueil pour nous que les gou-

vernements de la France et de l'Angleterre ont reconnu leur efficacité en leur confiant des travaux d'une importance capitale dans la conduite de la guerre.

Il y aurait encore bien des choses à dire au sujet de l'organistion de l'armée canadienne. Nous pourrions par exemple, écrire des colonnes et des colonnes sur l'excellent travail accompli par les infirmières et les médecins dans les hôpitaux, le corps d'ordonnance, le corps médical, la cavalerie. l'artillerie, le corps dentaire, l'aviation, etc. Nous y reviendrons plus tard, car le sujet est trop vaste pour être traité dans une seule lettre.

En terminant ces quelques notes sur notre armée, disons que le moral de nos soldats est excellent et que leur confiance en la victoire finale est plus grande que jamais. Ils reconnaissent qu'il fut un temps où l'ennemi, mieux entraîné et possédant plus de munitions, avait le dessus. Mais, aujourd'hui les choses ont changé d'aspect. La bête féroce est domptée. Elle pourra peut-être causer beaucoup de mal, mais elle devra finalement succomber sous les coups redoublés dont on l'accable aujourd'hui. Et nos combattants sont bien décidés, bien qu'ils en aient par dessus la tête de la guerre, comme tout le monde en Europe d'ailleurs, de ne pas quitter leur poste tant qu'ils n'auront pas complètement terminé leur héroïque et dure besogne.

LE 22ÈME BATAILLON CANADIEN-FRANÇAIS

L'EFFORT DES CANADIENS-FRANÇAIS.—UN COIN DE QUÉBEC AU FRONT CANADIEN.—UNE VISITE AU 22ÈME.—AURONS-NOUS UNE BRIGADE?

Au cours de nos pérégrinations en France et en Angleterre, nous sommes venus en contact avec un grand nombre de soldats canadiens-français. C'est certainement pour le groupe français de la délégation, l'un des souvenirs les plus agréables et les plus intéressants de notre voyage. Nous avons rencontré de nos compatriotes dans les camps d'entraînement, dans les hôpitaux, au front, à l'arrière, etc. Et il est un moment par excellence de notre séjour au front où nous nous sommes sentis chez nous, où nous avons respiré l'atmosphère si chaude et si sympathique que l'on retrouve au milieu des siens: c'est la journée presqu'entière que nous avons passée avec nos amis du glorieux 22ième.

Le bataillon du Lieutenant-colonel Tremblay se trouvait à l'arrière de la ligne de feu quand nous avons eu le plaisir d'aller y séjourner quelques heures. Le major Dubuc en avait la charge, avec le major Vanier comme second en commandement. Nos soldats venaient de se reposer d'un dur travail de quelques jours dans les tranchées et se préparaient à repartir de nouveau pour la bataille. Nous étions presqu'à la fin de juillet, à la veille de cette grande offiensive alliée qui se poursuit encore avec tant de succès, offensive au cours de la laquelle le 22ième a recueilli de nouveaux lauriers. Inutile de dire combien chaleureusement nos amis du 22ième reçurent les journalistes canadiens-français qui venaient leur rendre visite. C'était d'ailleurs, un événement assez extraordinaire. Depuis plus de trois ans qu'il est au front, c'était, croyons-nous, la première fois que le bataillon accueillait chez lui de vulgaires pékins qui lui apportaient les nouvelles et les bons souhaits de leur pays natal. Aussi avec quelle curiosité et quelle fébrile impatience, officiers et soldats nous ont-ils questionnés sur tout ce qui se passe chez nous, et se sont-ils informés de telle ou telle personne qui leur est chère ou de tel ou tel ami dont ils n'ont pas entendu parler depuis longtemps.

Et qu'on nous permette ici une observation. On sait que nos soldats ne passent pas leur temps dans la tranchée. Ils y séjournent quelque temps et ont ensuite une certaine période de repos à l'arrière. Dans la tranchée, la vie est dure et on n'a pas le temps de s'ennuyer. Les Boches fournissent tout l'intérêt qu'il faut pour passer viment les jours. Mais, derrière la ligne de feu, la vie est monotone. Les bataillons ont leurs "billets" ou cantonnements dans de petits villages le plus souvent déserts et celui où se trouvait le 22ième lors de notre visite n'avait certes rien de bien passionnant. Que faire, donc, dans ce gîte à moins que l'on ne songe !

Et, en effet, durant ces périodes de calme, nos soldats songent au pays natal, à tous les êtres chers, qu'ils ont laissés la-bas ! Ils reçoivent bien quelques journaux de temps à autre, mais la livraison en est très irrégulière. Et comme ils sont heureux quand ils reçoivent une lettre d'un parent ou d'un ami ! Avec quelle joie, ils la lisent et la relisent. Alors, écrivons donc à nos soldats. Tenons-les au courant de tout ce qui se passe au pays afin de leur prouver que nous ne les oublions pas et que nous les suivons de cœur et de pensée dans la noble et pénible carrière qu'ils ont embrassée. C'est là l'un des messages qu'officiers et soldats du 22ième nous ont priés de transmettre à leurs parents et amis. C'est de grand cœur que nous le faisons, comptant que ceux à qui ils s'adressent ne manqueront pas de donner aux modestes héros qui se battent pour nous l'encouragement et le reconfort dont ils ont besoin pour accomplir leur tâche.

Ce témoignage d'amitié et d'admiration, le 22ième le mérite entièrement. Les actions d'éclats qu'il a accomplies dans le passé, à Courcelette, à Vimy, à Paschandale et à cent autres endroits lui ont valu une formidable réputation dans toute l'armée canadienne. Le 22ème est reconnu en France et en Angleterre comme l'une des plus merveilleuses unités de notre corps, un bataillon de grands soldats. Quand on fixe au 22ème un objectif à atteindre, on peut être sûr qu'officiers et soldats accompliront la tâche, quelque difficile qu'elle soit, ou se feront tuer sur place. Et, à chaque offensive à laquelle il a pris part le bataillon a justifié la confiance qu'on a mise en lui et a su maintenir la réputation qu'il s'est créée. C'est ainsi que dans l'offensive lancée par l'armée canadienne au début du mois dernier, le 22ème a à son crédit l'une des avances les plus considérables qui aient été enregistrées au cours de la bataille.

* * *

Il nous a été aussi donné de rencontrer en dehors du 22ème un grand nombre de soldats canadiens-français. Ainsi, à Bramshot et Whitley, nous avons pu voir à l'entraînement un bon nombre de conscrits arrivés récemment du Canada. Le jour de la visite de notre groupe à cet endroit, on nous fit voir quelque douze cents soldats canadiens-français faisant des exercices physiques. Nous devons dire franchement que nous n'avons pas vu, au cours de tout le voyage, un groupe de soldats ayant meilleure apparence et étant aussi bien entraînés. A Frensham Pond, près d'Aldershot, nous avons aussi eu le plaisir de rencontrer la plupart des officiers et soldats du bataillon de Laval et du bataillon de dépot de Québec, arrivés du Canada depuis quelques jours seulement. Nous fûmes enchantés de serrer la main à bon nombre de Québecois. Le camp lui-même était commandé par un excellent Québecois, le capt Ernest Cinq-Mars, qui devait partir pour la France le lendemain. Il fut remplacé comme commandant du camp, par un autre Québecois le major Henri Chassé, M.C., qui venait de sortir de l'hôpital et devait à son tour partir bientôt pour le front. Ici encore nos concitoyens nous chargèrent de bons souhaits et d'amitiés pour leurs parents et amis. Nous nous empressons avec plaisir de transmettre le message à qui de droit. Il n'y a qu'un camp d'entraînement que nous aurions aimé à visiter et où nous n'avons pu malheureusement nous rendre. C'est celui de Bovington, où se trouve le bataillon des chars d'assauts (tanks).

* * *

Nous devons ajouter que le soldat canadien-français, qu'il fasse partie du 22ème, du 24ème, du 5th C. M. R., du 14ème, du 87ème (car toutes ces unités ont un fort pourcentage de nos compatriotes) est considéré comme un excellent soldat.

Nous en avons entendu faire partout de grands compliments, tant en Angleterre qu'en France. Le général Currie lui-même, le commandant de l'armée canadienne, nous a déclaré que les Canadiens-français ne le cèdent à personne tant au point de vue de la discipline que du courage et de l'efficacité. C'est un chevalier sans peur et sans reproche, qui possède, grâce au contact des deux grandes races qui peuplent son pays, la tenacité de l'anglo-saxon et cette impétuosité qui fait le charme du caractère français.

* * *

Il est une question que nous avons discutée avec bon nombre d'officiers canadiens-français dont nous allons dire un mot aujourd'hui : la formation d'une brigade canadienne-française. A tort ou à raison, on a fait circuler la rumeur que les officiers du 22ème sont contre la formation de cette brigade. Rien n'est plus faux. C'est imputer à des gentilshommes des sentiments d'égoïsme qu'ils n'ont pas. Le 22ème, en effet, ne tient pas à monopoliser l'honneur qui peut rejaillir sur les canadiens-français dans cette guerre et les officiers du bataillon seraient les gens les plus heureux du monde s'ils voyaient se former aujourd'hui dans l'armée canadienne une brigade de soldats de langue française qui puisse coopérer avec eux à maintenir haut et ferme le nom de notre race. Il ressort des conversations que nous avons eues à ce sujet qu'il y a trois conditions à remplir pour obtenir la formation de cette brigade. 1o Donner aux Canadiens-Français l'occasion de se grouper ensemble en Angleterre; 2o Obtenir un grand nombre d'officiers canadiens-français en accordant des commissions à de simples soldats; 3o Choisir un bataillon anglais et lui fournir comme renforts des soldats canadiens-français jusqu'à ce que l'unité devienne entièrement française.

Les trois conditions sont en train de se réaliser. On a, en effet, commencé à grouper ensemble les soldats canadiens-français. Ainsi un soldat de langue française qui s'est enrôlé dans une unité anglaise peut, en en faisant la demande à son officier commandant, être transféré à un bataillon canadien-français. On a aussi commencé à choisir un certain nombre de simples soldats pour leur faire suivre des cours de lieutenants. C'est ainsi que plusieurs de nos jeunes concitoyens qui se sont enrôlés comme soldats dans le bataillon des chars d'assaut, celui de Laval ou les bataillons de dépôt ont reçu ou recevront l'ordre de suivre les cours de qualifications nécessaires. Enfin, troisième condition à remplir pour arriver au but, on envoie

de la dixième réserve de Bramshot, un grand nombre de soldats canadiens-français à des unités anglaises. C'est ainsi que le 87ème, le 5th C. M. R. et le 24ème, qui étaient au début des unités presqu'entièrement anglaises comptent maintenant une proportion de cinquante pour cent de canadiens-français. Le 14ème bataillon en compte aussi une forte proportion.

La brigade canadienne-française est donc maintenant en bonne voie de formation. Nous n'avons aucune déclaration officielle à l'effet qu'elle sera établie mais si l'on songe au fait que l'on est en train de remplir les conditions nécessaires à son existence, on peut logiquement conclure qu'elle sera un fait accompli dans un avenir prochain. On peut être sûr, à tout événement, que le jour où nos compatriotes formeront une brigade, cette dernière pourra figurer avec honneur avec n'importe quel autre corps de ce genre sur la ligne de feu. Le 22ème l'a prouvé. Bon sang ne saurait mentir.

* * *

Nous conseillons tantôt à ceux qui ont des parents ou des amis au 22ème de leur écrire le plus souvent possible. Nous irons plus loin. Nous demanderons à ceux qui peuvent le faire, d'envoyer de petits cadeaux aux soldats de temps à autre ou d'encourager les sociétés qui se chargent de le faire. Nos concitoyens anglais ou irlandais ont, il faut l'admettre, donné dans le mouvement plus généreusement que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Le lieutenant-colonel Desrosiers et major Desserres, lors de notre visite à la réserve de Bramshot, nous ont spécialement fait un chaleureux plaidoyer à ce sujet et nous ont priés de nous faire leur écho auprès de nos compatriotes canadiens-français. On a fait du bon travail jusqu'ici et il faut en féliciter chaleureusement les personnes dévouées qui ont pris l'initiative de procurer du bien-être à nos soldats. Nous les encourageons à continuer dans la bonne voie et nous formulerons l'espoir de voir le nombre de celles qui se dévouent augmenter de jour en jour. Ces personnes accomplissent une œuvre méritoire; nos piouspious leur en garderont une durable reconnaissance.

———

LA PART DE LA FRANCE

LES SACRIFICES DE LA FRANCE. — L'ASPECT DE LA FRANCE EN TEMPS DE GUERRE. — LES PRIVATIONS QUE LE PEUPLE S'IMPOSE.—EST-CE LE COMMENCEMENT DE LA FIN?

La France est incontestablement, de toutes les nations alliées celle qui a le plus souffert de la guerre actuelle. C'est elle qui a soutenu le premier choc des hordes barbares en 1914 et ce sont ses soldats qui sont tombés par centaines de milliers sous les premières rafales des canons allemands. On sait que l'Allemagne, qui se préparait à la lutte depuis quarante ans, disposait, au mois d'août 1914, d'un matériel de guerre formidable. Chez les Alliés, au contraire la déclaration de guerre fut une surprise générale. Et ce fut la France surtout qui eut à souffrir de cette fausse sécurité dans laquelle s'étaient endormies les nations de l'entente et de leur manque de clairvoyance. Le premier choc fut épouvantable. Les malheureux pious-pious français, malgré leur bravoure et leur héroïsme, furent fauchés comme des blés murs. Contre un canon allemand, il n'y a qu'un argument qui vaille; c'est un autre canon. Et c'est ce qui faisait malheureusement défaut chez les Alliés.

Le sang français a donc coulé abondamment à la première ruée des légions allemandes. Et, depuis plus de quatre ans, ce sont les soldats français qui sont constamment à l'avant et qui supportent le gros de la lutte. A l'heure actuelle encore, malgré qu'on nous ait tant de fois parlé de l'épuisement de la France, ce sont les mêmes soldats qui battent la marche dans la poussée victorieuse des Alliés. Le grand miracle dans tout cela, c'est qu'il reste encore des Français pour aller à la bataille. Car, quand on songe à la puissance de destruction des engins de guerre modernes et au fait que, depuis quatre ans, les combattants tombent chaque jour par milliers sur les champs de carnage, on peut se demander par quel prodige les Français réussissent encore à maintenir une armée aussi puissante et, malgré tout, victorieuse.

* * *

Il est inutile de se le dissimuler, l'aspect de la France à l'heure actuelle n'est pas ce qu'il y a de plus gai au monde. Il est vrai que la végétation y est luxuriante et que la campagne française est un jardin enchanteur dont la beauté nous émerveille, mais la mort a fait son œuvre un peu partout et le deuil est dans toutes les âmes. Il y a quelques mois, un million et demi de Français étaient morts au champ d'honneur. A la suite de l'offensive victorieuse des Allemands au mois de mars dernier et de la marche triomphale actuelle des armées alliées, ce nombre a dû être considérablement

augmenté. Nous nous sommes aussi laissés dire par un officier de la citadelle de Verdun, avec qui nous causions des pertes françaises, qu'au delà d'un demi million de Français sont de grands blessés, c'est-à-dire mutilés pour la vie.

Ces chiffres sont terribles. Nous les donnons, non dans le but de décourager qui que ce soit, mais simplement pour montrer quels sacrifices épouvantables a faits la France depuis le début de la guerre. Jamais on ne chantera trop haut l'héroïsme de la France et de ses enfants. Et, après la randonnée que nous avons eu le privilège de faire dans la zone des armées et à l'arrière de la ligne de feu en France nous sommes plus que jamais convaincus que, s'il y a une nation devant laquelle l'on doit s'incliner profondément, s'il y a une nation à laquelle l'humanité devra une éternelle reconnaissance et à laquelle l'on doive porter pour toujours un profond respect et une vénération toute filiale, c'est bien la France.

Il n'y a pratiquement pas une seule famille en France aujourd'hui qui n'ait pas eu un, deux ou même trois membres et même plus de tués à la guerre. C'est quand on voit défiler la foule aux portes des églises le dimanche que l'on voit quels ravages épouvantables la guerre a causés dans les familles françaises. C'est un long défilé de gens en deuil, de figures empreintes de tristesse et de gravité. Et le spectacle est le même partout, non seulement dans les petits villages mais aussi dans les grandes villes. Chaque famille déplore la perte d'un père, d'un frère ou d'un fils.

* * *

Mais la France n'a pas seulement donné toute sa population valide pour la guerre, elle a aussi dû subir l'envahissement d'une grande partie de son territoire. Les descriptions que nous donnent les dépêches des dévastations commises par les Boches ne sont nullement exagérées. Quand l'ennemi a passé à un endroit, il ne reste plus pierre sur pierre. Nous sommes allés à des endroits où s'élevaient naguère de jolis villages, il reste là à peine quelques ruines. A certains endroits même, le temps a enseveli les ruines dans le sol et la végétation a reparu. Et ce qui fut jadis un village où régnaient la prospérite et la joie est maintenant une plaine morne et désolée. C'est le spectacle qui s'offre à nos yeux autour de Vimy. Souchez, Carency, Neuville-St-Vaast sont aujourd'hui des champs parsemés de pierres et de touffes d'herbes. Ici et là, on trouve un petit cimetière avec une petite croix de bois noir pour indiquer l'endroit où repose chaque soldat français, anglais, canadien, etc., mort pour son pays.

Et, dans une grande partie de la France, c'est le même spectacle de désolation et de tristesse : des veuves, des mères, des

sœurs qui pleurent la mort d'un être bien-aimé; des villes et des villages en ruines qui crient vengeance vers le ciel contre l'ennemi barbare qui a accumulé tant de ravages et fait verser tant de sang et de larmes.

Aux ruines et aux deuils qui accablent la France, il faut ajouter comme part des sacrifices que ce grand pays s'impose pour défendre sa liberté et celle de tous les peuples, les privations de toutes sortes que s'impose la population civile. Il est des familles françaises à qui l'invasion a fait perdre tout ce qu'elle possédait. Il est des gens qui vivaient dans des châteaux et qui vivent aujourd'hui de la charité publique.

Le luxe est une chose du passé... La France possède des routes superbes mais elles ne servent qu'au trafic des camions qui transportent au front les troupes et le matériel de guerre. Personne n'a le droit de se servir d'un auto pour son propre amusement et même pour ses affaires. Le pétrole y est strictement rationné. On n'en accorde qu'aux taxis à l'usage du public dans les villes et, encore, chaque conducteur n'a droit qu'à une certaine quantité par semaine.

Le soir, dans les villes, c'est l'obscurité presque complète. Il faut se protéger contre les avions ennemis. Il y a, au centre de chaque rue et de distance en distance, une lumière fortement voilée de manière à ce qu'elle ne soit pas aperçue par les aviateurs allemands. Il ne faut pas qu'un seul rayon de lumière jaillisse des maisons. Il faut donc que chaque résidence ait des stores très épais afin d'empêcher la lumière de filtrer à l'extérieur. L'obscurité complète est la loi générale. On peut facilement s'imaginer quel aspect présente une ville comme Paris dans de pareilles conditions. C'est la tristesse et la désolation. C'est cependant le seul moyen de prévenir le bombardement des centres populeux par les taubes allemands. C'est le seul moyen de sauver des vies.

* * *

Ce n'est pas seulement dans ses amusements que le peuple français s'impose des privations. Il est aussi forcé de le faire dans son alimentation. Le sucre est rationné, la viande est rationnée, la margarine a remplacé le beurre, et le pain de guerre a fait son apparition sur toutes les tables. Le sucre étant rare, la fabrication du chocolat et des sucreries de tous genres est réduite à sa plus simple expression. Et ainsi de suite pour beaucoup d'autres choses.

La population endure avec une tranquille résignation et sans la moindre plainte les sacrifices que la guerre lui a imposés. Il fut un temps—pourquoi ne pas l'admettre?—où la victoire semblait si éloignée qu'on a presque désespéré un moment de ne pouvoir

jamais y arriver. Mais ce temps n'est plus. Le soldat français se bat avec une confiance inébranlable dans la victoire finale. L'arrivée des renforts américains a raffermi son courage et il a maintenant la satisfaction de savoir que ce n'est pas en vain que la guerre aura coûté tant de sang et de ruines à sa malheureuse patrie.

Nous nous trouvions en France au moment du début de la grande offensive qui se poursuit si victorieusement aujourd'hui. Il faisait plaisir de voir dans les villages français où nous sommes passés, la joie qui se peignait sur tous les visages à la lecture des bulletins officiels du Ministère de la Guerre.

En causant avec les Poilus qui revenaient de la bataille ou qui partaient pour la ligne de feu, nous avons pu constater quelle confiance emplit l'âme de ces héros sans peur et sans reproche.

La confiance ! C'est le sentiment qui domine en France aujourd'hui. Confiance dans le puissant génie de Foch, le généralissime qui ne peut se tromper le grand vainqueur des deux batailles de la Marne, l'homme en qui, reposent toutes les espérances de la France, l'homme que non seulement la France, mais aussi tous les Alliés regardent comme le phare lumineux dans les ténèbres de la nuit; confiance dans la grande puissance de la nation américaine, puissance qui sera sûrement l'influence décisive dans cette guerre; confiance enfin dans l'héroïsme des soldats de la France et de ses alliés, dans cet héroïsme qui a tant de fois atteint le sublime et qui finira bien par triompher de la brutale détermination de l'ennemi. Et ce sentiment doit être accentué à la suite des triomphales victoires que les Alliés remportent depuis plus d'un mois sur le front de l'ouest. On s'accorde partout à dire que c'est le commencement de la fin. Les optimistes vont jusqu'à dire que nous n'aurons pas de campagne d'hiver. Ce n'est pas l'opinion générale. Mais il est permis de croire que, au printemps, ou au début de l'été prochain, la victoire ne sera pas très éloignée.

La France, puisque c'est d'elle que nous parlons aujourd'hui, l'aura bien méritée.

UNE VISITE A VERDUN

Visite a Verdun.—Un séjour dans la citadelle.—Promenade sur le champ de bataille.—Douaumont et Souville.

Verdun a été pendant plus d'un an le grand nom de la guerre. Même aujourd'hui, malgré les combats sanglants qui se déroulent sur le front de l'ouest, la bataille de Verdun reste encore le fait saillant de cet épouvantable conflit mondial. C'est à Verdun que les Allemands ont fait leur suprême assaut contre la France. C'est à Verdun

que les Boches ont employé plus que dans aucune autre bataille de la guerre actuelle les ressources de leur génie mauvais pour anéantir une nation dont ils rêvent depuis longtemps la perte et qui, malgré tout, se porte bien. Pendant près d'un an, Verdun a été le théâtre de la lutte la plus atroce, la plus terrible, la plus sanguinaire que l'on puisse imaginer. Pendant près d'un an, les collines de Verdun ont été rougies du sang des fils de la France et ce sang a coulé en si grande quantité que l'on a cru un moment que la source en serait tarie.

Mais la France a traversé victorieusement cette grande crise. Des milliers, des centaines de milliers de ses fils sont morts sur ces champs de batailles qui bornent les rives de la Meuse et Verdun est encore debout, attestant l'indomptable détermination de la France à lutter jusqu'à sa dernière goutte de sang pour conserver sa liberté.

Une visite à Verdun, à la suite des terribles combats qui s'y sont livrés en 1916, est un événement mémorable dans la vie d'un homme. Et, sûrement, aucun des journalistes canadiens qui eurent le grand privilège de visiter ces champs de bataille imbibés de sang français n'oubliera l'émotion qui nous saisit le cœur quand, par une journée pluvieuse de la fin de juillet dernier, nous pénétrâmes dans l'illustre citadelle. Nous étions venus de Paris à Bar-le-Duc par chemin de fer et nous avions franchi en auto la distance qui sépare cet endroit de Verdun. Le long de la route, nous vîmes quelques maisons qui avaient été détruites par les avions ou les canons allemands. Mais ce n'est qu'une fois rendus à la citadelle même que nous pûmes commencer à constater quelque peu l'étendue des ravages causés par les Boches durant la grande offensive de 1916.

* * *

C'est par une immense porte de fer, portant l'inscription: "Cité de Verdun", qu'on pénètre dans l'illustre citadelle. Il était à peu près sept heures du soir lorsque nous y arrivâmes. Un certain nombre de Poilus—héros de Verdun, de Champagne, de Picardie, de la Somme et de cent autres batailles—se trouvaient dans la cour intérieure de la forteresse à notre arrivée. Inutile de dire qu'un groupe de civils aussi nombreux que le nôtre était chose passablement extraordinaire à cet endroit. Aussi fûmes-nous regardés comme des objets de curiosité! Mais des deux groupes, celui des Poilus et celui des journalistes, ces derniers étaient sûrement les plus intéressés à voir tout ce qui les entourait, et incontestablement les moins intéressants!

C'est dans de petites cellules aménagées spécialement pour nous que nous passâmes notre première nuit à la citadelle. Ces petites cellules étaient situées le long d'un immense corridor.

Il régnait dans tout cet intérieur un morne silence. On nous avait priés, à l'heure du coucher, de faire le moins de bruit possible afin de ne pas troubler le repos des soldats. Les pauvres Poilus qui se trouvaient dans la citadelle ce soir-là méritaient, certes, de jouir de leur sommeil, car tous, héros de nombreux combats, avaient les oreilles encore pleines du fracas des batailles et l'âme remplie des visions troublantes de la vie des tranchées. Et nous nous gardâmes bien de rompre la tranquillité qui régnait dans cette enceinte sacrée.

Le lendemain, sous la direction du lieutenant-colonel Deha, gouverneur militaire de Verdun, nous visitâmes ce qui fut jadis la cité florissante des bords de la Meuse et qui n'est plus aujourd'hui qu'un amas de décombres et de ruines. Les Boches n'ont pas pris Verdun, mais ils ont tout massacré ce qui s'y trouvait. Nous avons erré pendant quelques heures dans les rues de la malheureuse ville; il ne reste pas une seule maison intacte, pas une âme. La population a fui l'invasion au mois de février 1916. Pas une personne n'y est revenue, car tous les foyers ont été rasés. "On ne passe pas", lit-on sur la Tour Chaussée, l'un des principaux monuments historiques de Verdun. Et, en effet, les Boches n'ont pas passé. Malheureusement, Verdun n'est plus. Et sur les deux mille cinq cents maisons que comptait la ville en 1914, il n'en reste pas une seule debout. La cathédrale, le Palais des Evêques, merveille de style gothique, où Guillaume II devait fêter avec son état-major la prise de la forteresse et l'écrasement de la France, le collège Marguerite, la Princerie et sa superbe colonnade, le séminaire, tout a été détruit, anéanti. La Meuse, qui roule ses flots tranquilles aux pieds de la cité morte mais inviolée, a vu pendant près d'un an ses eaux rougies du sang des Poilus français. Elle ne reflète aujourd'hui que des images de tristesse et de désolation.

C'est ainsi que les brutes allemandes se vengent quand on ose leur barrer la route.

* * *

Le matin, nous visitâmes la cité de Verdun; l'après-midi, on nous conduisit sur le champ de bataille. Là encore, nous attendait un spectacle de désolation et de tristesse. Les hauteurs de Belle-Ville, la côte Saint-Michel, le bois de l'Hôpital et celui de Saint-Airy, la côte du Poivre et Vacherauville, Vaux, Fleury, Souville, la Chapelle Sainte-Fine et le Chapitre, la Laufée, Bezonvaux, le Mort-Homme, la Côte 304, etc., sont des noms familiers à toutes les oreilles.

Nous avons eu le privilège de les visiter. Les forts sont en partie intacts, mais les villages (Fleury, par exemple) et les bois (ceux de Laufée, de l'Hôpital) ne sont que des plaines désertes et des amas de ruines. Les arbres ont été pour la plupart arrachés

et ceux qui restent—combien peu il en reste—sont complètement dénudés et ne sont, en somme, que du bois mort. A certains endroits, l'herbe a repoussé, mais à d'autres le sol a été tellement labouré que toute végétation y est à jamais disparue. Vous ne pouvez faire un pas sur ces immenses champs de bataille sans frapper de vos pieds des fragments d'obus, des ossements humains, des casques ou des uniformes de soldats allemands ou français! Vous ne pouvez non plus tourner vos regards de quelque côté que ce soit sans apercevoir un cimetière! A droite, ce cimetière comptera cinq mille petites croix noires avec, toujours, la même inscription: "Soldat un Tel, mort pour la France". A gauche, un autre cimetière avec quelques milliers d'autres croix noires. Devant vous, derrière vous, ce sont d'autres cimetières! Et que de milliers de soldats sont restés sans sépultures! Que de milliers d'autres reposent à divers endroits du champ de bataille, sans qu'on ait pris le soin de les ensevelir dans les cimetières qu'on a établis sur différents points de cette immense étendue. Qu'on songe que, pendant près d'un an, les soldats sont tombés par centaines de milliers dans ces champs immenses et sur ces collines! Un million et demi d'hommes—Français et Allemands—sont tombés à Verdun du 21 février au 15 décembre 1916. L'armée française entière a passé à Verdun en 1916. Il fallait relever les soldats tous les deux ou trois jours, si atroce y était la vie et si épouvantable était la bataille. Voilà pourquoi les cimetières sont si nombreux en ces lieux désolés! Voilà pourquoi aussi les petites croix noires sont comme des épis de blés dans un champ fertile. C'est le côté triste de la guerre, la rançon de la victoire.

* * *

L'un des faits les plus intéressants de notre promenade au sanctuaire de Verdun fut notre visite des forts de Souville et de Douaumont. Nous n'en dirons qu'un mot. Ces forts ne sont pas comme on serait porté à le croire, des constructions extérieures. Ils sont tout entiers à l'intérieur de la terre. Le fort de Douaumont, par exemple, pénètre jusqu'au delà de cent cinquante pieds dans les entrailles du sol. Ces forts sont de véritables dédales. Inutile de dire qu'il y règne une complète obscurité. On s'y éclaire à l'électricité. L'air y est très humide et vicié. Les Poilus qui y vivent ont l'air de fantômes errant dans les ténèbres.

* * *

Tout comme il est impossible de parler de la grande guerre sans chanter l'héroïsme de la France, ainsi on ne peut parler des sacrifices de la nation française sans mentionner Verdun. Nous avons dit un mot hier des souffrances de notre ancienne mère-patrie

et de la tranquille résignation avec laquelle elle les supporte. Nous avons cru devoir raconter spécialement aujourd'hui notre pèlerinage en ces lieux sacrés. On nous pardonnera, nous l'espérons, d'avoir traité le sujet un peu longuement. Nous n'avons voulu, en somme, que rendre un modeste hommage et aux héros immortels qui ont mêlé leur sang aux calmes flots de la Meuse et à l'auguste forteresse "dont chacun sait le calvaire et dont le nom, désormais, ne doit "être prononcé qu'à genoux".

CONCLUSIONS

LA SITUATION A L'ARRIÈRE.—LE MORAL DU PEUPLE.—QUAND AURONS-NOUS LA PAIX ?—CONCLUSIONS

Nous avons surtout parlé, jusqu'ici, des souffrances qu'endurent les combattants et du travail héroïque qu'ils accomplissent. Nous allons maintenant laisser les soldats à leur dure besogne pour nous occuper, pendant quelques instants, des gens de l'arrière. Et nous dirons un mot de la situation qui existe en France et en Angleterre.

* * *

Quel est le moral du peuple dans ces deux pays? Tout d'abord, il ne faut pas oublier qu'en Europe comme ailleurs, un homme est un homme. Et la nature humaine est ainsi faite qu'elle s'accommode difficilement de la souffrance. Quatre longues années d'une guerre atroce ont été un lourd fardeau à porter pour les malheureux peuples de l'Europe. Et il suffit de causer quelques instants avec les gens, dans quelque partie que ce soit des Iles Britanniques ou de la France pour s'apercevoir tout de suite que tout le monde, là-bas, est fatigué de la guerre. Les parents ont donné tous leurs enfants et, dans le plus grand nombre des cas, les familles sont en deuil. En France, une partie du pays a été pillée, mise à feu et à sang par les Barbares. Des familles presque entières ont été fauchées sur le champ de bataille. D'autres ont perdu tout ce qu'elles possédaient. En Angleterre, il y a moins de désolation mais presque autant de deuil. Et c'est ce qui fait que la guerre est un terrible cauchemar pour ces deux peuples. On en a par-dessus la tête et on en souhaite la fin à brève échéance.

Mais—il y a un mais—ces pauvres gens ont vu les Boches à l'œuvre. Ils les ont vus bombarder les cathédrales et les hôpitaux, tuer les blessés, massacrer les femmes et les enfants, et ils savent le triste sort qui serait réservé à leur pays s'il fallait que,

par malheur, l'Allemagne fût victorieuse dans cette guerre. Ils ont souffert jusqu'ici dans leurs biens et dans leurs enfants. Il y en a qui ont tout donné ce qu'ils pouvaient donner. Mais ils sont prêts à souffrir encore pour voir triompher la France et ses alliés.

Parlez à un paysan français ou anglais dont tous les fils ont été tués. C'est ce qu'il vous répondra. Pendant que nous étions à Aubigny, près d'Arras, nous entrâmes un jour dans un petit magasin. Une vieille femme se tenait debout derrière le comptoir. Nous causâmes de l'éternel sujet: la guerre. "Je suis une pauvre veuve", nous dit-elle; je n'avais qu'un fils. On me l'a enlevé, malgré que je fus vieille et presque incapable de voir à mes affaires. Il a été tué. Mais, monsieur, j'ai vu les ruines accumulées par les Allemands. Ces gens-là sont des brutes. Et j'irais me faire tuer moi-même pour les empêcher de triompher".

C'est le même sentiment qui domine non seulement en France, mais aussi en Angleterre. Les gens sont tout simplement écœurés de la guerre mais ils sont prêts à tenir cinq ans, dix ans encore pour éviter à leur pays et au monde entier les tristes conséquences qui résulteraient d'une victoire allemande. C'est une détermination que rien ne peut abattre et que les victoires actuelles ne font qu'accentuer. Tenir jusqu'au bout, quelque long et pénible que soit le calvaire à gravir, tel est le mot d'ordre des populations de la France et de la Grande-Bretagne.

Quand au moral, pour répondre à la question que nous avons posée plus haut, il est excellent. Il n'en a pas toujours été ainsi. Il ne l'était pas durant les mois de mars et d'avril de cette année, alors que les Boches enfoncèrent les lignes alliées et remportèrent des victoires dont il serait futile de diminuer l'importance. Il ne l'était pas non plus au début de l'an dernier, lorsque les Allemands lancèrent leur guerre sous-marine et causèrent à la flotte marchande de l'Angleterre des pertes qui inspirèrent à la nation britannique les plus vives inquiétudes. La situation n'est plus la même aujourd'hui. Il est maintenant reconnu que l'offensive monstre que les Allemands ont déclanché au mois de mars dernier était le suprême et dernier assaut des Boches contre les Alliés. L'ennemi a pitoyablement raté son coup. Il voulait écraser les troupes françaises et anglaises avant l'arrivée des renforts américains. Il s'est fourré un doigt dans l'œil jusqu'au coude. Non seulement il n'a pas écrasé la France et l'Angleterre, mais il vient de perdre, en moins de temps qu'il ne lui en a fallu pour le gagner, tout le territoire que lui a valu son offensive de mars dernier. Et il bat en retraite un peu partout. Et les soldats américains arrivent en France par centaines de milliers. Le Boche croyait que ce serait le coup de mort de ses adversaires. Ce sera le sien. Car, maintenant, il est reconnu partout que les Allemands opposeront à certains endroits une résistance désespérée,

mais ils ont lancé au printemps leur dernière offensive. Ils ont fini d'avancer. Ils vont maintenant reculer.

Echec du suprême assaut des hordes allemandes contre les Alliés: impossibilité, pratiquement, d'une nouvelle poussée ennemie; arrivée, en moyenne, de trois cent mille soldats américains par mois; offensive victorieuse des Alliés qui se poursuit depuis un mois et demi et semble vouloir se continuer indéfiniment! Qu'est-ce qu'il faut donc de plus pour mettre du cœur au ventre? Et qui osera nous contredire quand nous affirmerons que le moral du peuple, en France et en Angleterre, est tout simplement épatant.

Il faut ajouter à cela que la situation, au point de vue des navires, est très satisfaisante. Les pertes maritimes diminuent de jour en jour, cependant que la construction des navires prend des proportions formidables. Le résultat est que le nombre des cales augmente et que le transport des vivres, venant des Etats-Unis et du Canada, grâce aussi à la protection de la flotte anglaise, se fait avec plus de facilité. Les récoltes promettent aussi d'être brillantes et très abondantes. C'est la culture intensive partout. Il n'y a pas un pouce de terrain qui ne soit pas cultivé.

Qu'on se rassure donc: un désastre n'est plus à craindre pour les Alliés. Les armées de l'Entente ont à leur tête l'un des plus grands génies militaires que la France ait jamais produits: Ferdinand Foch. Et elles ont à leur disposition le plus formidable concours de ressources de toutes sortes que l'on puisse imaginer. Mais ne nous berçons pas non plus d'un optimisme exagéré. La guerre n'est pas finie. Ne soyons pas de ces gens enthousiastes qui viendront nous affirmer avec un sang-froid imperturbable que nous aurons la paix cet automne. Si la chose arrive, tant mieux pour les soldats et les populations qui souffrent; tant mieux pour ceux qui pleurent l'absence d'êtres chers qui sont sur la ligne de feu; tant mieux pour notre pauvre planète tout entière, sur laquelle semble souffler un vent de folie. Malheureusement, l'opinion générale, dans les pays belligérants que nous avons visités, est contre cette théorie. Nous aurons, il est triste de le dire, une autre campagne d'hiver. Mais, tout comme les peuples de la France et de l'Angleterre, ayons confiance de voir, lorsque le printemps ou l'été se lèveront pour la cinquième fois consécutive sur l'Europe couverte de sang et de ruines, la victoire gratifier enfin de ses sourires notre pauvre monde désolé.

NOS INTERVIEWS

COMMENT FURENT REÇUS, AU PALAIS DE BUCKINGHAM, LES JOURNALISTES CANADIENS QUI VISITÈRENT LE ROI, LA REINE ET LA PRINCESSE MARIE.

LE PALAIS ROYAL

C'est au palais de Buckingham, en plein cœur de Londres, que les journalistes canadiens furent reçus en audience, samedi, le 3 août par Leurs Majestés le Roi et la Reine d'Angleterre. La princesse Marie était aussi présente à l'entrevue.

Buckingham est un chateau d'apparence modeste, situé près de Hyde Park, le plus beau et le plus célèbre de tout les parcs de l'immense cité. Une avenue très large y conduit. La façade, quelque peu dissimulée par le monument de la reine Victoria, qui s'élève majestueux, à cet endroit, est absolument unie. C'est un édifice carré, sans architecture. Son aspect désappointe, à première vue. Et l'on parvient difficilement à se convaincre que c'est dans cette demeure d'extérieur si simple et si modeste qu'habite le Souverain du plus puissant empire de l'univers.

Mais le château est plus grand qu'il ne paraît au premier abord. On s'en aperçoit en pénétrant dans la cour intérieure. Buckingham, en effet, est une maison carrée, avec, au centre, une immense cour. Le tout ressemble quelque peu au Parlement de Québec. Il faut traverser cette cour pour se rendre à la salle des audiences.

Un seul agent de police en garde l'entrée.

En pénétrant dans le palais, nous nous trouvons dans un immense vestibule. Un valet nous débarrasse de nos chapeaux et autres accessoires. Le tout est déposé sur une table car, détail assez curieux, il ne semble pas y avoir de vestiaire. Le valet de même que celui que nous verrons à la porte de la salle d'audience, est un vétéran de la guerre actuelle. Tous deux ont la poitrine chamarrée de médailles et de décorations de toutes sortes.

A côté de ce vestibule se trouve une grande salle dans laquelle on nous introduit. Il n'y a pas de porte, mais seulement une arche entre les deux chambres. Et il faut gravir quelques marches pour se rendre de l'une à l'autre. C'est là que nous ferons antichambre. Un aide-de camp militaire et deux civils attachés au personnel du Palais, tous trois hommes d'un certain âge, nous souhaitent la bienvenue. Et on nous annonce que le Roi, occupé ailleurs à ce moment-là, sera prêt à nous recevoir dans quelques minutes.

Nous sommes vingt-quatre environ. On nous divise par groupe de quatre. Je me trouve dans le premier groupe avec, comme compagnons, M. J.-L. Stewart, de Chatham, N. B., le doyen de notre délégation, M. W.-F. McCurdy, du "Herald", de Halifax, et mon distingué et charmant confrère du "Telegraph", de Québec, l'hon. Frank Carrel. Nous sommes en habit de rue. On est en temps de guerre et il n'y a pas de toilette de rigueur. Comme bon nombre des journalistes n'ont appris qu'à la dernière minute que nous allons chez le Roi, quelques-uns de mes confrères n'ont même pu se raser. Qu'importe! Nous sommes chez un Souverain démocrate, c'est la guerre, et nous sommes des visiteurs qui passent avec la rapidité de l'éclair. Notre séjour au milieu des soldats et des ruines du front nous a fait perdre la notion des grandeurs!

A l'heure fixée—la ponctualité est la politesse des Rois—on ouvre la porte qui nous sépare de la salle d'audience. Le Roi est debout au milieu de la salle. La Reine est à sa droite et un peu en arrière, à sa gauche, se trouve la princesse Marie. Le Roi nous salue en souriant et, sans aucune cérémonie, nous donne une franche poignée de mains. Je suis très content de vous rencontrer, messieurs", dit-il. La Reine et la Princesse, cette dernière un peu timide et tirant un peu de l'arrière, nous souhaitent aussi aimablement la bienvenue. Le Roi porte l'uniforme des généraux anglais, c'est-à-dire le khaki ordinaire avec, sur les épaules les deux petites épées croisées que portent tous les généraux. Il est nu tête. C'est un homme de taille ordinaire. Il a le dos quelque peu courbé, le front large, des yeux bleus, très doux, la figure, en somme, très expressive. Il porte à l'un de ses bras une bande de drap noir en signe de deuil pour son armée.

Quant à la Reine, c'est une femme de taille au-dessus de la moyenne, à la figure énergique et distinguée. Ses cheveux, relevés haut sur le front, commencent à grisonner. Elle porte une robe noire, très unie, d'étoffe ordinaire, et collet très haut qui lui monte au-dessous des oreilles. La Princesse Marie, jeune personne d'une grande beauté, très blonde, âgée de vingt ans environ, de taille moyenne, est vêtue tout aussi simplement: robe noire avec ceinturon, petit collet blanc, sans aucun décollettage. C'est une simplicité qui cadre bien avec l'aspect extérieur du Palais et aussi avec celui de la chambre dans laquelle nous nous trouvons. Il n'y a, en effet, dans cette salle que quelques fauteuils très peu luxueux et quelques peintures. Le luxe brille partout par son absence.

L'entrevue a lieu debout. On nous a bien recommandé de faire une révérence devant le Roi avant de lui serrer la main, mais Sa Majesté y est allée si franchement et si vite que même cette petite cérémonie est mise de côté. Le roi sourit discrètement en nous souhaitant la bienvenue et il entame tout de suite la conversation,

en anglais. Il parle très bien le français car, quelques jours auparavant, il a causé avec quelques-uns de nos confrères, entre autres M. Mayrand, rédacteur en chef de "La Presse" et la conversation a eu lieu en français. Sa Majesté s'informe immédiatement de notre voyage. "Vous êtes allé en France?" demande-t-elle à M. Stewart. "Oui, Votre Majesté", répond le vieux journaliste. "Pour ma part, je suis allé non seulement en France, mais aussi au-dessus de la France". Et il explique au roi qu'il a fait une envolée, quelques jours auparavant, au-dessus des lignes allemandes. Cette réponse fait sourire le roi. Sa Majesté continue de s'informer de notre visite au front, nous demande nos impressions. Elle nous vante ensuite l'héroïsme des troupes canadiennes et nous parle des brillantes victoires que les nôtres ont remportées. Le roi dit toute son admiration pour les sacrifices qu'a faits notre pays pour la guerre et il exprime l'espoir de voir bientôt triompher les Alliés. Il nous demande ensuite de quelle partie du Canada nous venons. Il a visité notre pays deux fois dans le passé et il le connaît très bien. Il parle du Nouveau-Brunswick à M. Stewart de la Nouvelle-Ecosse à M. McCurdy, et de Québec à M. Carrel et à votre humble serviteur. "Québec est une bien jolie ville", nous dit-il, "je l'ai visitée il y a quelques années". Et pendant les dix minutes qu'on nous a allouées, la conversation ne languit pas. Le roi est constamment à l'attaque. Il nous questionne sans cesse et nous prouve, par ce qu'il dit, qu'il s'intéresse beaucoup au Canada et est bien renseigné sur notre pays.

La Reine et la Princesse s'intéressent aussi à la conversation. Elles sourient de temps à autre et ne semblent pas vouloir perdre une seule parole de ce qui se dit. Mais elles gardent le silence et ne nous parlent pas. La glace n'est pas encore brisée. Ce n'est que quand le second groupe leur sera présenté qu'elles prendront part à la conversation. J'ai regretté pour ma part, de n'avoir pu converser avec ces deux personnes distinguées, d'autant plus que mes confrères, plus heureux que moi, qui avaient causé avec elles m'ont déclaré qu'elles avaient été à la fois aimables et intéressantes. Ne pas parler à la Reine, passe encore, mais ce silence de la princesse, charmante enfant de vingt ans, m'a fait mal au cœur ! !

A la fin de l'audience, le roi, la reine et la princesse Marie nous serrent cordialement la main. Un autre groupe de quatre de nos confrères attend près de la porte et entre dans la salle dès que nous prenons congé de la famille royale. Les formalités sont les mêmes: échange de poignées de mains sans autre cérémonie. Il n'y a même personne pour nous présenter à Leurs Majestés. Chacun donne son nom pendant qu'on échange les bons souhaits.

Nous restons au Palais tant que tous nos confrères n'ont pas été reçus en audience. Nous jetons un coup d'œil sur les jardins situés en arrière du palais. Il y a une promenade superbe et de

jolies fleurs. Nous visitons aussi une vaste salle adjacente au vestibule, à gauche. Il y a des tableaux représentant des épisodes ou des personnages de l'histoire d'Angleterre. Tout est très uni. Le mobilier est très simple et peu luxueux. Les aide-de-camps ou chambellans qui nous accompagnent nous donnent des renseignements sur la vie de chaque jour du roi. Chaque heure, chaque minute est employée. Le roi travaille beaucoup. On nous parle aussi du Prince de Galles, officier très populaire, actuellement au front. Et on nous apprend que Leurs Majestés vivent dans l'inquiétude à la pensée des dangers qui menacent la vie de leur fils aîné, héritier de la Couronne Royale. On nous parle enfin du Prince Albert, le fils cadet, officier de marine, jeune homme très brillant et très aimé du peuple.

Pendant ces visites et ces conversations, la famille royale s'entretient avec nos confrères.

Lorsque le dernier groupe quitte la salle d'audience, les portes se referment sur Leurs Majestés. Quelques minutes après, nous quittons Buckingham, charmés de la simplicité qui règne dans cette illustre maison et de l'accueil chaleureux que nous avons eu du Souverain démocrate, très sympathique, qui nous avait fait l'honneur de nous recevoir.

CHEZ LE PRÉSIDENT POINCARÉ

Le Président de la République Française reçoit les journalistes canadiens et leur dit combien la France admire nos soldats

La même imposante simplicité que nous avons remarquée au palais de Buckingham, nous la retrouverons de nouveau à l'Elysée lorsque nous serons reçus par M. Raymond Poincaré, président de la République Française.

L'entrevue eut lieu vendredi, le 26 juillet dernier, à cinq heures de l'après-midi. Sa Majesté Georges V nous avait reçus par groupes de quatre, et l'audience avait duré une heure en tout. M. Poincaré nous recevra tous ensemble dans son cabinet de travail. Le tout durera à peu près un quart d'heure.

Nous sommes accompagnés par lord Derby, ambassadeur anglais à Paris et ancien ministre de la guerre dans le cabinet Lloyd Georges. C'est lui qui, dans un français parfait, nous présentera à M. Poincaré.

Tout comme à Buckingham, le personnel du palais présidentiel est peu nombreux en temps de guerre. Je ne sais si les laquais y étaient en grand nombre en temps de paix, mais il est sûr que, s'il

en était ainsi, il y en a plusieurs qui ont reçu leur congé. Un valet dans l'antichambre et un secrétaire du Président, voilà tout ce que nous avons vu. L'économie est certes à l'ordre du jour dans la demeure du premier citoyen de France.

La salle dans laquelle nous faisons antichambre est spacieuse et très haute. Quelques tableaux et quelques fauteuils, avec une table au centre forment l'ornementation et le mobilier de la pièce. Nous attendons deux ou trois minutes, car M. Poincaré est engagé. Inutile de dire qu'ici, encore moins que partout ailleurs, il n'y a pas de toilette de rigueur. Il fait un temps maussade au dehors et nous avons tous des imperméables et des parapluies. On n'a pas même pris la peine de nous en débarrasser. Et c'est avec nos paletots sur le bras (quelques-uns ne l'ont même pas enlevé), nos chapeaux et nos parapluies à la main que nous pénétrons dans le bureau du Président.

C'est une chambre pas très grande, mais surtout très haute et bien éclairée. Quelques fauteuils (trois ou quatre au plus), une couple de petites bibliothèques, et, à gauche, à angle droit avec la porte d'entrée et adossée au mur, la table de travail du Président. Elle est encombrée de documents, mais le tout est rangé avec ordre. Le plancher est recouvert d'une carpette. M. Poincaré se lève en nous voyant entrer et quitte sa table pour venir nous serrer la main. M. Woods, du "Herald", de Calgary, président de notre délégation, nous présente à tour de rôle au Président, en donnant notre nom et la partie du Canada d'où nous venons. Les noms français semblent l'intéresser vivement.

M. Poincaré porte un complet gris foncé et une cravate bleu foncé, faux col double ordinaire. Ses cheveux sont blancs, le front est large, barbe blanche, yeux bleus très vifs. Il est assez grand de taille, bien que ses photographies semblent nous indiquer qu'il est petit. Une fois la présentation terminée, il retourne à son siège, derrière sa table de travail, prend un crayon qu'il retournera constamment dans sa main pendant tout le temps qu'il nous parlera. Il parle très simplement et sans faire aucun geste d'une voix distincte et agréable à entendre. Son accent n'est pas affecté du tout.

"Messieurs", nous dit-il "je vous souhaite la plus cordiale bienvenue". Après les compliments d'usage, M. Poincaré nous parle des soldats canadiens, de leur héroïsme et de l'excellent travail qu'ils accomplissent au front. Quelques jours auparavant, Sir Robert Borden, au nom du Canada, a offert à la France le merveilleux hôpital de Joinville-le-Pont, si bien dirigé par le colonel Georges Beauchamp. M. Poincaré profite de l'occasion pour rappeler cet événement, pour nous parler de tout ce que le Canada a fait et fait encore pour la France, et nous dit que la France est heureuse de compter le Canada comme un de ses alliés. Puis il nous dit la grande confiance qu'il a en la victoire des Alliés. Il nous dit aussi un mot

de la manière dégoûtante dont se conduisent les soldats allemands quand ils s'emparent d'un village ou d'une ville. M. Poincaré parle par expérience, car la veille, il est allé visiter une partie du territoire français qui vient d'être délivré par les troupes alliées. On a pillé les maisons de la cave au grenier. On a tout détruit, massacré, volé. Et le Président ajoute: "Ce qu'ils ont fait est inconcevable; je me demande quel peut bien être leur but en agissant ainsi".

M. Poincaré s'informe ensuite de notre voyage et nous demande où nous sommes allés. Nous lui mentionnons le front canadien, Verdun, etc. "A Verdun?" demande-t-il. Et sur notre réponse affirmative, il ajoute: "Ce fut terrible, à Verdun". Et il continue: "Vous êtes chez vous, en France, Messieurs. Nous sommes disposés à faire tout ce que nous pouvons pour rendre votre séjour ici le plus intéressant possible. S'il y a un endroit où vous désirez aller, s'il y a quelque chose que vous désirez voir, vous n'avez qu'à le dire. Nous ne demandons qu'à vous être agréables".

Si le Président avait pu lire dans notre pensée, il aurait pu y voir que chacun de nous désirait passer quelques jours de plus à Paris, car notre trop court séjour dans la capitale française est la seule lacune dans ce merveilleux voyage. Cependant, il ne faut jamais abuser des bonnes choses et tout particulièrement de l'hospitalité des gens. Et à cette invite de M. Poincaré: "Demandez et vous recevrez", personne ne répondit.

Après son petit discours, le Président s'entretient quelques instants avec nous. Il nous donne des détails sur sa dernière visite au front, nous dit ce qu'il a vu. Nous lui posons quelques questions et il y répond avec empressement.

Mais le temps passe et il faut prendre congé de l'homme distingué qui préside aux destinées de la France. La masse de documents que M. Poincaré a sur la table semble nous indiquer qu'il a encore, pour ce jour-là, beaucoup de travail à accomplir. Il est environ cinq heures et vingt minutes lorsque nous quittons le bureau présidentiel. M. Poincaré donne encore à chacun de nous une cordiale poignée de mains et nous dit: "Au revoir".

L'antichambre par où nous repassons, est vide. Le calme le plus complet règne dans le palais. On dirait que le deuil a passé là. Cette tristesse qui plane dans l'atmosphère, nous l'avons retrouvée sur la figure du Président de la République, nous la retrouvons dans toute la France. C'est le sentiment qui domine partout, dans la chaumière du plus humble paysan comme dans la demeure d'une imposante simplicité du premier citoyen de la nation.

M. LLOYD GEORGE

Le petit avocat gallois qui préside aux destinées de l'Empire Britannique est un homme que la guerre a assagi

Vendredi soir, le 12 juillet dernier, Lord Beaverbrook, ministre de l'Information dans le cabinet britannique, le promoteur du voyage de la délégation canadienne en Europe, nous offrait un dîner à l'hôtel Savoy, à Londres, pour nous souhaiter la bienvenue. M. Lloyd George était présent. C'est la seule fois que nous avons pu rencontrer le premier ministre de l'Angleterre, mais nous l'avons eu assez longtemps au milieu de nous pour avoir une idée de son éloquence—il nous a fait un grand discours—et de sa personnalité en général. Les conversations que nous avons tenues avec différentes personnes, tant en Angleterre qu'en Ecosse, nous ont aussi permis de nous renseigner sur la force actuelle de son gouvernement et du plus ou moins de confiance que lui accordent les différentes classes de la société.

Au dîner du Savoy, M. Lloyd George se trouvait à l'extrémité de la table où je me trouvais assis. Il avait à sa droite M. R.-L. Richardson, député de Springfield, Manitoba, à la Chambre des Communes et propriétaire de la "Tribune", de Winnipeg, et, à sa gauche, l'honorable M. Frank Carrel, de Québec. Je me trouvais à sa droite, cinq ou six sièges plus loin. Malgré que je fus trop éloigné pour causer avec lui, j'étais assez bien placé pour l'observer. Je me rappelle très bien qu'il ne semblait pas avoir ce soir-là, un bien gros appétit mais que, en revanche, il a beaucoup parlé. Je ne sais si c'est le voisinage de M. Richardson, qui est aussi radical que Lloyd George le fut dans le passé, ou de M. Carrel, un bon libéral comme l'était autrefois le premier ministre actuel de l'Angleterre, je ne sais, dis-je, si c'est ce voisinage qui apportait à la bouche de M. Lloyd George ce flot de sourires et de paroles, mais, toujours est-il que, ce soir-là, l'ancien petit avocat gallois était en verve.

On sait qu'au physique, M. Lloyd George est petit de taille, plus petit que la moyenne. Il a une chevelure soyeuse, abondante et presque entièrement blanche, qui passe par dessus son faux-col et effleure le haut de son veston. Il a de petits yeux très vifs, quelque peu dissimulés par d'épais sourcils. Les rides de chaque côté du nez, sont très profondes. Le front est très large. Le premier ministre anglais a, comme apparence, l'air d'un homme sur qui pèsent de lourdes responsabilités mais qui est content de la manière dont vont les choses. La pâleur de son visage et en même temps le sourire qui l'illumine en sont les meilleures preuves. De toute sa personne se dégage un incontestable magnétisme.

Ceux qui s'attendaient d'entendre Lloyd George nous prononcer ce soir-là un discours passionné, plein de feu, ont dû être passablement désappointés. Le Lloyd George d'aujourd'hui n'est plus celui de jadis. La guerre l'a assagi. Le chef actuel du ministère anglais prêchait autrefois le socialisme et dirigeait la lutte des classes pauvres contre la noblesse. Il est maintenant le grand apôtre de l'ordre et de l'union sacrée. De radical il est devenu conservateur, comme la plupart des politiciens qui passent de l'opposition au pouvoir. Mais il a au moins pour excuse le fait que sa patrie traverse la plus grande crise de l'histoire et que l'existence de l'Empire est menacé. Il faudrait être bien sot pour venir lui reprocher d'avoir, en face d'une situation comme celle-là, changé son fusil d'épaule et d'adorer aujourd'hui ce qu'il brûlait jadis.

C'est avec une éloquence calme et pondérée que M. Lloyd George nous a adressé la parole ce soir-là. Il parlait très lentement et pesait chacune de ses paroles. Pendant la plus grande partie de son discours, il a passé son temps à tourner et retourner dans ses mains un lorgnon qui était suspendu à son cou au moyen d'un large cordon noir. Ses gestes étaient très sobres. De temps à autre, il remettait son lorgnon dans l'une des poches de son gilet et se retournait à droite ou à gauche, une main appuyée sur la table et l'autre faisant un geste avec l'index dirigé vers le plafond. Puis il regardait de nouveau devant lui, baissait la tête peu à peu et recommençait son petit jeu avec son binocle.

M. Lloyd George est un orateur très agréable à entendre. Il parlait dans une salle très vaste et sa voix portait dans tous les coins de la chambre. Son discours fut sérieux du commencement à la fin, à l'exception de quelques pointes de légère ironie. C'est ainsi qu'il nous apprit que son séjour au Canada—il a passé quelques mois dans notre pays il y a un certain nombre d'années—lui a permis de voir non seulement la variété infinie de nos ressources mais aussi la grande variété de notre climat. Arrivé ici en septembre, pendant que les arbres étaient encore en fleur et que les rossignols chantaient dans les bois, une affreuse bordée de neige le forçait, moins de trois mois plus tard, au début de décembre, à suspendre son voyage dans l'Ouest.

Cette allusion quelque peu ironique aux deux extrêmes de notre climat provoqua de joyeux rires.

"Mais, n'empêche que c'est un climat qui a produit une race forte et vigoureuse", s'empressa-t-il d'ajouter. Et ce furent, cette fois, de longs applaudissements.

Je ne rapporterai pas au long ici le discours qu'a prononcé ce soir-là le premier ministre anglais. Les journaux l'ont publié textuellement dans le temps et il est inutile d'y revenir. Qu'il me suffise de dire que M. Lloyd George a le don d'exprimer sa pensée en peu

de mots. Pas de phrases creuses, pas de mots sonores. Il va droit au but. Au lieu de nous raconter tout au long la série des événements qui ont abouti à l'entrée de l'Angleterre dans la guerre, il dira simplement: "Nous avons vu qu'il se commettait une injustice à nos portes; nous sommes intervenus".

Quelquefois, il atteindra la haute éloquence. "Nous avons eu des centaines de milliers de nos fils tués", dira-t-il, par exemple. "Nous en avons eu des millions de mutilés. Vos pertes et celles de l'Australie se chiffrent par dizaines de mille. Nous n'avons pas fait ces sacrifices pour établir un semblant de paix sur la terre, et toute paix qui ne sera pas une paix réelle sera une déception non seulement pour la génération actuelle mais aussi la prochaine génération et l'humanité tout entière. L'Allemagne a fait trois guerres et chacune d'elle a ajouté à sa force, à sa puissance, à son influence, et chaque guerre qu'elle a entreprise l'a encouragée à se préparer à une autre. Si elle avait subi un échec, nous n'aurions pas eu la guerre actuelle. Si le présent conflit ajoute une verge carrée à son territoire, un pouce cube à sa stature, un seul iota à sa force, il ne fera que promouvoir l'idéal militariste de nos ennemis, idéal pour lequel les nations sont sacrifiées aujourd'hui. Le dieu de la force brutale doit être brisé une fois pour toutes. C'est le seul moyen d'avoir la paix; il faut consumer le monstre dans les flammes de son propre fourneau".

En résumé, le Lloyd George qui préside actuellement aux destinées de l'Empire Britannique n'est plus l'orateur passionné, le démagogue prêchant le socialisme qui fut jadis l'idole des masses en Angleterre. C'est un orateur pondéré mais éloquent quand même. Il faut lui savoir gré d'avoir mis au service de son pays, dans la plus grande crise de son histoire, son immense talent et son incontestable génie d'organisation.

* * *

Quelle est l'opinion générale sur Lloyd George en Angleterre et sur l'administration dont il a doté la Grande-Bretagne?

D'après les conversations que nous avons eues sur ce sujet avec différents personnages et dans tous les milieux, il n'y a pas actuellement en Angleterre un seul homme assez puissant et commandant assez la confiance du public pour succéder à Lloyd George. Le premier ministre actuel est non seulement l'homme de ses succès, mais aussi l'homme des circonstances. Asquith est vieux et n'a pas grande chance de reprendre le pouvoir. Il a, d'ailleurs, dans son entourage immédiat, des gens qui lui causent un tort inestimable et qui sont pour lui une source de faiblesse. Il y a aussi le parti des pacifistes sous Lansdowne et celui des radicaux. deux groupes

sans influence. Il y a enfin le grand parti ouvrier sous la direction d'Arthur Henderson, qui exercera une influence formidable dans la prochaine Chambre des Communes. Malheureusement, les ouvriers ne comptent pas beaucoup des leurs actuellement sur le parquet de la Chambre et leur influence ne se fera sentir qu'aux prochaines élections générales.

Ce sont les incontestables qualités d'organisation dont il a fait preuve dans la création de la puissance militaire de l'Angleterre qui ont porté Lloyd George au poste éminent qu'il occupe aujourd'hui. Ce sont les circonstances qui l'ont maintenu au pouvoir aussi longtemps et qui le maintiendront tant que la guerre ne sera pas finie. Il est tout puissant, non seulement par sa propre force mais aussi à cause de la faiblesse de ses adversaires. Il est certain qu'il se lève actuellement en Angleterre une puissance avec laquelle il faudra désormais compter et cette puissance c'est le parti ouvrier. Il est vrai que le vote des femmes exercera aussi une grande influence dans le prochain choix des représentants du peuple, mais il ne faut pas oublier que ce vote se divisera entre les deux adversaires en présence. Car il n'y aura aux prochaines élections générales—elles sont annoncées pour l'automne, mais elles pourraient bien être retardées—que deux grands adversaires en présence : David Lloyd George, à la tête du parti de la coalition et Arthur Henderson, à la tête du parti ouvrier.

Qui l'emportera? Les paris favorisent le petit avocat gallois mais il est difficile, à coup sûr, de prédire ce qui arrivera.

CHEZ SIR DOUGLAS HAIG

Le commandant des armées britanniques refuse de dire aux journalistes canadiens son opinion sur la durée de la guerre. — Il est très confiant.

C'est par une journée chaude et ensoleillée de la fin de juillet que les journalistes canadiens furent reçus chez Sir Douglais Haig. On nous avait annoncé la veille que le chef des armées britanniques voulait bien nous accorder quelques minutes d'entrevue et il est inutile de dire que nous attendions avec impatience l'heure à laquelle avait été fixée cette intéressante visite. Le nom du maréchal Haig est connu aujourd'hui d'un bout à l'autre du monde et nous avions hâte de voir la sympathique et mâle figure de cet illustre soldat.

Ce serait croyons-nous, commettre une grave violation des lois de la censure que de dire où se trouvent à l'heure actuelle les quartiers-généraux du chef des armées anglaises. Nous nous contenterons donc de décrire sommairement, sans mentionner de nom, l'endroit où les représentants de la "quatrième puissance" en notre pays eurent le grand privilège de causer quelques instants avec le commandant suprême des légions de la Grande-Bretagne.

Quand notre convoi s'arrêta à l'endroit, où devait avoir lieu l'entrevue, nous nous trouvions sur un plateau immense qui domine la campagne environnante. Il faisait une température idéale. Nous venions de passer quelques jours près de la ligne de feu, au milieu des ruines amoncelées un peu partout et de l'activité fébrile qui règne dans la zone des armées.

Nous avions l'âme encore remplie des visions de tristesse et de désolation qui s'étaient succédées devant nos yeux. Nous avions encore un goût de cendres dans la bouche. Quel contraste avec le coin de terre où nous étions à ce moment là! Une route superbe bordée d'arbres de chaque côté, absence complète du trafic de lourds camions de troupes et de matériel de guerre qui encombre des routes de l'arrière, panorama d'une incomparable beauté. De quelque côté que nous jetions nos regards, nous voyions des fleurs, des arbres superbes et de belles moissons. Nous entendions autour de nous le gazouillement des oiseaux, de ces oiseaux que la guerre a chassés des régions envahies et qui, eux aussi, font partie de la grande armée des réfugiés.

C'est de ce coin enchanteur de la terre de France que le maréchal Sir Douglas Haig, entouré de quelques officiers, commande une armée de plusieurs millions d'hommes. Nous ne sommes plus au temps où les généraux se mettaient à la tête de leurs légions et conduisaient eux-mêmes leurs soldats à la bataille. La guerre est aujourd'hui trop meurtrière et son issue dépend d'un trop grand nombre de combats pour que l'on expose ainsi inutilement, même dans les grandes batailles, la vie des hommes sur les épaules de qui retombe la lourde responsabilité de sa direction. C'est de l'arrière, c'est dans le silence et le recueillement, loin du fracas et de la fumée des combats, que les chefs d'armées décident de la marche en avant ou de la retraite des formidables masses d'hommes qu'ils ont sous leur commandement,et prennent les graves décisions qui, pour l'un ou l'autre camp, aboutiront à la victoire ou à la défaite.

Sir Douglas Haig occupait, le jour où nous sommes allés lui rendre visite, une superbe résidence, abandonnée par ses occupants et située dans un charmant petit bois. L'aspect extérieur et l'aménagement intérieur nous justifient de croire que cette construction était avant la guerre, un chateau habité par des nobles ou quelque riche famille. Le terrain sur lequel se trouve la maison est entouré

d'une haute clôture de pierres et il faut traverser une longue avenue bordée d'arbres pour se rendre à la porte d'entrée de la dite maison. Une sentinelle défend aux profanes l'entrée du terrain. Nous gravissons les marches d'un perron de pierre et, en pénétrant dans le château nous nous trouvons dans un grand corridor. L'intérieur est très joli et luxueux. Un officier d'état-major nous souhaite la bienvenue. Nous verrons dans un instant un autre officier avec Sir Douglas. Ce sont les deux seuls qui forment, pour ce jour là, l'état-major du maréchal ou du moins les deux seuls qui se trouvaient aux quartiers-généraux à ce moment-là. Nous attendons une minute à peine et on nous introduit dans une salle, à gauche, où se trouve le chef des armées anglaises.

C'est une salle plutôt petite, d'environ trente pieds par quinze. Elle est bien éclairée par deux immenses fenêtres situées à droite en entrant. Il y a au centre une arche qui sépare la pièce en deux. A gauche, il n'y a pas de fenêtres mais seulement une porte qui communique avec un immense salon que nous avons vu en entrant. Il y a de grandes cartes sur les murailles et sur les deux tables qu'il y a dans la chambre. Ces deux tables, ou plutôt des planches de bois brut sur des chevalets et deux ou trois chaises, forment tout le mobilier. Pas de cadre, pas de tapis, pas de rideaux, c'est la nudité complète. On semble avoir aussi enlevé les meubles dans les autres pièces de la maison. A gauche, se trouve une immense carte clouée sur un grand tableau et adossée au mur. C'est une carte de France montrant tout la ligne de feu. C'est sur cette carte que le maréchal marque les progrès et les reculs respectifs des armées en présence. Chaque armée est indiquée, comme la chose se fait ordinairement, par de petits drapeaux de son pays. La carte a environ six pieds carrés. C'est à l'aide de cette carte que, tantôt, Sir Douglas nous donnera certaines explications sur les opérations militaires.

Le maréchal nous souhaite la bienvenue en peu de mots et donne une poignée de mains à chacun des visiteurs. C'est un homme de taille moyenne, d'une constitution plutôt frêle. Il porte l'uniforme khaki ordinaire. Les insignes du maréchalat, sur les épaules, sont tout ce qui les distingue des autres officiers. On sent tout de suite que c'est un homme d'ordre et très soigneux de sa personne. Il est pâle et semble fatigué. On dirait que le sang est quelque peu figé dans ses veines. On voit que c'est un homme qui travaille beaucoup et sur les épaules de qui pèsent de lourdes responsabilités. Son dos commence à se courber quelque peu, ses cheveux sont grisonnants sur le dessus de la tête et en arrière et blancs en avant. Il a un front large, de beaux grands yeux intelligents et sa figure, extrêmement sympathique, exprime surtout la douceur. Au physique, c'est un superbe soldat. Au moral, il nous a donné l'impression d'être le plus charmant des hommes.

Le maréchal se dit heureux de nous recevoir parce qu'il aime le Canada et les Canadiens. Et il aime le Canada, nous dit-il, non seulement parceque c'est un grand pays, l'un des plus beaux de ceux qui forment partie de l'Empire Britannique, un pays de grandes ressources et de grand avenir, mais aussi parce que c'est un pays qui a levé une armée de glorieux soldats. Et Sir Douglas nous parle des soldats canadiens. Il les connaît pour les avoir vus à l'œuvre. Il sait les belles victoires qu'ils ont remportées. Et il déclare qu'il n'y a pas de meilleure troupiers sur le front de l'ouest.

Le maréchal cause ensuite avec nous de divers sujets. Il veut savoir où nous sommes allés jusqu'ici et où nous irons. Nous le questionnons à notre tour sur les opérations militaires mais il se montre très réticent dans ses réponses. Il nous indique sur la carte la position des différentes armées alliées et nous dit à peu près la longueur du front qu'occupe chacune de ces armées.

On nous a fait visiter, les jours précédents, tellement d'hôpitaux, de bataillons, de camps canadiens que l'on serait porté à croire que ce sont les Canadiens qui tiennent tout le front de l'ouest. Nous demandons donc à Sir Douglas de nous montrer sur la carte la partie du front que defendent nos soldats. Il nous l'indique avec son pouce et son indez. Nos illusions s'envolent! Il s'empresse cependant d'ajouter que nos soldats peuvent se comparer avec avantage à ceux de n'importe quelle autre armée. Et ils accomplissent un admirable travail.

(Par les indications que le maréchal vient de nous donner, on voit que trois de nos divisions sont au repos et qu'une seulement est sur la ligne de feu.)

Nous continuons à assaillir Sir Douglas de questions. Nous lui demandons quel est le nombre de troupes américaines dans les tranchées.

—"Ce sont des renseignements qu'on ne donne pas aux journalistes, dit-il, avec bonne humeur.

Enfin, l'un de nous lui demande :

—"Quand la guerre va-t-elle finir? Quelle est votre opinion sur sa durée probable."

Et le commandant de répondre, en souriant: "Je ne suis pas prophète. Mais nous sommes confiants, très confiants. C'est tout ce que je puis vous dire."

Ici plus qu'ailleurs le temps est précieux et il faut laisser Sir Douglas à son travail. Nous avons même déjà quelque peu abusé de son hospitalité. Le maréchal pousse l'amabilité jusqu'à venir se faire photographier avec nous sur les marches de pierre qui conduisent à la porte d'entrée du château. Il donne le bras à M. J. L. Stewart de Chatham, N. B., le doyen de notre délégation, vieillard de 77 ans, infirme, dont la vue est défectueuse. C'est Sir Dou-

glas qui le conduira, avec beaucoup de précautions, dans le corridor qui conduit à la sortie. Le travail du photographe une fois terminé, Sir Douglas serre de nouveau la main de ses hôtes et retourne immédiatement à son cabinet de travail.

L'intérieur du château, qui a résonné du bruit de nos voix et de l'éclat de nos rires, retombe dans le silence. Le calme renaît dans la demeure abandonnée où se décident les destinées de plusieurs millions d'hommes.

Et, au dehors, on entend toujours le chant des oiseaux dans les bois...

LE TIGRE A L'OEUVRE

M. Clémenceau reçcit les journalistes canadiens au ministère de la guerre, a Paris, ou il se rend à quatre heures du matin

---

De tous les hommes qui dirigent les gouvernements dans les pays belligérants, aucun n'a réalisé dans une aussi grande mesure que ne l'a fait M. Georges Clémenceau, premier ministre de France, l'union sacrée de tous les éléments de la nation devant l'ennemi. Depuis quatre ans, la France a donné son sang et ses richesses pour la guerre: depuis quatre ans, la France souffre, et saigne pour une grande cause. Et Dieu sait que la victoire n'a pas toujours couronné les nobles efforts de ce grand peuple. Cependant, malgré les revers qu'à subis l'armée française depuis 1914, malgré les sacrifices sans nombre qu'on a demandés à la nation, malgré les sujets de mécontentements auxquels la mauvaise fortune auxquels la mauvaise fortune et les échecs ont pu donner lieu, Georges Clémenceau—le Tigre—il y a à peine quelque jours, à l'ouverture des Chambres françaises, ralliait, au premier vote de la première séance, l'unanimité des voix moins une. C'était le meilleur témoignage qu'on pût lui donner de l'admiration que la France entière a pour ce grand homme d'État et de l'inébranlable confiance qu'elle met en lui.

Tout comme chez Lloyd George, la guerre a opéré de grands changements chez M. Clémenceau. Il fut un temps où le Tigre était loin d'être le grand apôtre de l'union sacrée et était au contraire, l'un des plus ardents adversaires du catholicisme. Le premier ministre de France a mis de l'eau dans son vin depuis 1914.

On dit même que la transformation avait commencé à s'opérer bien avant la guerre: que M. Clémenceau, ayant subi une opération dans un hôpital, il y a quelques années, aurait été, dit-on, si bien soigné par les petites sœurs de Charité, qu'il leur aurait promis de cesser la lutte farouche qu'il menait contre les communautés religieuses. Nous donnons cette histoire pour ce qu'elle vaut. Mais il est certain, à tout événement que la guerre a opéré chez l'illustre vieillard le changement que l'on attribue aux bons soins que lui auraient donné jadis de bonnes religieuses.

On raconte que quand M. Clémenceau annonça au maréchal Foch qu'il venait d'être nommé généralissime des armées alliées, le grand soldat lui dit : "Vous n'y songez pas, je suis catholique pratiquant et j'ai un frère qui est jésuite." Et. M. Clémenceau de répliquer : Qu'est-ce que cela peut bien me faire."

La profession de foi du maréchal Foch n'aurait certes pas, si elle eut été faite quelques années auparavant, laissé le Tigre indifférent! Mais aujourd'hui, tout est changé.

Et les catholiques de France ont pour M. Clémenceau la même admiration sincère que lui porte la France tout entière.

M. Clémenceau personnifie, mieux que personne, l'héroïsme et l'énergie dont la France a fait preuve durant les quatre longues années de guerre.

Vieillard âgé de 78 ans, arrivé au bout de sa carrière, le grand "tombeur de ministères" était arrivé à l'âge où un homme n'a d'autre ambition que de prendre un repos bien mérité. Encore aujourd'hui, si la France ne traversait pas l'une des grandes crises de son histoire, il est certain que M. Clémenceau n'aurait pas de plus grand désir que de confier à d'autres épaules, plus jeunes que les siennes, le lourd fardeau de l'administration. Mais le même sentiment de devoir qui a fait accepter à ce vieillard l'offre de doter la France d'un gouvernement puissant, en cette heure de détresse, le maintient à son poste et l'y maintiendra tant que ses forces ne chancelleront pas. Tant qu'il aura assez de force pour se tenir debout et tant que la France lui continuera la confiance illimitée qu'elle a aujourd'hui en lui, on peut être sûr qu'il restera à la barre! La France ne peut avoir un meilleur pilote pour une si épouvantable tempête!

L'entrevue que les journalistes canadiens eurent avec M. Clémenceau restera donc comme l'un des grands privilèges et l'un des plus intéressants souvenirs de notre voyage. L'entrevue eut lieu le 12 juillet dernier, à 11 heures et demie du matin. Le Tigre nous reçut dans son bureau, au ministère de la guerre. Nous nous réunissons à 11 heures chez notre excellent ami, M. Philippe Roy, commissaire-général du Canada à Paris, et à 11.30 heures précises, nous sommes chez M. Clémenceau. Une couple de sentinelles gardent l'entrée du ministère de la guerre. La même simplicité et la même

absence de formalités que nous avons remarquées à Buckingham et à l'Elysée sont encore plus notoires chez le premier ministre de France. Il y a une salle qui sert d'antichambre pour le bureau du chef du gouvernement mais on ne nous donne pas même le loisir de nous asseoir. M. Clémenceau est un homme qui travaille beaucoup et qui aime à aller vite en affaires. Et comme nous sommes arrivés à son bureau à peu près à l'heure qu'il nous avait fixée, on vient nous avertir immédiatement que le premier ministre est prêt à nous recevoir. Nous pénétrons dans son bureau sans plus de céréromies et notre président nous introduit à tour de rôle au maître de la maison.

* * *

Le bureau dans lequel nous nous trouvons n'est pas très grand. La table de M. Clémenceau—tout comme l'était celle de M. Poincaré—est encombrée de documents dans la lecture desquels M. Clémenceau est plongé par-dessus la tête quand nous pénétrons chez lui.

Le Tigre porte un complet gris fer, un faux-col simple très haut et une petite cravate noire en forme de boucle. Nous n'entreprendrons pas de décrire le physique du premier ministre de la France. Tous les journaux ont publié sa photographie à maintes reprises. Cependant, ces photographies semblent parfois nous indiquer que l'illustre vieillard est un homme plutôt maigre et nous avons été quelque peu surpris de nous trouver en face d'un homme pas très grand, mais à la carrure puissante. M. Clémenceau est gros et trapu. Sa figure, quelque peu pâle et pleine de vie, exprime à la fois la combativité et l'énergie. On sent que son travail l'épuise. Il sourit très aimablement quand nous entrons chez lui et pendant qu'il distribue des poignées de mains à chacun d'entre nous. Le même sourire et la même bonne humeur ne le quitteront pas pendant tout le temps que durera notre visite.

M. Clémenceau commence,—d'une voix que plus d'un demi-siècle de vie publique n'a même pu enrouer,—à nous souhaiter la bienvenue. Il donne tout de suite l'impression d'un orateur puissant et combatif. Debout derrière sa table de travail, les deux bras repliés—sa pose familière,—et les pouces accrochés aux trous de son gilet, il a l'air d'un coq dressé sur ses ergots et qui attend le moment de se lancer à l'attaque. On sent quel adversaire terrible il doit être pour ceux qui osent se mesurer avec lui. Ses premières paroles sont en français, mais il en a à peine prononcé quelques-unes que notre président s'avance vers lui et lui demande de bien vouloir parler en anglais, car aucun des journalistes ne voudrait perdre une seule des paroles qu'il dit et plusieurs ne comprennent pas le fran-

çais. M. Clémenceau parle très bien l'anglais et il se rend aimablement à cette demande :

—"Messieurs," dit-il en anglais, "on me demande de parler l'anglais. Malheureusement, je ne puis parler cette langue. J'ai cependant vécu assez longtemps en Amérique pour vous parler américain. Et c'est en américain que je vais vous parler."

Et le premier ministre continue son discours dans un anglais excellent. Il a été jadis professeur de français dans une université américaine. Son séjour sur notre continent lui a certes été profitable car il parle la langue anglaise avec une grande facilité.

Et le Tigre nous souhaite la plus cordiale bienvenue en France. Il nous parle avec enthousiasme de nos soldats et des victoires qu'ils ont remportées. Il ne veut pas se prononcer sur la durée de la guerre mais il ajoute que, pour lui, la victoire ne fait plus de doute. Comme la France entière, il a une confiance illimitée dans le succès ultime des Alliés. L'Allemagne sera battue et bien battue! Il termine en souhaitant de voir bientôt se lever le jour où les peuples libres de la terre entonneront des chants de triomphe et d'allégresse.

Le discours de M. Clémenceau a duré une dizaine de minutes. Le président de notre délégation lui présente nos remerciements et lui dit toute l'admiration sincère que nous avons pour le grand homme d'Etat que nous venons d'entendre, pour l'héroïque armée française et la France entière.

Le premier ministre s'entretient ensuite quelques instants avec nous et nous prenons congé de lui.

"Quel homme extraordinaire !" me dit mon voisin, un journaliste de langue anglaise. Et c'est notre opinion à tous

* * *

Pendant les quelques minutes qu'a duré son discours, M. Clémenceau s'est tenu droit comme une barre. Mais nous avons remarqué un tremblement nerveux de toute sa personne. C'est évidemment un homme qui combat contre la vieillesse qui l'envahit. Il est même merveilleux de voir qu'il puisse encore se tenir debout. Le Tigre a 78 ans et il fournit une somme de travail extraordinaire. Il se couche tous les soirs à 9 heures et est à sa table de travail à trois heures et demie ou quatre heures du matin. Il a pour principe que, à une heure aussi matinale, un homme n'a pas à craindre les importuns et peut travailler. Après tout, qui osera soutenir le contraire? M. Clémenceau a aussi l'habitude d'aller faire sa promenade au front presque chaque jour. Et c'est le matin, de très bonne heure qu'il fait cette visite quasi-quotidienne.

Notre séjour en France nous a permis de constater quelle haute estime et quelle admiration sincère a le peuple français pour cet illus-

tre vieillard qui sert sa patrie avec toute l'énergie dont il est capable. Clémenceau est partout l'homme du jour. Bien que tout homme puisse se remplacer en ce bas monde, on se demande quel est l'homme d'Etat qui pourrait, au cas où le Tigre succomberait à la tâche, conduire la France d'une main aussi ferme et aussi assurée en cette heure de péril et de détresse. Briand, Viviani, Ribot sont des hommes d'une expérience et d'une valeur incontestable, mais ils ont le désavantage d'avoir été premiers ministres durant la guerre actuelle et d'avoir été renversés en Chambre. Il y a bien M. Paul Deschanel, mais le président de la Chambre des Députés ambitionne plutôt le fauteuil de M. Poincaré que celui de M. Clémenceau. Il y a enfin M. André Tardieu, commissaire général de la France à Washington et ancien directeur du "Temps", l'un des hommes d'avenir de la France. Mais on s'accorde à dire qu'il accomplit aux Etats-Unis, un si admirable travail qu'il serait fou de ne pas le laisser continuer la grande tâche qu'il remplit.

Souhaitons donc que la Providence garde encore à la France—du moins tant que la victoire n'aura pas couronné les efforts et récompensé les sacrifices de ce grand peuple—l'admirable vieillard, le travailleur infatigable et acharné, le grand homme d'Etat qui guide à l'heure actuelle notre ancienne mère patrie dans la voix périlleuse qu'elle a à parcourir.

CHEZ BONAR LAW

C'EST UN CANADIEN QUI A LA GARDE DU TRÉSOR DE LA GRANDE BRETAGNE.—IL REÇOIT LES JOURNALISTES À DOWNING STREET

M. Bonar Law est un Canadien. Il est né et a passé son enfance au Nouveau-Brunswick, et ce n'est qu'à l'âge de 12 ans qu'il a quitté notre pays pour aller tenter fortune sous des cieux plus cléments. Il a étudié et pratiqué le droit en Angleterre et, ne pouvant résister aux attraits de la politique, il se lança dans la vie publique. Il y a remporté d'incontestables succès. Aujourd'hui, il est le chef reconnu du parti unioniste anglais et, avec Lloyd George, l'une des deux têtes dirigeantes du gouvernement britannique actuel. C'est même son union avec l'ancien petit avocat du pays de Galles qui a rendu possible la formation du cabinet de coalition qui préside depuis près de deux ans aux destinées de l'Empire. On raconte à ce sujet—on voudra bien me permettre d'ouvrir ici une parenthèse—

que c'est Lord Beaverbrook, ministre de l'Information en Angleterre, un Canadien né au Nouveau-Brunswick comme Bonar Law, qui a effectué le rapprochement des deux hommes qui dirigent aujourd'hui le cabinet anglais et que là réside le secret de l'influence toute puissante qu'exerce l'ancien sir Max Aitken dans le gouvernement Lloyd George.

M. Bonar Law, en sa qualité de chef du parti unioniste avait droit à un poste important dans le ministère qu'il a contribué à édifier. Le premier ministre lui a confié celui de Chancelier de l'Echiquier. L'Angleterre ayant été, jusqu'à l'intervention des Etats-Unis, la grande puissance financière de l'Entente et exerçant encore une influence formidable sous ce rapport dans le conflit mondial, ce n'est certes pas une mince affaire que d'administrer les finances d'un aussi grand pays. On n'a qu'à songer au fait que la Grande-Bretagne dépense environ quarante millions de dollars par jour pour la guerre, que, depuis plus de quatre ans, elle finance ses colonies et la plupart des nations alliées, à l'exception de la France, qu'elle achète à l'étranger pour des millions et des millions par jour et contracte des emprunts pour payer ses achats, on n'a qu'à songer, dis-je, à tout cela pour avoir une idée de la tâche qu'a à accomplir l'homme qui est chargé de surveiller de si gigantesques opérations de manière à pouvoir en rendre compte chaque fois qu'on l'interroge sur ce sujet. C'est le travail qui est dévolu à M. Bonar Law dans le gouvernement britannique. En plus de ses fonctions de ministre des Finances, M. Law remplit celles de chef et porte-parole du gouvernement sur le parquet des Communes, M. Lloyd George consacrant la plus grande partie de son temps aux séances du cabinet de guerre, dont il est le président. C'est à ce cabinet que sont soumises toutes les questions se rapportant à la conduite de la guerre et on comprend immédiatement le travail considérable que nécessite au premier ministre un poste de ce genre. Quand le gouvernement—pour revenir à M. Bonar Law—a quelque déclaration officielle à faire aux représentants du peuple, quand il a une réponse à donner à une interpellation importante, ou un renseignement de quelque importance à communiquer à la Chambre, c'est le chancelier actuel de l'Echiquier qui est, la plupart du temps, chargé de parler au nom du ministère. Malgré l'assistance qu'il ait pour faire ce travail, M. Bonar Law a donc à accomplir, en plus de ses fonctions importantes de ministre des Finances, une tâche ennuyeuse et souvent pénible qui, en outre, requiert une assiduité assez fréquente aux séances du Parlement.

Pour nous Canadiens, c'est un sujet d'orgueil que de voir l'un de nos compatriotes occuper un poste aussi éminent dans le gouvernement du plus puissant empire du monde. Et c'est pourquoi il n'y a pas un homme d'Etat que nous désirions plus sincèrement rencontrer, lors de notre passage en Angleterre, que ce Canadien dis-

tingué qui fait tant honneur à son pays d'origine. Nos vœux furent exaucés. M. Bonar Law, incapable d'assister à la petite réunion d'adieu que Lord Beaverbrook avait convoquée l'avant-veille de notre départ pour le Canada, nous invitait le lendemain à un lunch improvisé dans une chambre attenant à son bureau de Downing Street. C'est le dernier homme public que nous devions rencontrer là-bas.

Le lunch avait été fixé à une heure et quart mais le maître de céans, retenu ailleurs par des affaires importantes, ne fit son apparition que près d'une demi-heure après l'heure fixée. M. Law avait l'air quelque peu fatigué d'un long travail lorsqu'il vint nous souhaiter la bienvenue. Il portait un complet brun et une cravate noire. On sait que son seul fils a été tué au front et sa figure reflète la tristesse dont une perte aussi cruelle doit emplir son âme. C'est un homme assez grand et bien bâti. Sa chevelure est à peine grisonnante. Il n'est pas encore affligé de calvitie. Il a des manières à la fois simples et distinguées. Ses traits, assez réguliers, expriment à la fois la mélancolie et la douceur. Il parle peu et à voix basse.

En général, ses photographies, ne lui rendent pas justice. Nous nous attendions à rencontrer un homme un peu lourdaud et d'apparence triviale. Nous nous sommes trouvés en face d'un homme à l'air sympathique, intelligent, élégant, distingué, d'apparence générale superbe. C'est évidemment un homme d'actions et un orateur de peu de mots car le discours qu'il a prononcé, après le lunch a duré à peine quelques minutes. Il a déclaré qu'il désirait, depuis notre arrivée en Angleterre, avoir une occasion de rencontrer les membres de notre délégation et qu'il aurait regretté sincèrement de nous laisser partir sans avoir pu causer quelques instants avec nous. "Car", ajoute-t-il, "vous ne devez pas oublier que je suis un Canadien comme vous et il me fait toujours plaisir de rencontrer mes compatriotes. J'ai conservé un profond attachement pour mon pays d'origine. Je désirais vous voir non seulement parce que vous êtes du Canada, mais aussi pour vous dire toute l'admiration que j'ai, que nous avons tous en Angleterre, pour la grande armée canadienne qui se bat aujourd'hui sur la terre de France." Et M. Law nous vante l'héroïsme des troupes canadiennes et les victoires qu'elles ont remportées. Et il nous dit, en terminant la confiance illimitée qu'a la Grande-Bretagne dans le triomphe final des Alliés.

Son discours a duré à peine quelques minutes. Il a parlé avec modestie, à voix basse, sans geste aucun et sans prétention à l'éloquence. Il a fait un discours d'homme d'affaires ou plus exactement causé comme le fait un père avec ses enfants. Nous sentons que nous n'avons pas devant nous un hableur, un débiteur de mots creux mais un homme de devoir, de travail et de réflexions et aussi hélas !

un malheureux père à qui la guerre, en lui ravissant le seul héritier de son nom, a apporté sa large part de souffrance et de deuil.

M. Law nous rappelle en causant avec nous, son discours une fois terminé, que nous sommes dans une maison historique. 10 et 11 Downing Street! Que de souvenirs ces mots évoquent ! C'est dans cette petite construction basse, malpropre à l'extérieur, sans apparence, qui a plutôt l'air d'une maison abandonnée et tombant en ruines que, depuis des siècles se façonnent les destinées de l'Angleterre et de l'Empire Britannique, destinées qui ont eu une si forte répercussion sur l'histoire du monde. C'est dans la petite chambre où M. Law va nous conduire dans un instant qu'ont siégé William Pitt, Gladstone et tous les hommes illustres dont s'énorgueillit la Grande-Bretagne. C'est là que fut décidée l'envoi d'une expédition anglaise en Amérique qui, sous la conduite de Wolfe, devait se terminer par la bataille des Plaines d'Abraham et la cession du Canada à l'Angleterre. C'est là que, le 4 août 1914, le ministère Asquith décida que la Grande-Bretagne interviendrait dans le conflit mondial en faveur du droit contre la force et que fut signée la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne. M. Bonar Law nous rappelle ces souvenirs tout en nous conduisant dans la petite salle où, depuis tant de siècles, siègent les gouvernants anglais. La pièce a une quarantaine de pieds de long par dix à quinze pieds de large. Au centre, il a une vieille table brune, longue, recouverte d'un cuir qui est passablement usé. Au centre de la table, il y a de petits cabinets de bois pour le papier à lettres officiel. Ce papier à lettres porte l'entête: 10 Downing Street. Au tour de la table, il y a onze ou treize fauteuils. Celui du bout de la table est pour le président du Conseil qui est, je crois, Lord Curzon. Les fauteuils, bourrés de crin et avec des bras en chêne, sont usés et peu confortables. Le premier ministre se place le dernier à gauche du président. Là, plus qu'ailleurs, les derniers sont les premiers? A la place qu'occupe M. Lloyd George, il y a quelques crayons et quelques porte-plumes rangés en ordre. Il y a un crayon, à part des autres et dont il a dû se servir à la séance du matin. (Avec la permission de M. Law, je le mets dans ma poche). On permet aussi à chacun de nous de prendre quelques feuilles de papier à lettres officiel portant l'inscription : 10 Downing Street. M. Bonar Law se rendra ensuite très aimablement à notre demande et apposera sa signature sur l'une de ces feuilles pour chacun d'entre nous.

La célèbre petite maison où se sont décidées tant de si graves questions est donc non seulement d'une apparence extérieure très modeste, mais l'intérieur est aussi d'une étonnante simplicité. La salle du Conseil est moins grande, moins luxueuse et moins confortable que bien des salles où siègent les conseils de nos municipalités de secondaire importance. Mais les Anglais sont les traditionnalistes par excellence. Ils tiennent aux vieilles choses comme on

tient à ses propres yeux. Et qui les en blâmera? N'est-ce pas en conservant les reliques d'antan qu'on garde plus vivace le souvenir des aïeux et qu'on relie le mieux le passé au présent.

Pendant que nous visitons ces lieux si fortément imprégnés d'histoire, le temps passe. M. Law a des devoirs importants à remplir et il faut prendre congé de lui. Nous avons passé à Downing Street des instants intéressants et l'homme d'Etat distingué dont nous avons été les hôtes a créé sur nous la plus charmante et la plus favorable des impressions.

LORD BEAVERBROOK

C'EST ENCORE UN CANADIEN QUI A REALISÉ L'UNION SACRÉE EN ANGLETERRE EN ASSURANT LA CRÉATION DU CABINET LLOYD-GEORGE

Nous avons dit déjà, au cours des quelques mots que nous avons publiés sur M. Bonar Law, que c'est Lord Beaverbrook, l'ancien Sir Max Aitkens, l'auteur du récit des exploits des Canadiens dans les Flandres, qui a effectué le rapprochement entre le chancelier actuel de l'Echiquier et M. Loyd George et rendu possible la formation du cabinet de coalition qui régit aujourd'hui les destinées de l'Empire Britannique. Là résiderait, disions-nous, le secret de l'influence, de la grande influence que commande actuellement notre jeune compatriote dans le gouvernement de la mère-patrie. Nous croyons donc qu'il est juste, dans une galerie de portraits des principaux hommes publics que nous avons rencontrés en France et en Angleterre, de dire quelques mots de Lord Beaverbrook. Son titre de Canadien et la situation importante qu'il occupe dans le gouvernement de la Grande Bretagne nous justifient pleinement, croyons-nous, d'en agir ainsi.

Qu'on se rassure ! Notre but n'est pas de brûler de l'encens sous le nez du Ministre anglais de l'Information et de le proclamer grand homme sous prétexte qu'il nous a procuré l'occasion de faire une tournée d'Europe aux frais de la princesse. Nous avons simplement l'intention de présenter au public, en quelques notes que nous ferons aussi brèves que possible, un homme dont la carrière a suscité bien des critiques en notre pays et dont l'ascension a été tout simplement phénoménale. Et comme nous connaissons très peu ce que furent ses faits et gestes avant le jour où il est devenu ministre en Angleterre, nous nous bornerons à parler de la situation qu'il occupe actuellement dans le gouvernement impérial, du travail qu'il accomplit et de sa personnalité en général.

La propagande allemande a joué un rôle considérable dans la conduite de la guerre depuis 1914. Nous pourrions même dire que c'est la propagande allemande qui a endormi les nations de l'Entente dans une fausse sécurité et les a empêchées de s'armer pour le conflit que l'Allemagne, malgré ses hypocrites protestations pacifiques, préparait en sous-main. Les Alliés n'ont jamais fait, à venir jusqu'à ces derniers temps, de tentatives sérieuses pour contrebalancer l'influence de ce poison que l'Allemagne distille dans le monde entier depuis un grand nombre d'années. Un seul gouvernement—le gouvernemenr anglais—a commencé jusqu'ici une campagne de propagande à l'étranger. Et c'est à Lord Beaverbrook que revient le mérite d'avoir conçu l'idée de l'établissement d'un Ministère de l'Information pour l'Empire Britannique.

Ce ministère s'est fait voter un certain montant d'argent par les communes anglaises et cet argent est employé à l'exécution de différents projets de propagande. C'est ainsi qu'il a fait venir des journalistes de toutes les parties de l'Empire pour leur permettre de se renseigner sur place sur la manière dont les choses se passent tant au front qu'à l'arrière. C'est le voyage que nous venons de faire, et quand nous avons quitté l'Europe, des délégations de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique Sud venaient d'arriver à leur tour. Et les journalistes américains sont partis il y a une couple de semaines pour faire le même voyage. On fournira la même occasion à la presse des pays neutres. Le ministère de l'Information publie aussi des brochures, et répand un peu partout des films de vues animées ayant trait à la guerre. On n'épargne rien, en somme, pour renseigner les peuples des pays de l'Entente et des pays neutres sur la grande cause pour laquelle nos soldats tombent aujourd'hui par centaines de milliers, sur les buts de guerre des Alliés, la perfidie de l'Allemagne et la brutalité de ses soldats, et enfin les développements du grand conflit.

C'est donc un ministère important que dirige Lord Beaverbrook, une organisation qui nécessite du travail, du tact et de l'habileté. Ce sont trois choses qui ne font pas défaut chez lui. Il a pu commettre dans le passé des erreurs regrettables qui nous justifiaient de croire qu'il manquait de tact ou de jugement. Mais il est évident que l'expérience lui a profité, car au cours des nombreux moments que nous avons passés avec lui, nous avons pu nous apercevoir que le tact ne fait pas défaut chez cet homme. Quant à son habileté, elle est indiscutable. Il n'a pas encore quarante ans, et, avant 1914, c'est-à-dire il y a à peine six ans, il était pratiquement inconnu en Grande-Bretagne. Il est aujourd'hui Ministre de la Couronne, membre de la chambre des Lords, il retire une grosse prébende comme chancelier du Duché de Lancaster, il exerce une influence prépondérante dans un cabinet qui est son œuvre dans

une bonne mesure, il est le propriétaire de l'un des grands quotidiens de Londres, bref c'est un des personnages les plus en vue du monde politique anglais. Il a fait tout cela en moins de six ans! Si ce n'est pas l'œuvre d'une fine mouche, nous n'y connaissons pas grand chose.

Personne ne contestera aussi son esprit de travail.

Lord Beaverbrook est un bourreau de travail. Il est à son bureau de bonne heure tous les matins et le quitte tard le soir. A sa maison privée, il ne perd pas non plus une seule minute, et ce n'est souvent que tard dans la nuit qu'il se décide à quitter son cabinet de travail. Le dimanche n'est pas plus pour lui une journée de repos. Chaque instant en est employé par son labeur. Il suffit d'ailleurs de voir ce jeune homme une seule fois pour s'apercevoir tout de suite qu'il ne pourra résister bien longtemps à ce jeu-là.

Tact, habileté, esprit de travail, ce sont, croyons-nous, trois qualités que l'on ne peut contester à Lord Beaverbrook et ce n'est pas, croyons-nous, l'assommer à coups d'encensoirs que de dire qu'il les possède à un haut degré.

Le ministre de l'Information, comme tout homme, a dit parfois des inexactitudes—où a-t-il pris, par exemple, que nous parlons un patois?—et il a aussi ses défauts. Cependant, comme nous n'avons pas l'intention de le mettre en mauvaise posture devant le public, pas plus que nous ne désirons en faire un grand homme à propos de tout et à propos de rien, on nous permettra de glisser rapidement sur le côté mauvais que puisse avoir son caractère pour dire un mot de son apparence extérieure et de sa personnalité en général.

Ce qui frappe chez Beaverbrook, c'est la grosseur de sa tête. C'est un bloc extraordinairement massif. Il a de grands yeux bleus, un peu sortis de leurs orbites. Le front est très large, les cheveux soyeux et clairsemés, la mâchoire puissante. Il nous donne l'impression d'un homme énergique, travailleur et nerveux. C'est surtout quand il parle qu'on voit quelle influence ses nerfs exercent dans tous les mouvements de sa personne. Ses phrases sont saccadées. Et, invariablement, pendant qu'il adresse la parole, il faut qu'il ait quelque chose qu'il puisse tourner et retourner dans ses mains. Il est pratiquement incapable de rester immobile un seul instant.

Cet homme nerveux, énergique et travailleur pratique aussi une vertu que l'on rencontre malheureusement trop peu souvent en notre siècle: la reconnaissance. Il a une grande bonté de cœur et il sait se souvenir. Nous avions au milieu de nous un vieux journaliste du Nouveau-Brunswick, dont j'ai déjà parlé, M. J.-L. Stewart. C'est un vieillard infirme, qui voit à peine clair. Il représentait un journal hebdomadaire de Chatham, N. B. Nous nous demandions comment il se faisait qu'un journal hebdomadaire, sans importance

avait été invité à faire partie de la délégation alors que l'invitation mentionnait spécialement que les journaux quotidiens seulement pouvaient être représentés. C'est M. J.-L. Stewart lui-même qui nous a fourni l'explication du mystère. Il nous a appris qu'il a connu jadis l'ancien Sir Max Aitken et qu'il s'est intéressé quelque peu, de loin, à sa carrière. Il lui avait même dit un jour; "Si jamais vous vous décidez à aller sur un plus grand théâtre, vous ne tarderez pas à atteindre les premiers rangs." Beaverbrook, ministre de la couronne britannique, plusieurs années après avoir quitté son pays natal, s'est souvenu du vieillard qui avait suivi ses premiers pas dans la vie. Et au début de mai dernier, un mois avant que ne soit transmise aux autres journaux quotidiens du pays l'invitation d'envoyer un de leurs rédacteurs sur le théâtre de la guerre, Beaverbrook écrivait à M. Stewart une lettre dans laquelle il l'invitait tout spécialement à faire le voyage d'Europe non-seulement comme membre de la délégation de la presse canadienne mais aussi comme son hôte personnel. Et, pendant tout notre séjour en Angleterre et en France, le ministre de l'Information non seulement a donné au vieux compagnon de son enfance des marques d'une considération toute spéciale, mais il a aussi mis à la disposition de son vieil ami un officier de son ministère pour le guider dans tous les endroits que nous avons visités.

Un autre trait : L'an dernier, on inaugurait un "High School" à Chatham, N. B. Un citoyen de l'endroit—on nous dit que c'est le même M. Stewart—écrivit à Beaverbrook qu'un cadeau de sa part pour cette nouvelle institution serait grandement apprécié. La suggestion était absolument confidentielle et ne l'obligeait à rien. Beaverbrook ne prit pas le temps d'écrire, il cabla à celui qui venait de lui adresser la lettre d'acheter pour le High School de Chatham le meilleur piano que l'on put trouver au Canada et de lui envoyer le compte. Et le jeune ministre, quelques semaines plus tard, recevait—et payait—un compte de quelque quinze cents ou deux mille piastres.

Nous pourrions même ajouter que c'est parcequ'il sait se souvenir que Beaverbrook nous a non-seulement reçus en sa qualité officielle de ministre du gouvernement anglais, mais qu'il nous a aussi accordé la même considération que l'on donne à des compatriotes et à des frères. Le programme que l'on nous avait préparé était très chargé, mais le jeune ministre a tenu à nous donner l'hospitalité de sa maison et à nous recevoir dans l'intimité de sa vie de famille. Et là encore, nous avons pu voir avec quelle sollicitude et quelle bonté il veille, avec la charmante jeune canadienne qui est la compagne de sa vie au bien être matériel et moral des petits êtres chers qui sont l'ornement de son foyer.

Beaverbrook, encore une fois, a commis des erreurs. Il s'est par exemple, grossièrement trompé lorsqu'il a écrit un jour que

nous parlons un patois et les officiers de son ministère qui nous ont accompagnés en France ne manqueront pas de lui dire, nous l'espérons, qu'à Paris comme aux tranchées, dans les villes et en province, des journalistes canadiens-français qui faisaient partie de la délégation ont parlé aux Poilus et aux gens de l'arrière la même langue que parlent ces derniers.

On doit cependant admettre que ce canadien tant discuté a d'incontestables qualités. Son esprit de travail, sa naturelle bonté de cœur, son énergie, cette vertu de reconnaissance qu'il pratique à un si haut dégré fait oublier bien des erreurs qu'il a commises dans le passé et doit nous porter à être indulgent pour lui.

Pour être personnel, je dirai que je conserve, à l'égard de cet homme, la même indépendance que dans le passé. Il serait lui-même le premier à me blâmer et je ne mériterais pas sa considération si, sous prétexte qu'il nous a tous comblés de politesses et de petits soins, je le bombardais grand homme et seul soutien du trône et de l'autel. Mon seul but, en parlant de Beaverbrook, a été d'inclure dans une galerie de portraits, celui d'un compatriote qui exerce une influence prépondérante dans le gouvernement de la Grande-Bretagne et dont la carrière est diversement appréciée en notre pays, je crois lui avoir rendu justice, tout simplement.

SIR ARTHUR CURRIE

Le commandant de l'armée canadienne en France est digne des héros qu'il conduit à la bataille et qu'il conduira à la victoire.

Un journaliste français, au cours d'un article sur l'effort militaire du Canada, déclarait un jour que le fait d'avoir constitué une armée aussi bien disciplinée, aussi vaillante et aussi effective avec des hommes qui, avant la guerre, ne connaissaient pratiquement rien des choses militaires tient presque du prodige. Et, en effet, à part quelques milliers d'hommes qui appartenaient à notre armée permanente d'avant-guerre et à part quelques milliers d'autres qui faisaient partie de nos régiments de milice, l'immense majorité de ceux qui se sont enrôlés dans les différents contingents canadiens étaient des profanes. La plupart de ceux qui se sont distingués sur le champ de bataille depuis le commencement de la guerre n'ont pratiquement jamais quitté le civil avant le jour où le grand conflit

a éclaté. Il en est venu des bureaux d'affaires, des professions libérales, des bureaux de rédaction de nos journaux, des champs et des bois, des villes et des campagnes, des monts et de la plaine. Ils ne savaient rien de la guerre, mais ils sont allés se battre comme des héros et l'armée qu'ils constituent peut faire face aux meilleurs soldats d'un pays qui, depuis plus d'un demi siècle, s'entraîne au maniement des armes et prépare la lutte sanglante qui se poursuit depuis quatre ans.

Sir Arthur Currie, commandant en chef de l'armée canadienne, est un exemple frappant de cette transformation qui s'est opérée chez des milliers et des milliers de Canadiens. Le colonel Currie n'était certes pas un grand guerrier jusqu'à ce qu'ait jailli l'étincelle qui a mis l'Europe en feu au mois d'août 1914. Il pouvait être un excellent agent d'immeubles à Vancouver, il pouvait même être un excellent commandant de régiment, mais il ne savait sûrement pas grand chose sur la manière dont on conduit une grand bataille et une grande armée. Peut-être—je n'en sais rien—avait-il fait la campagne d'Afrique mais là se bornaient ses connaissances militaires et stratégiques et on doit avouer que cette guerre fut une bien petite escarmouche en comparaison de ce qui se passe aujourd'hui en Europe. Le colonel Currie répondit dès le début à l'appel de la patrie. Il recruta un bataillon. Il abandonna ses affaires, sa famille, son foyer, comme tous ceux qui sont allés faire le coup de feu contre les Boches, et il partit pour la guerre. Il ne tarda pas à se distinguer. On lui confia bientôt le commandement d'une division. Là encore, il fit merveille. Nous avions alors un officier de l'armée impériale à la tête de notre corps mais comme les Canadiens accomplissaient des prodiges et s'affirmaient comme des soldats de toute première valeur, comme nos officiers acquéraient de l'expérience et ne le cédaient sous aucun rapport aux meilleurs officiers de l'armée anglaise, il fut décidé qu'un Canadien prendrait charge de nos soldats. Et ce fut le général Currie qui fut nommé à ce haut poste. Depuis ce temps, Sir Arthur Currie dirige les troupes canadiennes d'une main ferme et les conduit de victoire en victoire. Il peut se vanter de commander l'un des plus merveilleux corps qui soient sur le front de l'ouest, un corps qui a déjà combattu victorieusement contre les meilleurs soldats de l'armée allemande, un corps qui, au point de vue organisation et efficacité, n'a pas d'égal et qui, proportionnellement au nombre de soldats qu'il compte, a remporté jusqu'ici les plus brillantes victoires de la guerre. Qu'on se rappelle l'avance de nos troupes les 8 et 9 août et la belle victoire qu'ils viennent de mettre à leur crédit aux environs d'Amiens, et on verra si ce que nous disons là n'est pas l'exacte vérité.

Sir Arthur Currie n'a pas cependant fini de recueillir le fruit de son travail et de ses victoires et il se pourrait que, avant longtemps on lui conférera un honneur qui ne manquera pas de rejaillir sur

tout le corps canadien. On sait, soit dit en passant, que les troupes canadiennes constituent un corps et non une armée. Une armée est formée de plusieurs corps. Or, durant les derniers jours que nous avons passés en Angleterre, nous avons entendu dire par un personnage assez bien renseigné sur ce sujet que le temps n'est pas éloigné où l'on confiera à Sir Arthur Currie, le commandement d'une armée anglaise. Ce serait rendre un bel hommage aux belles qualités de notre illustre compatriote et aussi à l'héroïsme des glorieux soldats qui ont combattu jusqu'ici sous ses ordres.

Il nous a été donné, au cours de notre voyage de rencontrer à une couple de reprises le commandant de nos troupes. Nous avons été à même de constater le travail gigantesque qu'il accomplit, l'intérêt qu'il porte aux soldats qui sont sous ses ordres et sa parfaite connaissance de la situation militaire actuelle. Sir Arthur Currie est un travailleur infatigable. Debout à quatre ou cinq heures du matin, debout avec l'aube quelquefois, il va presque tous les jours faire une visite à quelque partie du front ou à quelque bataillon à l'arrière ou dans la tranchée. Il connait la plupart des officiers supérieurs de chaque unité. Nous avions dans notre groupe plusieurs journalistes qui avaient des parents au front. Lorsque nous lui fûmes présentés, il s'empressa immédiatement de demander si nous étions le frère, le père ou un parent quelconque de tel ou tel officier. On ne peut évidemment lui demander de connaître tous les soldats de son corps, mais on peut être sûr que si l'un d'eux fait une action d'éclat, Sir Arthur Currie est parfaitement au courant de la chose.

Et Sir Arthur Currie est fier de ses hommes et du travail héroïque qu'ils accomplissent. Nous avons pu nous en rendre compte le jour où nous sommes allés à Vimy. Debout sur la crête fameuse qui domine la campagne environnante et où le corps canadien s'est couvert d'une gloire immortelle, le commandant de nos troupes nous a expliqué une à une les phases de cette grande bataille et nous a vanté la bravoure dont nos soldats ont fait preuve en cette mémorable journée. Et Sir Arthur n'a pas craint de dire que le corps canadien, dont il se glorifie d'être le chef, peut se comparer avec avantage à n'importe quelle armée du front de l'ouest. Et il semblait heureux de le proclamer devant les représentants de la presse de son pays afin que nous puissions dire à notre peuple combien nous avons raison d'être fiers de ces braves.

Nous avons pu causer avec Sir Arthur Currie un soir où nous faisions partie d'un groupe qui prit le dîner à ses quartiers généraux. Le général nous a fait de grands éloges du 22ème, qu'il considère comme l'un de ses bataillons d'élite, et nous a vanté le courage, le dévouement et l'esprit de discipline dont ont fait preuve, en toutes circonstances, les officiers et les soldats de cette célèbre unité. Il s'est dit aussi absolument enchanté des soldats canadiens-français

qui font partie des autres bataillons. Pour lui, le soldat canadien-français est un soldat de toute première valeur. Nous n'avons malheureusement pas soulevé avec lui la question de la formation d'une brigade canadienne-française. On a prétendu qu'il est opposé à l'établissement de cette brigade. C'est possible mais nous n'en savons rien. Il y a cependant une chose qu'on ne peut nier, c'est que le général Currie est fortement en faveur du projet que l'on met actuellement à exécution et qui consiste à franciser certaines unités anglaises. C'est lui qui, avec le concours du général Turner, a donné ordre de grouper ensemble les soldats canadiens-français à leur arrivée en Angleterre. C'est avec son approbation;—et aussi celle de Sir Richard Turner, que l'on comble les vides de certaines unités anglaises avec des renforts canadiens-français afin d'obtenir peu à peu des unités entièrement françaises. C'est aussi avec son approbation—et une troisième fois le concours du général Turner—que l'on a commencé à accorder des commissions de lieutenants à de simple soldats, projet qui permettra de donner à nos pious-pious des officiers de leur langue et les aidera dans une bonne mesure à chasser la nostalgie du pays natal.

Avec ces procédés, on pourra obtenir avant longtemps trois ou quatre unités entièrement françaises. Nous avons confiance que, une fois ce but atteint, les objections que le général Currie peut avoir aujourd'hui contre la formation d'une brigade canadienne-française n'auront plus leur raison d'être et que, les renforts le permettant—i faut 7,000 à 8,000 hommes de renforts pour une brigade de cinq mille hommes,—nous verrons se réaliser ce projet que nous avons toujours fortement approuvé.

Les conversations que nous avons eues avec un grand nombre d'officiers et de soldats canadiens-français et canadiens-anglais nous ont permis de voir quelle haute estime et quelle admiration ils ont tous pour le commandant des forces canadiennes.

Les Anglais ont une expression particulière pour désigner un homme aux larges conceptions, aux grandes idées, un cerveau bien organisé, un savant, un meneur d'hommes, etc. Ils diront "He is a big man". Il est assez difficile de traduire littéralement. "Big man" le général Currie l'est à tous les points de vue. Au physique c'est un colosse de plus de six pieds, à la carrure puissante, à la figure quelque peu ronde et aux traits réguliers, aux yeux noirs, front large, cheveux clairsemés et grisonnants. Il est l'image de la sérénité. Il parle lentement d'une voix riche et un peu chantante. Il est difficile de croire qu'il puisse y avoir quelque chose au monde pour l'émouvoir. Il nous semble que le plus violent coup de tonnerre, même s'il lui tombaît sur la tête, pourrait difficilement lui faire perdre son calme. Il y a cependant chez cet homme, si froid en apparence, un cœur d'or, une sensibilité qu'on ne devine pas au premier abord.

Les malheurs d'autrui ne le laissent pas indifférent. Il a vu mourir autour de lui des hommes en qui il avait mis sa confiance et pour qui il avait de l'admiration, de l'amitié et de l'estime. Ces deuils ont laissé des traces sur la figure mélancolique de ce bon géant. Et ce sont les multiples chagrins qu'il a éprouvés depuis près de quatre ans, joints au travail épuisant que lui ont imposé ses lourdes charges, qui donnent aux traits de son visage cette apparence de froideur et de tristesse à la fois. Il aime les soldats comme un père aime ses enfants. C'est pourquoi ses soldats ont pour lui de la vénération et du respect.

Sir Arthur Currie est digne des héros qu'il conduit à la bataille.

EN RUSSIE

COMMENT ON VIT DANS UN PAYS OU IL N'Y A PLUS D'AUTORITÉ, PLUS DE GOUVERNEMENT. — INTÉRESSANT RÉCIT D'UN ANGLAIS QUI EN REVENAIT

L'ennui naquit un jour de l'uniformité. C'est une vérité vieille comme le monde. Depuis quelques jours, nous avons évolué au milieu des grands hommes, ou du moins parmi ceux dont la chronique de chaque jour nous fait connaître les moindres faits et gestes. Nous avions cru qu'il était intéressant de faire défiler devant nos lecteurs les sommités du monde politique avec qui nous sommes venus en contact au cours de notre tournée d'Europe. Malheureusement, il est un bon nombre d'hommes illustres, tant en France qu'en Angleterre, que nous n'avons pas rencontrés et nous sommes forcé de nous borner à ceux dont nous avons parlé jusqu'ici. Nous comprenons parfaitement, par exemple, tout l'intérêt qu'il y aurait eu à raconter à ceux qui nous font l'honneur de nous lire une visite chez le maréchal Foch, chez le général Pétain, chez le roi Albert de Belgique, chez M. Asquith, ou chez quelqu'autre grand personnage de notre époque. Mais, encore une fois, l'uniformité engendre l'ennui et il est sans doute préférable que nous soyons obligés de nous en tenir là. Le procédé poussé un peu plus loin, eut fini par perdre son intérêt.

Nous passerons donc à autre chose. Mais de quoi parlerons-nous? Nous avons longuement glosé jusqu'ici sur tout ce que nous avons vu en France et en Angleterre. Nous avons dit quels sacrifices effroyables la Grande-Bretagne a faits depuis quatre ans et nous avons ajouté que la France, de son côté, à donné tout ce

qu'elle a, son sang et ses richesses, pour la grande cause. Nous avons vanté l'héroïsme et les exploits de l'armée canadienne, et tout particulièrement des soldats canadiens-français et nous avons dit combien nous avons raison d'être fiers des braves qui illustrent le Canada sur la terre française. Nous avons décrit les lieux principaux que nous avons visités, les grands champs de bataille encore humides du sang des héros qui y sont tombés, plaines ou collines sacrées qui seront demain les grands noms de l'histoire. Nous avons dit un mot de la situation au front et à l'arrière et des multiples raisons que nous avons d'espérer voir se lever bientôt à l'horizon l'aube bénie de la victoire. Nous pourrions, avons-nous déjà dit, écrire des volumes sur un sujet aussi vaste. Bornons-nous là pour le moment.

Et parlons maintenant d'autre chose.—Que diriez-vous, par exemple, de quelques mots sur la Russie?

Nous ne sommes pas allés en Russie. Mais vous avez déjà lu, n'est-ce pas, des dépêches venant d'Amsterdam, de Londres, Paris, etc., disant que tel ou tel voyageur, arrivant de tel ou tel endroit, raconte qu'il s'y passe telle ou telle chose. Et on nous donne souvent avec forces détails tout ce que le voyageur en question a rapporté de son séjour au pays qu'il vient de quitter.

Et bien, nous avons, nous aussi, rencontré un voyageur et ce voyageur venait de la Russie. Il n'y avait pas seulement séjourné une semaine ou un mois, mais il y demeurait depuis dix ans. Nous avons longuement causé avec lui. Il a même donné une conférence publique, sur ses expériences en Russie aux passagers du navire sur lequel nous nous trouvions—car c'est en traversant l'Atlantique que nous avons rencontré notre homme.

M. Howell—pour l'appeler par son nom—a demeuré en Russie une dizaine d'années. Il y a même marié une Russe, très jolie personne qui accompagnait son mari dans le voyage et qui comptait plus d'un admirateur dans la délégation de la presse canadienne. C'est un Anglais de Birmingham, garçon très intelligent, parlant admirablement, outre sa langue maternelle, le russe et le français. Il dirigeait à Moscou une succursale d'une maison de Birmingham, qui fabrique des engins et moteurs. Il a eu ses malheurs en Russie, mais il reste quand même attaché à ce pays et à son peuple et, malgré les tracas de toutes sortes dont il a été en butte durant les quelques derniers mois de son séjour dans l'empire des Tsars, il se propose d'aller de nouveau y tenter fortune après la guerre. On peut donc ajouter foi aux renseignements que nous donne un homme aussi peu préjugé et d'une telle valeur.

Nous lisons chaque jour toutes sortes de dépêches sur la Russie, mais il n'y en a pas une seule qui nous ait fait de ce malheureux pays un tableau aussi sombre que celui que nous a décrit M. Howell. Tout d'abord c'est parce qu'il n'y a pratiquement plus moyen d'y

faire affaires et même d'y vivre en sûreté que notre ami a quitté la Russie. Le pays est un véritable chaos. Et, certes si l'Allemagne, qui est responsable de cet état de choses parceque ce sont ses agents et son or qui ont précipité la Russie dans l'abîme où elle se débat aujourd'hui, si l'Allemagne, disons-nous, a voulu désorganisé ce malheureux pays au point qu'il ne puisse se remettre sur pied d'ici à un bon nombre d'années, elle peut se vanter d'avoir atteint son but. Jamais une grande nation n'a fait une aussi déplorable chute. Et Dieu sait combien de temps il faudra maintenant pour mettre un peu d'ordre dans cette masse informe.

C'est le passage d'un extême à l'autre dans le régime politique qui a amené le désastre de la Russie. A venir jusqu'à la révolution, l'autocratie règnait en maîtresse dans l'empire des Tsars. L'empereur était le maître suprême, décidant de la vie et de la mort de tous les citoyens. Le peuple n'avait pas sur ses rois le contrôle qu'il exerce dans les pays de monarchie constitutionnelle. C'est un régime qui, au cours d'une guerre où l'on se bat pour la liberté sous toutes ses formes, devait nécessairement aboutir à une castrophe. L'Allemagne ne manqua pas de tirer profit d'une situation aussi anormale. Elle organisa une formidable propagande dans le but de convaincre le peuple russe que l'Allemagne était en somme leur protectrice et que c'était elle qui leur donnerait cette liberté, dont leur régime politique les avait empêchés de jouir jusqu'ici. Pourquoi se battre pour le tsarisme, qui est la pire forme de l'autocratie. L'Allemagne allait enfin libérer la Russie du joug des tyrans. Les Russes, peuple de rêveurs et d'idéalistes, se laissèrent prendre au piège. Ce fut le commencement de la fin. Quelques semaines après, Boches et Russes se donnaient le baiser de paix, dans la même tranchée. La révolution éclata, le tsar fut détroné, ce fut l'anarchie la plus complète. La tragédie devait se terminer par la livraison, pieds et poings liés, de la malheureuse Russie aux mains de l'Allemagne, par le traité de Brest-Litovsk. L'œuvre de Lenine et Trotsky, les deux bandits soudoyés par Guillaume était complète.

Depuis ce temps, la Russie a roulé d'abîme en abîme. Les mots de liberté, fraternité, démocratie, ont enivré le peuple et lui ont fait perdre la tête. La populace se croit reine et maîtresse et elle veut gouverner. C'est ainsi que les chefs ouvriers qui travaillent pour le compte de M. Howell—pour continuer notre récit—exigèrent de leur patron le droit d'apposer leur signature conjointement avec lui sur les chèques ou autres documents émanant de la maison. Inutile de dire qu'Howell refusa absolument de se rendre à cette demande. On lui suscita d'interminables tracas. Un peu plus tard, tous les ouvriers de l'établissement exigèrent de leur patron deux ans de salaires. C'était un ultimatum. Il fallait s'y rendre ou les employés menaçaient de s'emparer de la fabrique pour leur propre compte. Howell choisit cette dernière alternative. Son

établissement passa aux mains des ouvriers et lui-même décida de quitter la Russie et de retourner en Angleterre.

Ce sont des idées comme celles-là qui mènent le peuple russe à l'heure actuelle! C'est la conception que l'on a de la liberté dans ce bienheureux pays.

Mais allez-vous me dire, pourquoi cet homme n'a-t-il pas demandé l'appui des autorités pour mettre ses employés à la raison. Les autorités! Il y a longtemps qu'on a sabré tout cela dans cette bonne Russie. Aucun village, aucune ville ne reconnaît le gouvernement central. Presque chaque localité a maintenant son propre gouvernement (!) et n'en reconnait pas d'autre. Il n'y a pas d'organisation judiciaire, et par conséquent, les crimes restent impunis. Si votre voisin vous agace, vous n'avez qu'à lui couper la tête et tout sera dit. Le seul moyen de se procurer de l'argent est de la voler.

Et, maintenant, avec une organisation comme celle-là, allez donc, si l'on vous met le couteau sur la gorge, demander la protection de la police!

Pas de système judiciaire, pas de système monétaire—chaque village s'est mis dans la tête d'avoir sa propre monnaie—pas de gouvernement central, absence de toutes formes d'autorité, telle est la Russie à l'heure actuelle. On ne peut imaginer chaos plus parfait.

Les Bolsheviks,—Lenine, Trotsky et même le Juif Kerensky, tous agents de l'Allemagne,—qui ont amené le pays à cet état d'incohérence, sont aujourd'hui en petit nombre. Ils ont cependant jeté dans le peuple une semence qui a germé. Ce sont eux qui ont chanté à la populace qu'elle est la souveraine maîtresse. Ce sont eux qui ont dit au peuple qu'il était temps qu'il secouat le joug qui l'opprimait. Ce sont eux qui, sous prétexte de faire goûter au peuple les bienfaits de la liberté, l'ont entraîné à la révolution et à la débauche. Ce sont les idées qui mènent le monde. Jamais plus qu'en Russie on n'a plus clairement prouvé la vérité de ce dicton. Et celles que les Bolscheviks ont semées dans l'Empire des Tsars ont conduit ce pauvre pays à la plus triste et la déplorable catastrophe que l'on puisse inaugurer.

Le peuple russe a maintenant trop bien perdu la tête, nous dit M. Howell, pour qu'il puisse de lui-même se remettre sur pied. Il faut que les Alliés aillent à son secours. Il n'y a pas en Russie actuellement un seul homme qui puisse rétablir l'ordre dans ce chaos.

Il faut que les grandes puissances interviennent pour remettre sur une base solide le colosse au pieds d'argile qui vient de chanceler. L'Angleterre, la France et les Etats-Unis ont déjà commencé à envoyer des officiers et des soldats non pas tant pour lutter contre les légions allemandes sur le front de l'est que pour écraser les for-

ces révolutionnaires en Russie et rétablir, dans une certaine mesure, la paix et l'harmonie dans le pays. Le Canada est en train de suivre cet exemple et nous verrons bientôt partir de notre pays un corps expéditionnaire canadien qui ira faire sa part dans cette œuvre de régénération.

Il est inutile, cependant, d'espérer que la Russie puisse être maintenant d'aucuns secours aux nations de l'Entente au cours de la guerre actuelle. C'est une puissance sur laquelle on ne peut malheureusement plus compter. Le but des Alliés, en envoyant des troupes là-bas, n'est pas tant de réorganiser le pays pour amener les Russes à se battre de nouveau contre les Empires du Centre que d'empêcher la révolution de créer de nouveaux ravages et d'empêcher aussi l'Allemagne de dépouiller sa proie. Il est déjà assez triste de voir la Russie dans l'état de déchéance où elle se trouve actuellement sans la laisser s'enfoncer encore dans l'abîme et sans laisser aussi les Boches la piller davantage. D'autant plus qu'il fut un temps où la Russie n'épargnait pas le sang de ses enfants pour assurer le triomphe de la cause qu'elle avait épousée, de cette même cause pour laquelle les nations de l'Entente luttent aujourd'hui. Il est juste que, devant le malheur qui accable notre ancienne alliée, nous lui tendions une main secourable.

LA PAROLE DU KAISER !

Comment les Allemands ont célébré la Fête-Dieu cette année.—Le bombardement de l'hôpital canadien de Doullens. — Médecins et infirmières tués.

Nous avons visité un grand nombre d'hôpitaux au cours de notre voyage en France et en Angleterre. Il serait long et peu intéressant de décrire ce que nous y avons vu. Qu'il nous suffise de dire que le travail qu'y accomplissent médecins et infirmières est tout simplement merveilleux. Interrogez les pauvres blessés qui gisent dans ces foyers de charité et de dévouement et ils vous diront de quel zèle touchant font preuve les personnes qui leur prodiguent des soins.

Il est cependant un hôpital canadien, situé sur la terre de France, dont nous voulons dire un mot. C'est celui de Doullens, (près d'Arras) connus sous le nom d'hôpital stationnaire canadien No 3. Non pas que le personnel de cet hôpital soit plus digne d'éloges que celui des hommes et des femmes admirables que l'on rencontre

dans ces établissements, mais parce que Doullens a été le théâtre d'un incident qui a fait du bruit dans le monde entier.

On sait quelle fête grandiose est chaque année pour les catholiques la célébration de la Fête-Dieu. C'est le jour où le Christ sort de son Divin Tabernacle pour aller, dans les rues des cités ou sur les routes des villages, recueillir les hommages des populations prosternées sur son passage. En temps de guerre, dans les pays belligérants de l'Europe, cette fête a revêtu un cachet spécial en ce sens que, plus que jamais, on éprouve le besoin de se jeter à genoux aux pieds du Divin Maître pour lui demander ses bénédictions. Et, chaque année, depuis le commencement de la guerre, la célébration de la Fête-Dieu est d'une solennité inaccoutumée.

Cette année, en face des malheurs indicibles qui accablent les peuples, on désirait plus que jamais célébrer dignement la Fête-Dieu afin d'attirer sur les malheureux pays en guerre les bénédictions du Très-Haut. Malheureusement, la guerre a atteint un tel degré d'intensité que, surtout dans les centres qui sont à proximité de la ligne de feu, il est pratiquement impossible d'organiser toute démonstration à cause des nombreux projectiles que lancent les avions. On ne pouvait donc entreprendre de célébrer la Fête-Dieu sans, au préalable, conclure une entente dans le but de mettre fin, pour ce jour-là, aux raids aériens.

Ce fut l'Allemagne qui prit l'initiative. La ville archi-épiscopale de Cologne, désirait faire de cette fête, vu les jours tristes que nous traversons, une célébration d'une extraordinaire solennité. Le cardinal archevêque de Cologne pria donc le gouvernement allemand de ne pas envoyer les avions boches bombarder le jour de la Fête-Dieu, les villages et les villes de l'arrière, afin d'obtenir une semblable cessation d'hostilité de la part des Alliés. Berlin s'entendit avec le pape à ce sujet et le Saint-Père obtint des gouvernements alliés l'engagement de suspendre pour ce jour-là et sur un certain front, les opérations dans l'air—à condition, évidemment que l'Allemagne en fit autant. La chose fut entendue de part et d'autre.

Les Alliés s'en tinrent à la parole donnée. Pas une bombe ne fut lancée par nos aviateurs sur les lignes ennemies et sur l'Allemagne le 29 mai. Et les catholiques de Cologne purent, en toute sûreté, célébrer la fête du Saint-Sacrement et se prosterner au passage du Divin Roi.

L'Allemagne ne l'entendit pas de cette façon-là. Le jour même où, en vertu de la foi jurée, elle devait garder ses aviateurs chez elle, des taubes allemands passaient au-dessus de l'hôpital de Doullens, en route pour d'autres points, et lançaient quelques bombes sur l'établissement. Deux médecins, deux infirmières et quelques assistants furent tués. Parmi les patients, il y eut aussi un bon nombre de tués et de blessés. Un aviateur boche commença par jeter

une bombe sur l'une des ailes de l'hôpital, qui prit feu. Pendant que l'on accomplissait le travail de sauvetage, le même avion lança une nouvelle bombe et, de nouveau, un certain nombre de personnes furent tuées ou blessées. Les survivants continuèrent, malgré le danger qui les menaçait, le travail qu'ils avaient commencé pour transporter ailleurs les pauvres soldats incapables de se traîner. On réussit à sauver tous ceux qui n'avaient été victimes du bombardement des avions. Deux infirmières, qui avaient reçu d'assez graves blessures, refusèrent de quitter leur poste tant que le dernier blessé qui se trouvait dans l'édifice en feu n'aurait pas été placé en lieu sûr.

La partie de l'hôpital sur laquelle sont tombées les bombes n'est plus aujourd'hui qu'une masse de ruines. Il reste cependant deux ailes qui sont intactes. Elles sont construites absolument sur le même modèle que la partie détruite. Elles ont sur leur toit la même énorme Croix-Rouge indiquant que cet établissement est un hôpital. Cette croix peut être vue à des milliers et des milliers de pieds de hauteur, de sorte que l'aviateur allemand qui a jeté des bombes sur Doullens ne peut prétendre qu'il ne savait pas que c'était là un hôpital. D'autant plus qu'au moment où les bombes furent lancées, l'avion était loin de voler à une très grande altitude. Et il y a plus. Avant de jeter sa première bombe, l'aviateur boche lança sur l'hôpital un puissant projecteur lumineux qui ne manqua sûrement pas de lui faire voir très clairement la gigantesque Croix-Rouge qui ornait le toit. Et les flammes qui s'élèverent aussitôt après la chute de cette première bombe ne durent pas manquer de lui indiquer de façon plus claire encore, si possible, qu'il venait de bombarder un hôpital. Malgré cela il lança un deuxième projectile, faisant de nouvelles victimes parmi les patients, les infirmières et les médecins.

Le bombardement de l'hôpital de Doullens est donc un nouveau crime à ajouter à la liste déjà longue de ceux dont l'Allemagne s'est rendue coupable au cours de la guerre actuelle. Et c'est un crime qui, plus que tout autre, doit soulever l'indignation de notre peuple, car ce sont des Canadiens qui ont été victimes des bombes allemandes en cette triste circonstance.

Ce crime nous enseigne aussi quel cas il faut faire de la parole et des serments de l'Allemagne. Les Boches ont commencé les hostilités en violant un traité au bas duquel ils avaient apposé leur signature. Après quatre ans d'une guerre au cours de laquelle ils ont commis les pires infamies, les voilà encore qui bombardent les blessés et qui—on se souvient du Landover Castle—coulent les navires hôpitaux. Il n'y a évidemment rien à attendre de brutes comme celles-là.

Nous disions tantôt que deux infirmières, douloureusement blessées, refusèrent de quitter leur poste, le soir du bombardement de l'hôpital de Doullens, tant que le dernier blessé n'eut pas été

transporté en lieu sûr. Nous ne sommes pas surpris de la conduite de ces deux femmes. Nous avons vu les infirmières à l'œuvre au cours de notre voyage et rarement il nous a été donné d'assister à spectacle plus touchant. Nous avons très peu insisté, au cours des notes que nous avons publiées jusqu'ici sur le travail qui est accompli là-bas par les infirmières canadiennes. Le dévouement de ces femmes et de ces jeunes filles est admirable. Nous avons rencontré là-bas des personnes qui remplissent les fonctions d'infirmières depuis les premiers mois de la guerre. Qu'on songe à la somme d'abnégation que signifie un stage de près de quatre longues années dans les hôpitaux. Il suffit d'aller jeter un coup d'œil dans les salles où gisent les malheureux blessés pour voir combien il faut de dévouement et d'esprit de sacrifice, pour une infirmière, pour accomplir son travail de chaque jour. La médecine a fait des progrès prodigieux depuis quatre ans, elle a trouvé le remède à bien des maux, mais il y a une chose qu'elle n'a pas encore réussi à supprimer: la douleur. La guerre actuelle est une guerre meurtrière, une guerre de grandes souffrances physiques pour le soldat. Et bien que les combattants, en règle générale, reçoivent assez stoïquement "la bonne blessure," ils ne peuvent s'empêcher souvent d'exhaler quelques plaintes devant la douleur qui les torture. Et c'est la petite infirmière qui, tout comme la petite sœur de charité, est chargée de consoler le pauvre malheureux qui souffre. Oh ! comme elle remplit bien son rôle. Depuis quatre ans, cette petite jeune fille que vous voyez là-bas, au fond de la grande salle remplie de blessés, soigne et console les victimes de la guerre. Depuis quatre ans, son sourire apporte la joie dans le cœur des infortunés qui l'entourent. Ce sourire est la vie de la maison!

Et allez donc demander à nos malades, allez donc demander à nos grands blessés ce qu'ils pensent de nos infirmières ! Ils vous diront que ce sont elles qui, au moment où la douleur torturait leur pauvre corps chétif et presque fracassé, leur ont donné la force de traverser cette épouvantable crise. Allez demander à ceux qui abandonnent l'hôpital pour retourner dans leurs foyers, allez leur demander, dis-je, s'ils n'ont pas quelque regret à quitter ce lit de douleurs où souvent ils ont passé des heures si pénibles. Ils vous répondront qu'ils éprouvent une réelle tristesse à la pensée qu'ils seront désormais privés des bons soins de la petite infirmière qui, jour et nuit, a veillé sur eux avec un inlassable dévouement.

Quand nous avons traversé l'Atlantique pour revenir au Canada, il y avait sur notre paquebot un certain nombre d'infirmières. Quelques-unes étaient en service depuis le commencement de la guerre. C'était leur premier congé. Comme elles semblaient dépaysées! Comme cette vie nouvelle qu'elles venaient de commencer leur paraissait étrange. Comme elles éprouvaient de la gêne à se mêler aux autres passagers ! Avec quelle tendre sollicitude elles

entouraient un malheureux officier aveugle qui se trouvait à bord. On sentait que ces jeunes filles, depuis quatre ans, n'avaient eu qu'un seul but; soigner et consoler les malheureux blessés qu'on avait confiés à leur charge, mettre un peu de sourire et de lumière dans la vie de ces infortunés. Pendant quatre ans, elles n'avaient fait que cela. On sentait qu'il leur était impossible de se désintéresser de la souffrance.

Certes, quand s'écrira l'histoire de la grande guerre, on devra faire une large part au rôle admirable joué par les infirmières. Et jamais on ne pourra trop louer l'héroïsme, le dévouement et l'esprit de sacrifice dont ont fait preuve, en toutes circonstances et en tous lieux, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ces anges de la charité.

LA SUPÉRIORITÉ DES ALLIÉS.

Il y a un certain nombre de gens en Europe aujourd'hui qui prétendent que les Alliés n'obtiendront jamais une victoire décisive contre les Boches sur terre mais que c'est dans l'air que la guerre se gagnera. Et ils concluent que les nations de l'Entente devraient concentrer le gros de leur effort sur la construction d'une flotte aérienne gigantesque qui irait semer la mort et la désolation dans le camp ennemi.

A cela, il y a une objection. Il est certain que la guerre aérienne serait un moyen beaucoup plus sûr et plus rapide de battre l'Allemagne, mais sait-on combien il faut d'hommes à terre pour chaque machine qui évolue dans l'espace. On a fait des calculs récemment et il a été démontré que la construction, l'équipement, l'entretien et la maniement de chaque machine requiert un personnel de 47 personnes. La chose peut paraître invraisemblable mais ces chiffres sont basés sur l'expérience et des faits indiscutables. En certains quartiers, on réclame la construction d'une flotte de 50,000 à 100,000 aéroplanes. Tout cela est très bien mais on ne doit pas oublier que pour 50,000 machines il faudra un personnel de près de deux millions et demi de personnes et il en faudra près de cinq millions pour deux fois ce nombre. Et, pendant ce temps, il ne faudra pas négliger les armées de terre qui, elles aussi, donnent de l'occupation à des millions de personnes à l'arrière.

L'opinion de ceux qui croient que les Alliés sont incapables de battre les Allemands sur terre vient cependant de recevoir un rude choc avec la dernière offensive des troupes françaises,anglaises et américaines. Les Alliés ont repris tout le territoire qu'ils avaient perdu le printemps dernier et cela, en deux fois moins de temps qu'il

n'en avait fallu aux Boches pour le conquérir. On se rappelle aussi que les Allemands, aux mois de mars, avril et mai, ont fait tout au plus une cinquante de mille prisonniers. L'armée anglaise, à elle seule, vient d'en encager 57,000. Les Français n'ont pas donné le nombre global de ceux qu'ils ont capturés, mais, bien qu'ils semblent en avoir moins à leur crédit, on peut toujours supposer qu'ils en ont quelque chose comme trente ou quarante mille. Et, si jamais le ministère de la guerre de Paris nous donne une récapitulation des gains qui viennent d'être faits, depuis le mois de juillet dernier, par les Poilus, on verra que nos chiffres sont plutôt modestes. Quant aux Américains, ils viennent d'en envoyer quelque 20,000 derrière leurs lignes et le bal n'est pas encore fini. Ce qui fait en tout, si nous ne nous trompons pas, un total de 125,000 à 135,000 prisonniers au crédit des armées alliées. Ça fait toujours autant de soldats qui ne pourront plus faire le coup de feu pour le "Vaterland."

Offensive contre offensive, nos troupes se sont donc montrées supérieures à celles de l'ennemi et on peut donc logiquement conclure que, à la longue les nôtres finiront par l'emporter. Et comme le moral est mille fois meilleur de notre côté, la fin viendra beaucoup plus vite qu'on ne le croit généralement.

Bien entendu, ceux qui croient qu'il y a possibilité d'obtenir une décision sur terre (et c'est la majorité) ne prétendent pas que l'on devrait négliger le côté aviation. Tout au contraire ! Ils sont fermement convaincus que ce sont les armées des tranchées qui vont porter aux Boches le coup mortel, mais ils déclarent aussi que l'on devrait, par tous les moyens possibles, augmenter le rendement de nos fabriques d'aéroplanes et agrandir les cadres de nos flottes aériennes. Car ils comprennent parfaitement bien que la guerre se fait aujourd'hui de façon telle qu'il serait impossible aux fantassins de combattre sans le secours des aviateurs.

Nous sommes donc en présence de deux écoles: l'une qui prétend que l'aviation est le principal et l'armée de terre l'accessoire, et l'autre qui partage l'opinion contraire.

Quoi qu'il en soit et quoi qu'il arrive, il est certain que les avions jouent actuellement un rôle prépondérant sur le front de l'ouest et l'importance de ce rôle ne fera que s'accentuer avec la prolongation des hostilités. On se fait difficilement une idée, de ce côté-ci de l'Atlantique, de la part immense de l'aviation dans les combats de chaque jour et de l'activité que déploient les aviateurs. Ce sont les avions qui dirigent les mouvement de l'infanterie. Ce sont véritablement les yeux de l'armée et, sans eux, il n'y aurait pratiquement pas moyen de mener à bonne fin les grandes offensives que l'on lance actuellement. Quant à leur activité, elle est inouïe. Pour en avoir une idée, qu'on se rappelle que, dans une seule semaine, les aviateurs américains, qui ne sont pourtant pas très nombreux encore sur le front de l'ouest, livraient à eux seuls deux cents

combats et réussissaient à abattre quatre-vingt-quatre machines. De leur côté, les Anglais en ont abattu 66 dans une seule journée et les Français en mirent douze à leur actif, en plus de seize ballons captifs, tout cela en un seul jour.

Nous nous effrayons quelquefois parce que les Boches viennent jeter quelques bombes sur Londres ou Paris, et nous nous demandons, n'est-il pas vrai, pourquoi nos aviateurs ne vont pas servir la même pilule aux villes de la frontière allemande. Qu'on se console ! L'Allemagne a bien plus à souffrir des raids aériens que la France et l'Angleterre. Sait-on par exemple, que dans le mois d'août les aviateurs anglais, à eux seuls, ont jeté 100 tonnes de bombes sur les villes allemandes du littoral. Ils en avaient lancé 48 tonnes en mai, soixante-six tonnes en juin et 81 tonnes en juillet. L'activité aérienne augmente sans cesse au lieu de diminuer. Vingt et une villes importantes de l'Allemagne ont reçu la visite de nos aviateurs durant le mois dernier. Citons, entre autres, Coblentz, Cologne, Darmstadt, Trèves, Searbourg, Mannheim, Bettembourg, Billingen, Duren, Ebrauge, Francfort, Karslruhe, Volkingen, Metz Sablon, etc., La région dans laquelle sont situées ces villes est très industrielle. Elle contient de plus un système de voies ferrées d'une importance capitale pour l'armée allemande. Et n'allez pas croire que les bombes que jettent nos aviateurs tombent dans les champs, ne frappent rien et ne tuent personne. Au contraire ! Des aviateurs anglais, français, américains et canadiens, qui ont fait des raids au-dessus de l'Allemagne, ont rapporté des photographies qui indiquent clairement les dommages considérables que cause le bombardement. A certains endroits on a remarqué d'immenses conflagrations et des explosions qui se communiquaient d'un bâtiment à l'autre avec une rapidité foudroyante. Souvent aussi, les journaux des pays neutres nous ont annoncé que, à tel ou tel endroit qui avait été visité par les aviateurs alliés à la date mentionnée, un grand nombre de personnes avaient été tuées au cours d'un raid aérien.

D'ailleurs, l'Allemagne ne vient-elle pas d'admettre implicitement l'efficacité du travail de nos aviateurs lorsqu'elle a déclaré, ces jours-ci, que c'est comme représailles pour les nombreux raids que les Alliés ont faits sur son territoire, raids qui ont amoncelé des ruines et semé la mort chez elle, qu'elle a envoyé elle-même ses aviateurs jeter quelques tonnes de bombes sur Paris, lundi dernier. Et que signifie l'union que viennent de former les villes allemandes des bords du Rhin, union qui aura pour but d'organiser un système de protection contre les raids alliés, que signifie, disons-nous, cette démarche de la part de ces cités sinon que les Boches commencent à trouver la partie chaude. Et ce n'est que le commencement.

En effet, quelle que soit l'opinion qui prévale dans la conduite de la guerre, que l'on décide de frapper le grand coup final sur terre

ou dans l'air, il est certain que rien ne sera épargné par les différentes nations de l'Entente pour organiser—pour le suprême assaut—la plus formidable flotte aérienne que l'on puisse imaginer. Les fabriques françaises et anglaises travaillent actuellement à leur pleine capacité—et les Etats-Unis sont entrés en danse de façon décisive. Le printemps et l'été prochains, on lancera sur l'Allemagne un voilier d'oiseaux humains qui iront donner aux Boches la monnaie de leur pièce et leur feront goûter les mêmes horreurs qu'ils ont eux-mêmes, les premiers, semés de cœur joie depuis près de quatre ans.

Et la part prise par l'aviation dans cet acte final de la grande tragédie sera certes d'une extrême importance.

Nous avons insisté quelque peu longuement sur le rôle de l'aviation parce que, durant le séjour des journalistes canadiens en France et en Angleterre, le travail des aviateurs est l'une des choses qui nous ont le plus vivement intéressées. Nous avions hâte de dire un mot de la tâche gigantesque qu'accomplissent ces héros modestes qui, au retour d'une randonnée sur les lignes ennemies ou en route pour la bataille, ont évolué si souvent et si gracieusement au-dessus de nos têtes. Nous désirions aussi chanter les hauts faits de l'aviation à cause du grand nombre de jeunes Canadiens qui font partie de ce service. Vu les difficultés insurmontables, nous n'avons pas encore de corps d'aviation canadien mais le rôle joué par nos compatriotes dans le corps d'aviation britannique n'est certes pas à dédaigner. Plus de quatorze mille jeunes gens de notre pays font actuellement partie de cette organisation. Ils accomplissent en France un merveilleux travail, Plusieurs ont, hélas ! déjà fait le sacrifice de leur vie! Et qu'on nous permette ici de rendre un respectueux hommage à la mémoire de Pierre Hamel, François Belley, Roger Lelièvre, Albert Du Tremblay et de tant d'autres héros qui, dans le plein épanouissement de leur belle jeunesse, sont morts pour leur pays. Ils ont fait honneur à leur race et nous devons vénérer leur mémoire à jamais.

Les aviateurs canadiens, comme nous venons de le dire, accomplissent en France un travail extraordinaire. Nous n'avons pu malheureusement les voir à l'œuvre, mais les éloges que nous en avons entendu faire de côté et d'autre prouvent que, comme nos fantassins, ils peuvent se comparer avec avantage aux combattants de n'importe quelle armée. D'ailleurs, n'est-ce pas un Canadien, le lieutenant-colonel Bishop, décoré de la Croix Victoria, qui a l'insigne d'honneur d'être, de tous les aviateurs alliés, celui qui a abattu le plus grand nom de machines allemande? Là comme ailleurs, les Canadiens se sont placés aux tout premiers rangs.

Les aviateurs ont à remplir une tâche à la fois agréable et périlleuse, agréable en ce sens qu'il n'y a pas de sensation plus délicieuse au monde que ces gracieuses randonnées dans l'azur,—j'en parle en

connaissance de cause pour avoir moi-même "bouclé la boucle" à une hauteur de quelques mille pieds—périlleuse, à cause de la mort certaine réservée au lutteur malheureux qui ne réussit pas terrasser son adversaire. Malgré cela, c'est en souriant, la joie dans l'âme, que nos aviateurs accomplissent leur devoir de chaque jour. Et c'est avec le même sourire aux lèvres qu'ils tombent, les ailes meurtries,... dans l'éternité.

LE CANADA EN EUROPE

AVANT LA GUERRE, NOTRE PAYS ÉTAIT MÉCONNU. — NOTRE ARMÉE L'A FAIT CONNAÎTRE. — GARDONS LUI NOTRE RECONNAISSANCE. — LE BRILLANT AVENIR QUE NOUS AVONS DEVANT NOUS

La guerre, on l'a déjà dit à maintes reprises, a rapporté au Canada une prospérité que nous n'avions jamais rêvée. Nous avons, depuis 1914, augmenté dans de gigantesques proportions le chiffre de nos exportations avec le résultat que notre richesse s'est considérablement accrue. Nous avons accumulé, il est vrai, une énorme dette nationale et le paiement des seuls intérêts de cette dette engloutira, avec les pensions que nous devrons payer à nos mutilés et aux veuves et aux orphelins des héros qui ont donné leur vie pour leur pays, une partie de nos revenus, mais il ne faut pas oublier que les millions que nous avons faits avec la guerre restent dans le pays et seront un précieux appoint pour nous dans la difficile période de reconstruction qui suivra le conflit. Nous avons même réalisé une telle richesse que nous pourrons traverser sans trop de difficultés l'époque ardue qui commencera avec la conclusion de la paix. D'ailleurs, plaie d'argent n'est pas mortelle et un pays jeune comme le nôtre, possédant des ressources presque infinies, a parfaitement raison, malgré la dureté des temps, d'envisager l'avenir avec confiance.

Nous ne prétendons pas, bien entendu, essayer de prouver que la guerre est un bienfait. C'est un fléau, le pire fléau dont la Providence puisse accabler notre planète. Il suffit de songer aux monceaux de ruines qui couvrent l'Europe aujourd'hui, aux deuils qui ont frappé des millions de familles, aux indicibles souffrances qu'ont endurées et qu'endurent encore des millions d'êtres humains, à la désorganisation qu'elle a causée dans tous les pays de la terre,

aux fleuves de larmes et de sang qui ont coulé depuis quatre ans, pour avoir une idée du mal épouvantable que la guerre a causé au monde entier, pour avoir une idée du recul énorme qu'elle a fait subir à la civilisation universelle. La guerre est toutefois, à l'heure actuelle, une réalité, une triste réalité. Cependant—la chose arrive maintes fois—le malheur des uns fait souvent le bonheur des autres. La vérité de ce dicton a été confirmée dans une certaine mesure par les événements qui se déroulent aujourd'hui dans le monde. Le Canada a eu jusqu'ici, dans le conflit, sa bonne part de souffrances et de deuils, mais nous devons admettre que, au point de vue matériel, nous avons retiré un certain bénéfice de la lutte sanglante qui se poursuit en Europe depuis quatre ans. L'appauvrissement des nations européennes a été pour nous une source de richesses. Il est pénible, quand on songe aux souffrances des peuples qui se battent là-bas pour la liberté du monde, de dire une chose comme celle-là, mais c'est un fait indiscutable.

Il est cependant un autre avantage que le Canada a retiré de cet épouvantable conflit: c'est la grande renommée qu'il a acquise en Europe. Nous ne sommes pas très éloignés du temps où l'immense majorité du peuple français en connaissait aussi long sur le Canada que nous pouvons en savoir nous-mêmes sur les affaires intérieures de la Patagomie. Nous ne sommes pas non plus éloignés du temps où certains Français, célèbres dans le monde de la littérature, des sciences et des arts, étaient enclins à considérer les Canadiens comme des Peaux-Rouges, et notre pays comme une réserve indienne où n'avaient pas encore pénétré les bienfaits de la civilisation. Il ne s'est pas écoulé, non plus, bien des années depuis les jours où la population de la Grande-Bretagne nous considérait comme de vulgaires coloniaux, c'est-à-dire un peu comme des inférieurs.

Le Canada était inconnu en Europe. La guerre l'a fait connaître. Nos soldats se sont battus à Ypres, à Vimy, à Passchendaele, et ils ont prouvé tout de suite que, comme guerriers, ils pouvaient se comparer à n'importe quelle armée du monde, Nous avons expédié là-bas des corps d'ingénieurs, de bûcherons, de constructeurs de chemin de fer. Ces hommes se sont mis à l'œuvre et ils ont accompli des merveilles. On s'est aperçu immédiatement que les Canadiens étaient habiles, ingénieux, travailleurs, doués d'un génie organisateur et d'un esprit d'initiative comme on en rencontre peu souvent. On a vu que l'on avait affaire à un peuple débrouillard, entreprenant, actif, intelligent.

Ceux qui avaient cru jusque-là que nous étions des sauvages ont dû reviser leur opinion. Le Canada prenait place définitivement, du moins dans l'esprit de ceux qui nous avaient méconnus jusqu'ici — c'était l'immense majorité — parmi les nations progressives et civilisées de la terre !

Ce changement d'opinion sur notre pays, on le constate partout en Angleterre et en France. Nous avons visité ces deux pays presque d'un bout à l'autre au cours de l'été dernier. C'est partout la même chose. En France,près de certains endroits où nos soldats se sont battus les paysans français vous diront, par exemple, qu'ils aiment mieux avoir les Canadiens que les Impériaux, les Australiens, les Italiens, les Néo-Zélandais ou tous autres soldats pour défendre la partie de la ligne derrière laquelle ils habitent. Si vous leur demandez la raison de cette préférence, ils vous répondront que c'est parce que les nôtre sont de meilleurs combattants. Dans les villes de France, où l'on était aussi enclin à nous considérer comme un peuple peu policé, on ne tarit pas d'éloges sur notre armée, les exploits qu'elI a accomplis, la superbe organisationn qu'elle possède, l'excellent discipline qui règne chez nos soldats et l'héroïsme dont ils font preuve sur le champ de bataille.

Le Canada a la même réputation en Angleterre. L'Anglais de la mère patrie s'est toujours cru supérieur aux coloniaux. La guerre est venue, nos soldats se sont battus à côté de l'armée anglaise et ils ont prouvé que le sang qui coule dans leurs veines est tout aussi vermeil, tout aussi généreux que celui des fils de la Grande-Bretagne. Et aujourd'hui, d'un bout à l'autre des Iles Britanniques, on a pour les Canadiens la même admiration que l'on éprouve pour le soldat français ou le soldat américain.

Il ne faut pas oublier non plus que le Canada, depuis 1914, a non seulement fourni des soldats pour la cause de la liberté. Mais il a aussi expédié en Europe des milliers de tonnes de vivres et d'immenses quantités de munitions. Nos combattants, tant à l'arrière que sur la ligne de feu, ont prouvé aux populations de nos deux mères patries que nous ne sommes pas le peuple à demi civilisé qu'elles nous croyaient être. Les produits de toutes sortes que nous avons expédiés en Europe — vivres et munitions — ont aussi ouvert les yeux de ces populations sur l'infinie variété et la multitude de nos ressources. On a commencé à comprendre que le Canada n'est pas seulement "quelques arpents de neige", mais un grand pays, un pays de grand avenir, aux richesses illimitées.

"Canada, petite colonie d'hier, nation d'aujourd'hui, Empire de demain", avait dit naguère un écrivain qui, lui, avait appris à nous connaître. Comme la chose nous semble encore plus vraie

aujourd'hui ! Le Canada est actuellement, en Europe, le pays de l'avenir. C'est chez nous que viendront, après la guerre, les populations fatiguées du militarisme européen, tous ceux enfin qui voudront respirer l'air vivifiant de la liberté. C'est vers nos rives que se dirigeront bon nombre de ceux que la guerre aura épargnés. Et c'est alors que l'on verra combien vraie est la parole de celui de nos hommes d'État qui a dit que le vingtième siècle sera le siècle du Canada, tout comme le dix-neuvième a été celui de la République américaine.

Nous pouvons donc envisager l'avenir avec confiance. Nous aurons, après la guerre, de grosses dettes à payer, mais les richesses que nous avons accumulées depuis quatre ans nous permettront de sortir de l'abîme sans trop de difficultés et de nous réorganiser pour les beaux jours de la paix. Nous avons, de plus, un pays aux ressources illimitées, ressources dont la plus grande partie sont encore inexplorées. Il suffira d'y mettre de l'énergie et de l'esprit d'initiative pour développer ce sol inculte qui nous donnera la richesse et la prospérité.

En terminant cette série d'articles — série déjà trop longue, — sur les choses que nous avons vues et sur les impressions que nous avons recueillies en France et en Angleterre, nous avons cru qu'il était juste de dire un mot de cette transformation que notre participation à la grande guerre a opéré dans l'opinion que l'on avait, là-bas, de notre pays. Ici encore, c'est à nos soldats que doit aller notre gratitude, à ceux qui ont généreusement sacrifié leur vie pour une cause sacrée, à ceux qui ont été mutilés par la mitraille, à ceux qui ont souffert et qui souffrent pour assurer le triomphe du droit sur la force brutale. Héros quasi légendaires, ils ont accompli, au milieu de tortures indicibles, une œuvre à la fois pénible, sublime et méritoire. Vénérons la mémoire de ceux qui ne sont plus et inclinons-nous pieusement sur leur tombe. Et, par delà l'océan, envoyons à ceux qui luttent encore, l'hommage et le souvenir ému de la patrie reconnaissante.

LE MARÉCHAL FOCH

LA CARRIÈRE DE L'HOMME DE GÉNIE QUI DIRIGE ACTUELLEMENT LES GIGANTESQUES OPÉRATIONS QUI ASSURENT LE TRIOMPHE DES ALLIÉS

I

A l'heure où la victoire paraît vouloir nous caresser de son aile et où les torrents de sang versés par des millions de héros commencent à porter des fruits pour les nations de l'Entente, nous croyons

qu'il est opportun de dire un mot de l'homme de génie qui dirige actuellement les gigantesques opérations qui assureront le triomphe de nos armes. Le nom du maréchal Foch est connu aujourd'hui dans le monde entier. Lorsque les Alliés, il y a à peine quelques mois, voyaient leurs armées battre en retraite devant l'envahisseur et le spectre de la defaite se dresser devant eux dans toute son horrible laideur, c'est vers Foch que se sont tournés les regards des peuples héroïques qui, depuis près de quatre ans, luttaient glorieusement pour la grande cause de la liberté. L'illustre soldat prit le commandement suprême de nos armées et la lutte revêtit immédiatement un nouvel aspect. Non seulement le flot des barbares fut endigué, mais l'ennemi dut reculer à son tour. Et les armées de l'Entente n'ont pas encore terminé leur marche triomphale !

"Jamais homme, dans l'histoire du monde", dit un de ses biographes, "n'aura commandé à d'aussi immenses armées. Jamais soldat n'aura connu carrière plus harmonieuse. Avant la guerre, il avait affirmé son talent dans tous les stages de la hiérarchie. La guerre lui a donné l'occasion de développer, d'épanouir sa maîtrise. Il a été porté au pouvoir suprême non par un coup de fortune, sur un brillant succès inattendu, mais par l'affirmation progressive de son génie militaire. Il s'est imposé, simplement, sans intrigue, sans réclame, parce qu'il était le meilleur et le plus digne".

Il ne faut pas séjourner bien longtemps en France et même en Angleterre pour voir quelle admiration immense ont les peuples de ces deux pays pour l'homme de génie dont dépend, à l'heure actuelle, l'issue de la grande guerre. Nous l'avons déjà dit : Foch est la lumière qui, aux jours tristes de la défaite, a guidé les Alliés dans les ténèbres de la nuit. Aujourd'hui, il est le panache que suivent nos soldats vainqueurs sur le sentier de la victoire.

Un homme comme celui-là mérite qu'on le connaisse. Nous nous trouvions en France à la fin de juillet, au début de cette gigantesque offensive qui se poursuit à l'heure actuelle et qui semble devoir être l'une des phases décisives de l'épouvantable tragédie mondiale. Foch était à l'œuvre. Il avait conçu le plan dont nous voyons aujourd'hui l'exécution, œuvre admirable s'il en fut jamais, qui, grâce aussi à l'héroïsme de nos soldats, va assurer le triomphe définitif du droit sur la force brutale. Il était donc difficile de déranger le grand-maréchal, même pour une seule seconde, dans un travail de suprême importance comme celui-là ! Et c'est pourquoi les journalistes canadiens furent privés de l'immense privilège d'une entrevue avec le commandant suprême des armées de l'Entente.

Cependant, au cours de notre séjour en France et en Angleterre, nous avons recueilli tellement de renseignements sur l'illustre soldat et nous avons entendu tant de fois faire l'éloge de ses qualités géniales que nous pourrions écrire cent biographies sur son compte. Nous

nous bornerons à une. Et tout en nous aidant des renseignements que nous nous sommes procurés nous-même, nous puiserons, en condensant la matière, sur ce qui a déjà été publié sur cet intéressant sujet. Nous croyons que, avec ces miettes prises de côté et d'autre, nous réussirons à donner une idée passable de la personnalité de ce grand homme, de son génie, de sa carrière et du travail prodigieux qu'il a accompli depuis plus de quatre ans dans la conduite de la grande guerre.

Ferdinand Foch est né à Tarbes, le 2 octobre 1851. Il était le second d'une famille de quatre enfants, une fille, l'aînée, et trois garçons. Sa famille était originaire de Valentine, village de la Haute-Garonne, où demeure encore sa sœur aînée. Il commença ses études au collège de Tarbes. Il était, nous dit un biographe, un élève studieux, d'une grande application, d'un sérieux presque au-dessus de son âge. Il étudia ensuite à Rodez, à Polignan, puis à Saint-Etienne, au collège Saint-Michel, dirigé par les Jésuites. Ces pérégrinations étaient dues au fait que le père de Foch, en sa qualité de fonctionnaire de l'Etat, était chargé de besognes administratives à ces différents endroits. A la veille de la guerre franco-prussienne, nous retrouvons Ferdinand Foch à Metz, au collège Saint-Clément, tenu par les Jésuites. Il s'engagea pour la durée de la guerre et devait revenir, à la conclusion de la paix, poursuivre ses études dans la même institution. Après un an passé à l'Ecole polytechnique et un autre à l'école d'application d'artillerie de Fontainebleau, il entra à la garnison de Tarbes, sa ville natale, en qualité de lieutenant. C'est alors que commence véritablement sa carrière militaire.

Foch passa deux ans à Tarbes, suivit ensuite les cours de l'Ecole de Cavalerie de Saumur. En 1878. nous le retrouvons à Rennes, puis à la section technique de l'armée à Paris, et en 1885, il entra à l'Ecole de Guerre, d'où il sort quatrième. Il fera des stages à d'autres endroits, et en 1890, sera promu lieutenant-colonel et nommé professeur titulaire à l'Ecole de Guerre. Il deviendra professeur adjoint en 1895. Ses leçons attirèrent l'attention sur lui. Elles devaient être publiées plus tard sous le titre de : "De la conduite de la guerre", "La Manœuvre pour la bataille" et "Des principes de la guerre".

Foch ne devait maintenant connaître que des succès. Il ne tardera pas à être promu colonel, général de brigade et deviendra enfin, en 1903 — à la demande de ce même M. Clémenceau qui collabore si brillamment aujourd'hui au salut de la France et de l'humanité — commandant de l'Ecole Supérieure de Guerre. En 1911, M. Millerand le nomma général de division. En 1914, au moment où la

guerre éclate, il est commandant du 20ème corps, à Nancy. On connaît les triomphes qui l'attendaient — jusqu'au moment où il deviendra le généralissime de toutes les armées alliées.

Détail assez intéressant : le général Foch, le 18 juillet 1914, a obtenu une permission de 18 jours pour aller dans sa famille. Nouvelle preuve, n'est-ce pas, que la France, contrairement à ce qu'a prétendu l'Allemagne, ne préparait pas la guerre. Si tel eut été le cas elle n'aurait certainement pas donné de congé au commandant du corps de Nancy, la première des troupes de choc françaises !

Laissons cependant de côté pour un moment la carrière militaire du général Foch pour nous occuper des théories qu'il a émises sur l'art de la guerre.

M. René Puaux, un des biographes du maréchal, déclare que de l'œuvre de Foch se dégage une idée maîtresse : la force que l'esprit ne vivifie pas est une force vaine. C'est pourquoi Foch dira à ses élèves à l'Ecole de Guerre : "On vous demandera plus tard d'être le cerveau d'une armée ; je vous dis aujourd'hui : apprenez à penser." Et M. Puaux ajoute : "La conduite des grandes unités n'était pas, pour lui, une simple question d'organisation habile, de plans soigneusement établis, d'intelligence stratégique et tactique, mais un problème presque d'ordre moral."

"La force allemande," dira-t-il un peu plus loin, "a jusqu'ici résidé dans l'énormité des effectifs et dans la parfaite organisation du mécanisme qui les faisait mouvoir. Sa faiblesse consiste dans l'autocratie absolue du grand quartier général bâtissant des plans comme un architecte construit une maison et étant dans l'impossibilité de les modifier si quelque chose vient à casser."

A cette conception allemande de la guerre, Foch opposera la conception française. "Nous avons," dira-t-il, "combattu à plusieurs reprises cette conduite de la guerre qui vit d'idées préconçues et base ses décisions sur l'hypothèse. Pour notre morale à nous, nous concluons qu'on n'aura pas la vérité sans la chercher soi-même, et qu'on ne l'aura pas "vraie" sans y mettre le prix ; qu'en dehors de cette recherche, tout n'est qu'erreur. Mais il ne suffit pas, pour commander des armées, d'avoir des idées et de faire des plans.

"Cette impuissance du grand quartier général à faire sortir d'une supériorité numérique incontestable un effort irrésistible, à créer la victoire; cette obligation d'abandonner l'exécution de la guerre aux subordonnés n'est-elle pas la condamnation, une fois de plus, du commandement par les directives ? "

Foch ne s'occupera pas seulement de la conduite de la guerre en général, mais il insistera aussi sur les vertus dont doit être doué un commandant. A l'école de Guerre, il a dit aux jeunes gens d'ap-

prendre à penser. La première vertu du commandement sera donc l'intelligence et le sens critique. "La réalité du champ de bataille", dira-t-il, (nous extrayons de l'ouvrage de M. Puaux) est qu'on n'y étudie pas ; on fait simplement ce que l'on peut pour appliquer ce que l'on sait ; dès lors, pour y pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup et bien".

"Apprenez donc à penser", dira-t-il souvent à ses disciples.

La seconde vertu du commandement est l'acceptation des responsabilités. "Quand," dit-il, "vient l'heure des décisions à prendre, des responsabilités à encourir, des sacrifices à consommer, où trouver les ouvriers de ces entreprises toujours risquées et périlleuses si ce n'est dans les natures supérieures, avides de responsabilités ? celles-là qui, profondément imprégnées de la volonté de vaincre, trouvent dans cette volonté, comme aussi dans la vision nette des seuls moyens qui conduisent à la victoire, l'énergie d'exercer sans hésitation les droits les plus redoutables, d'aborder avec aplomb l'ère des difficultés et des sacrifices, l'énergie de tout risquer."

Il appuiera aussi sur l'influence morale du chef. "Il faut que le soldat voie son chef, se sente en communion avec lui et ne se considère pas comme un pauvre pion manœuvré par un joueur inconnu. N'est-ce pas dans l'influence du commandement, dans cet enthousiasme communiqué par lui qu'il faut aller chercher l'explication de ces mouvements inconscients de la masse humaine, dans ces moments solennels où, sans savoir pourquoi, une armée, sur le champ de bataille, se sent portée en avant comme si elle glissait sur un incliné."

On se rappelle qu'une revue anglaise, "The Field", publiait, il y a quelques mois, une entrevue de Foch au cours de laquelle le grand généralissime déclarait qu'une armée, pour vaincre, ne doit pas demeurer sur la défensive mais doit aussi à un moment donné, se porter à l'attaque. Foch est donc en train, à l'heure actuelle, de mettre ses théories en pratique. Il y a aussi cependant, dans un autre ordre d'idées une autre condition essentielle à la victoire : la volonté de vaincre.

Joseph de Maistre a dit — nous citons M. Puaux — qu'une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue, car une bataille ne se perd pas matériellement. Foch, commentant cet aphorisme, ajoute : "Donc, c'est moralement qu'elle se perd. Mais alors c'est aussi moralement qu'elle se gagne et nous pouvons prolonger l'aphorisme par "Une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu. Victoire égale volonté."

Nous pourrions aussi donner de longues citations sur les idées stratégiques et tactiques du général Foch, mais nous n'irons pas plus loin. Qu'il nous suffise de dire qu'il considère que "la Victoire, loin d'être une somme de résultats distinctifs et partiels, est une résultante d'efforts les uns victorieux, les autres en apparence infructueux, qui convergent tous néanmoins vers un même but, tendent au

même résultat : la décision ou le dénouement qui seuls donnent la victoire."

Ils étaient évidemment imbus des principes de Foch les glorieux Poilus qui, aux jours les plus sombres de la guerre, n'ont jamais désespéré de la victoire de la France. Et ils ne faisaient, en somme, qu'exprimer la pensée de leur grand chef quand, même au lendemain des grands triomphes de l'ennemi, ils relevaient fièrement la tête et disaient, toujours et quand même : "Nous les aurons".

A la lueur des événements qui se sont déroulés sur les champs de bataille depuis le début de la guerre, il est facile de voir que l'armée française tout entière, imbue des doctrines que lui avaient inculquées les élèves qui, à l'Ecole supérieure de Guerre, avaient suivi les leçons de Foch, n'a jamais perdu confiance dans le triomphe définitif de ses armes. Peu importait à ces héros de subir quelques défaites passagères ! Ils avaient foi en la victoire finale de leur grande patrie !

Quant aux extraits que nous venons de donner de l'œuvre de Foch, "est-il besoin," demanderons-nous avec M. René Puaux, "de les commenter ? " Leur simplicité même, leur forme lapidaire ne suffisent pas à nous faire comprendre le travail cérébral de celui qui les a conçues. Ce sont des pensées bien françaises, faites de clarté, de logique, de bon sens, de modestie et de foi. Comme nous nous sentons loin du cliquetis wagnérien des armures d'or, des épées flamboyantes, du pathos lyrique et tonitruant et même de l'implacable raisonnement d'arithmétique et scientifique d'outre-Rhin. C'est la lutte de l'esprit contre la matière."

II

Au début de la guerre, le général Foch commandait, comme nous l'avons déjà dit, le 20ème corps d'armée, l'un des plus célèbres de toute l'armée française. Ce corps d'armée était à la disposition du général de Castelnau, commandant de la 2ème armée, laquelle armée faisait face à celle du kronprinz de Bavière. C'est à la tête de ce corps que Foch remporta sa première victoire de la guerre, celle du Grand Couronné de Nancy. Nous ne referons pas l'historique de ces combats des premiers jours de la guerre. Il nous suffira de nous borner à la part brillante qu'y a prise le général Foch et son corps d'armée.

Le 24 août, nous apprend M. Puaux, lorsque l'ennemi s'est suffisamment engagé dans sa marche vers le sud, où il se heurte à l'armée de Dubail, l'ordre est donné, à 11 heures et demie du matin, à la plus grande partie du 20ème corps, de quitter les hauteurs occupées sur le Grand Couronné et de se porter à l'attaque. Le lendemain, le général de Castelnau télégraphie de son quartier général : "En avant, partout à fond". La garnison de Nancy se lance à l'assaut

et l'ennnemi est partout refoulé ou mis en fuite. La défaite allemande en Lorraine, ajoute le même biographe, a porté un coup capital au plan allemand. C'est l'effondrement de tout le plan initial. L'une des ailes étant bloquée, dit-il, la machine ne peut plus fonctionner.

Le 27 août, le général Joffre portait à la connaissance des autres armées, dans un ordre du jour spécial, les hauts faits d'armes accomplis par la 2ème armée, dont faisait partie le corps d'armée de Foch.

Le maître commençait à se révéler. C'était sa première victoire. Bien d'autres allaient suivre.

On est à la veille de la bataille de la Marne. Joffre donne ordre à la 1ère et à la 2ème armée, qui viennent de se distinguer si brillamment en Lorraine, de tenir contre tous les assauts.

Derrière cette barrière, on préparera la grande bataille qui a sauvé la France. Du 28 août au 9 septembre, les Boches lancent des attaques furieuses contre ces deux armées auxquelles Joffre vient d'ordonner de ne pas céder un pouce de terrain coûte que coûte. Le commandant en chef de l'armée française, pendant ce temps, fera appel à ses plus brillants lieutenants pour préparer cette partie difficile. Foch quittera le 20ème corps d'armée pour prendre le commandement d'une armée au centre de la ligne, de Sézanne, nous dit M. Puaux, au camp de Mailly.

Foch prend la direction d'une armée nouvelle, il combattra sur un terrain nouveau et aura affaire à un ennemi dont il ne connaît pas les tactiques, car c'est aussi une armée nouvelle qu'il a devant lui. Grâce à un travail prodigieux, à la puissance de son esprit, il ne tardera pas à acquérir une connaissance complète de la situation. Avec Maunoury, qui commande la 6ème armée, Foch, à la tête de la 9ème armée, exécutera les manœuvres décisives de la grande bataille. A gauche, Maunoury luttera contre Von Kluck sur l'Ourcq. Au centre, Foch, qui a devant lui la garde prussienne, résistera à l'attaque de Von Hausen, convertira la défensive en offensive et déterminera dans l'immense ligne allemande, nous dit un commentateur, la rupture qui décidera de la bataille.

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette lutte gigantesque qui fit échouer la ruée allemande sur Paris et fit s'écrouler comme un château de cartes le plan qu'avait conçu l'état-major allemand pour écraser rapidement la France avant de se tourner ensuite contre la Russie. Nous ne pouvons cependant résister au désir de dire ici le rôle merveilleux joué par Foch en cette mémorable journée. Et c'est M. René Puaux, encore une fois, qui nous renseignera sur ce point. Après avoir dit que, le 8 septembre, l'offensive allemande devint furieuse, M. Puaux continue : "Le général Foch voit de façon lumineuse le dessin de la bataille. Les Allemands ont trouvé le point de moindre résistance, qui est le front du 11ème corps. C'est sur ce point qu'ils vont certainement poursuivre leur effort ; c'est donc l'aile droite de son armée qu'il doit étayer. Mais avec quoi ? Toutes

ses unités sont engagées. C'est alors qu'intervient l'idée du génie. De toutes les troupes dont il dispose, deux se sont signalées par un mordant incomparable : la 42ème division et la division marocaine. Non contentes de parer les coups, elles les ont rendus. La 42ème division s'est couverte de gloire en rejetant l'ennemi au delà des marais de Saint-Gond : elle a donc ce feu sacré qui élève son moral, qui la rend capable désormais des plus grandes choses. C'est à elle qu'il va faire appel, c'est elle qu'il va relever de la ligne de feu, en pleine bataille, malgré toutes les doctrines de l'Ecole de Guerre, qui interdisent une telle décision. Il demandera au général Franchet d'Esperey (celui-là même qui vient de conclure une armistice avec la Bulgarie après lui avoir infligé une défaite bien conditionnée) d'étendre le front du 10ème corps pour boucher le trou. Cette relève de la 42ème division est un tour de force d'une audace inouïe. Elle s'opère sans que l'ennemi s'en aperçoive. Le front de la 9ème armée, dès le matin du 9 septembre, subit les plus rudes assauts. La division marocaine du général Humbert lutte avec une ardeur héroïque pour se maintenir au château de Mondement. Elle va fléchir : mais la 42ème division, qui défile derrière elle, lui envoie une partie de son artillerie pour lui donner un coup de main fraternel. Les batteries ainsi prêtées rejoindront la 42ème division un peu plus tard. Au centre et à l'aile droite, le 9ème et le 11ème corps reculent sous le poids de l'attaque allemande.

"La garde prussienne, devant Fère-Champenoise, a donné, avec les deux 12ème corps allemands, d'active et de réserve, un effort colossal. Le front français a reculé. Le 11ème corps est à 8 kilomètres au sud de la voie ferrée, découvrant, entre le 9ème corps qui s'accroche au nord de la voie ferrée, à l'ouest de Fère-Champenoise, une solution de continuité. L'ennemi se précipite dans cette percée ; il sait qu'il ne trouvera personne devant lui ; le général Foch n'a plus de réserves ; la partie est gagnée ! Et c'est alors qu'apparaît dans la plaine, vers six heures du soir, alors que les Allemands ont déjà dételé à la Fère-Champenoise et commencent à s'enivrer, non seulement au moral mais au physique, une troupe française nouvelle, inconnue, insoupçonnée.

"C'est la 42ème division qui vient, malgré ses fatigues des jours précédents, de faire le grand tour derrière tout le front et qui se déploie en bataille. Cette apparition imprévue bouleverse le commandement allemand. Voici que sur le flanc de ses colonnes qui s'avancent, enthousiastes et confiantes, tombent les obus français. Est-ce toute une armée de renforts? Les Allemands reculent, décontenancés.

"La 42ème division a décidé de la journée."

Et M. Puaux continue : "J'entends encore le général Foch nous raconter, quelques mois plus tard, un soir après dîner, cette manœuvre du 9 septembre 1914. Il avait mis des allumettes sur la nappe et il disposait les corps d'armée en présence. La 42ème division, qui

n'avait plus droit qu'à une demi-allumette, évoluait sous ses doigts pendant qu'il parlait. L'allumette du 12ème corps allemand venait de faire demi-tour.

"Ils sont partis comme ça," dit Foch, "en voyant le déploiement de la 42ème division. Nous avons alors lancé quelques pouilleux ! C'était tout ce qui nous restait (et le général, lâchant la demi-allumette de la 42ème division, faisait un geste de la main, en avant, vers le milieu de la table). Ca pouvait réussir, ça pouvait rater, ç'a réussi ; les hommes n'en pouvaient plus, ils ont marché quand même."

Le 10, à 5 heures du matin, quand l'ordre d'attaque générale est donnée, la bataille est déjà gagnée. A neuf heures, la 42ème division entre à la Fère-Champenoise où, le soir, le général Foch établissait son quartier général.

Le général Joffre, dans son fameux ordre du jour de la veille de cette bataille, avait dit :

"Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée."

Foch, comme le plus modeste piou piou qui versait son sang sur le champ de carnage, avait, lui aussi, mis toute son énergie dans la lutte et n'eut été l'idée de génie qui lui vint au moment psychologique, qui sait si cette grande bataille se fût terminée par une victoire.

"Une bataille gagnée est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu," avait-il dit jadis à ses élèves de l'Ecole de Guerre.

Il venait, pour la première fois, de passer de la théorie à la pratique.

—o—

Foch sera désormais l'une des grande figures de la guerre. A peine la fumée du combat est-elle dissipée sur les champs de bataille de la Marne, qu'on lui confie le commandement du groupe d'armées du Nord, car c'est évidemment là que vont se porter maintenant les attaques de l'ennemi. Les Boches ont déjà commencé à se lancer à l'assaut, près de Nieuport, entre Arras et Bapaume, entre Roye et Montdidier, mais ils ont échoué. Comme le front s'étendait maintenant du Pas-de-Calais à Belfort, le général Joffre comprit que surveiller seul du grand quartier général une pareille ligne risquait de retarder les ordre nécessaires. Et c'est alors qu'il fit de nouveau appel à Foch.

Ce sont de nouveaux problèmes, des problèmes formidables qui se dresseront devant le grand général dans la nouvelle tâche qu'on vient de lui confier. "L'ordre qui lui avait été donné", dit M. René Puaux, "avait été si rapidement transmis et si rapidement exécuté que lorsque le général Foch arriva à quatre heures du matin à Breteuil, au quartier général du général de Castelnau, celui-ci, réveillé en plein sommeil, ignorait encore la décision. On fit chauffer du café noir et, pendant deux heures, les deux chefs, dont l'un était le subordonné de l'autre, mais qui l'avaient tous deux oublié, discutèrent, avec cette merveilleuse lucidité qui les caractérisent l'un et l'autre, la situation exacte du front.

A six heures, les chauffeurs remettant les moteurs en marche, les autos filaient sur Amiens, se lançaient sur les routes de Doullens, traversaient Saint-Pol pour arriver à Aubigny, poste de commandement du général Maud'huy. Il devait être neuf heures du matin. Immédiatement la conversation s'engageait. Elle devait aboutir à ce même résultat de donner au général Foch un aperçu net des moyens dont il disposait désormais, ainsi que du dispositif de l'adversaire déjà connu. Tout se classait dans son cerveau. Il avait maintenant les données du problème."

Dans ce nouveau poste, avec de nouvelles responsabilités, Foch affirmera encore une fois son génie. Il aura sous lui, en plus d'un certain nombre d'armées françaises, les Anglais et les Belges. Lorsque, le 30 octobre, la ligne anglaise, sous la pression de forces numériquement supérieures, sera obligée de céder au sud d'Ypres, il courra chez le général French, mettra des renforts à sa disposition et, au bout de quelques heures, la situation sera rétablie. Deux jours auparavant, il a sauvé l'armée belge sur l'Yser, alors que les cohortes allemandes se lançaient avec furie à l'assaut contre elle. C'est lui qui a suggéré aux ingénieurs de la vaillante petite armée d'ouvrir les écluses du canal de l'Yser. L'eau s'est répandue dans la plaine basse, l'infanterie allemande s'est enlisée puis a battu en retraite. Non seulement on a sauvé les débris de l'armée belge, mais Foch a conservé au roi Albert le dernier coin de terre qui lui reste.

"Et jusqu'au 15 novembre," dit M. Puaux, "Foch sera ainsi partout. A chaque offensive allemande—et elles sont chaque jour plus formidables, plus désespérées—il répond par une offensive française, donne à l'ennemi l'impression d'une force numérique qui n'existe pourtant pas, déplace les unités d'un bout à l'autre de la ligne, fait de ces "ensembles partiels" dont Alvenslehen avait démontré la force à Gravelotte."

Et que dire des conséquences des deux victoires qu'il vient de remporter sur l'Yser et devant Ypres. "Ces conséquences étaient au moins égales à celles de la victoire de la Marne," dit M. Puaux. "L'état-major allemand y trouvait la ruine de toutes ses conceptions stratégiques. Toute manœuvre par les ailes était désormais impos-

sible. L'histoire militaire entrait dans une ère nouvelle, car nul n'avait jamais pu prévoir un front de centaines de kilomètres de long, borné, aux deux bouts, par la mer et par une frontière neutre. Au point de vue de la France et de l'Angleterre, la bataille des Flandres laissait ouverte la voie des ports de la Manche, par laquelle la Grande Bretagne maintenait le contact direct et rapide avec son corps expéditionnaire qui allait, de "méprisable petite armée," comme avait osé dire Guillaume II, devenir une grande armée."

III

En 1915, c'est la guerre de tranchées. Foch surveille encore les opérations. Lorsque les Français et les Canadiens s'empareront de la crête de Vimy, c'est lui qui aura la direction de ces combats formidables. En 1916, nous le retrouverons à Verdun et sur la Somme. A la fin de 1916, on le délivre du souci du commandement de son groupe d'armées. Les problèmes de la guerre deviennent tous les jours plus difficiles, plus gigantesques. On craint une invasion allemande par la Suisse, car on réalise que l'Allemagne ne reculera devant aucun crime pour triompher. Il faut aussi se préparer à aller au secours de l'Italie en cas de besoin. Dans l'ombre et le silence, Foch étudiera ces problèmes. L'attaque par la Suisse ne se fera pas, mais l'avenir donnera raison à Foch pour ce qui est de l'Italie. Et lorsque le secours des troupes franco-anglaises sera demandé plus tard, tout est prêt, jusqu'à l'horaire des trains. Foch est allé lui-même en Italie, en 1917, étudier les conditions sur place. C'est lui aussi qui, lorsque la France et l'Angleterre voleront au secours de leur alliée du Sud, dirigera personnellement les opérations. Et quand on saura le rôle qu'il a joué dans cette campagne, dit-on, on pourra lui rendre un hommage qui égalera ceux que lui valurent la Marne et l'Yser.

Enfin, lorsque les Allemands déclancheront, le 21 mars 1918, leur formidable offensive qui crèvera la ligne anglaise et forcera les troupes franco-britanniques à reculer sous l'avalanche, c'est vers Foch que se tourneront tous les regards, c'est à lui que l'on demandera de sauver les Alliés. "Le 26 mars, à Doullens," nous apprend M. Puaux, "une conférence des représentants des gouvernements alliés, M. Clémenceau et lord Milner, désigne le général Foch pour coordonner les opérations et en premier lieu pour empêcher la rupture entre les armées française et anglaise. La tâche est ardue et formidable ; mais elle est précisément de celles qui conviennent à ce lumineux esprit, qui aime la difficulté pour la vaincre et qui répondait un jour à un officier qui trouvait un problème difficile : "Ne me dites pas que le problème est difficile. S'il n'était pas difficile, ce ne serait pas un problème. Nous avons des cerveaux, c'est pour les faire travailler. Sans cela, à quoi servons-nous ?"

Le 30 mars, un communiqué annonce la haute mission confiée à Foch. Le même jour, le général Pershing vient trouver le maréchal Foch et, en présence du général Pétain et de M. Clemenceau, il fait la belle déclaration suivante :

"Je viens pour vous dire que le peuple américain tiendrait, à grand honneur que nos troupes fussent engagées dans la présente bataille.

"Je vous le demande en mon nom et au sien. Il n'y a pas en ce moment d'autres questions que de combattre. L'infanterie, l'artillerie, l'aviation, tout ce que nous avons est à vous. Disposez-en comme il vous plaira. Il en viendra encore d'autres, aussi nombreuses qu'il sera nécesaire. Je suis venu pour vous dire que le peuple américain sera fier d'être engagé dans la plus grande et la plus belle bataille de l'histoire."

L'Italie donne, peu après, son adhésion. Foch est généralissime de toutes les armées de l'Entente.

On connaît la suite, Foch se met à l'œuvre. Il prend des décisions rapides. Malgré des assauts formidables, les Allemands ne peuvent réussir à effectuer la rupture des armées françaises et anglaises. Les Alliés, sous la pression d'une force numériquement supérieure, cèdent du terrain mais reculent en bon ordre. Ils infligent, avec leur artillerie, des pertes épouvantables aux légions boches qui s'avancent contre eux en rangs serrés. L'ennemi s'épuise à ce jeu et abandonne son offensive. Paris est sauvé, les ports de la Manche sont sauvés, l'Allemagne n'a pu écraser l'Angleterre et la France avant l'entrée en scène des Etats-Unis. Le 18 juillet, Foch lance ses troupes à l'attaque. Et la moitié de temps qu'il n'a fallu aux Allemands pour arriver aux mêmes résultats, il reconquiert le terrain perdu, et prend deux fois plus de prisonniers et de canons que les Boches n'ont réussi eux-mêmes à en capturer. Et l'avance se continue encore, la victoire est plus rapprochée que jamais. La Bulgarie, effrayée des victoires alliées sur le front de l'ouest et affolée par les coups de massue qu'Allenby et Franchet d'Esperey sont en train de lui asséner sur la tête ainsi que sur celle de la Turquie, lâche la partie.

Et Foch travaille encore. Il sera à son poste tant qu'une victoire n'aura pas couronné ses efforts. Dans le silence et le recueillement, il prépare le triomphe des Alliés ! Qu'on songe à l'épouvantable responsabilité qui pèse sur les épaules de cet homme !

"Assis la nuit devant sa table, dans son bureau, — c'est M. Puaux qui parle et la scène se passe en 1918, mais ce doit être, malgré le changement de lieux, le même spectacle aujourd'hui — "les coudes sur la carte, avec le téléphone à portée de la main, il attend, en mâchonnant un cigare et en regardant alternativement la carte et la pendule, une vieille pendule Louis XVI, aux colonettes de marbre. Tout est silencieux. Quelques pas résonnent de temps à autre. Quelqu'officier des services de l'état-major qui rentre se coucher. Puis

c'est la sentinelle qui remue pour se dégourdir un peu. Et c'est de nouveau le silence. Le balancier de la pendule fait sans bruit tourner la roue des minutes. Comme elle va lentement et comme les renseignements tardent à arriver. On a frappé, le colonel Weygand, chef d'état-major, son meilleur confident, entre ; il a un papier à la main : "On téléphone de la 9ème armée, 1.15, que. ." Le général a relevé la tête. Ses yeux s'éclairent. "Bon, Bon." Le mouvement prévu a réussi. Les renforts sont arrivés à temps. Maintenant, il faut aller se coucher. Un dernier regard à la carte, puis le pince-nez, au bout de son cordon, s'enfouit dans la poche supérieure du dolman. Le général met son petit pardessus noir, enfonce son képi aux feuilles de chêne d'or en arrière. Dans le hall, le gendarme de service se dresse brusquement de la chaise où il sommeillait. Le général salue d'un geste rapide qui a l'air de dire : "Dormez, mon brave". Il descend le grand escalier à pic ; la sentinelle présente les armes, sous le fanion tricolore cravaté de blanc et rouge. Le colonel ou l'un des officiers accompagne le général vers l'endroit où on lui offre l'hospitalité. Et le lendemain à la première heure, le général est de nouveau à son bureau.

"Malgré l'immensité du drame qui se joue, une grande, une religieuse sérénité emplit et éclaire son esprit. Il s'est donné tout entier à ce que sa patrie demandait de lui. Il ne peut faire davantage."

On a dit, avec beaucoup de vérité, que la guerre actuelle est la lutte de l'esprit contre la matière. Les succès que l'Allemagne a obtenus jusqu'ici, elle les doit à l'énormité des effectifs qu'elle avait à sa disposition, et aussi à la perfection de son organisation. Les Alliés, au contraire, n'ont pu opposer à l'avalanche des légions allemandes que le génie de leurs généraux et l'héroïsme de leurs soldats. C'est ce qui est arrivé lorsque l'ennemi a lancé sur la Belgique et la France ses millions de troupiers bien entraînés : le génie de Joffre et de Foch ont sauvé la situation, le premier en amenant la bataille de la Marne, le second en exécutant la manœuvre qui a donné la victoire aux Alliés en ce jour mémorable. C'est ce qui est arrivé à Verdun en 1916 lorsque l'Allemagne a fait un suprême effort pour écraser la France avant l'arrivée en nombre des renforts anglais : l'héroïsme de l'armée française, le cerveau de Joffre, de Foch et de Pétain ont eu encore une fois raison de la force, du nombre et de la puissance des canons. C'est ce qui est arrivé lorsque, à la suite de la catastrophe de la Russie, l'Autriche a dégarni son front de l'est pour lancer son armée contre l'Italie, et aussi lorsque l'Allemagne, le printemps dernier, a fait un nouvel effort colossal pour mettre la France et l'Angleterre hors de combat avant l'entrée en scène de l'armée américaine. C'est ce qui est arrivé chaque fois que l'Allemagne a jeté ses masses d'hommes et de canons contre les Alliés ; elle s'est heurté à l'héroïsme sublime de nos soldats, au génie de Foch, de Haig et des généraux de l'Entente. Aujourd'hui, l'Allemagne est prati-

quement battue. Elle causera encore du mal, beaucoup de mal, mais elle ira maintenant en déclinant jusqu'au jour où, traquée de toutes les parts, elle devra déposer les armes et expier les crimes infâmes qu'elle a commis contre l'humanité. Ce jour-là, l'esprit aura définitivment vaincu la matière.

IV

Deux hommes personnifient plus que tout autre, à l'heure actuelle, cette lutte de l'immatériel contre la matériel : Foch et Ludendorff. Ludendorff est le suprême espoir de l'Allemagne en cette heure critique qu'elle traverse ; Foch est le génie lumineux qui nous donnera la victoire. Et c'est en étudiant le caractère de ces deux hommes qu'on voit jusqu'à quel point ils représentent bien les deux systèmes en présence dans cette lutte formidable dont dépend le sort d'une grande partie de l'humanité.

Mettons, si vous le voulez bien, ces deux hommes l'un en regard de l'autre.

M. de Pouvourville, un écrivain français, a fait de Ludendorff le portrait suivant :

Ludendorff est le type de l'officier d'état-major, du stratège logarithmique, du joueur d'échecs inexorable et froid. J'ai fort peu connu cet homme, que presque personne ne connaissait, et qui ne voulait pas se laisser voir ni approcher. Je me souviens, d'une façon très résumée, d'un profil anguleux, d'un œil inquiétant et fouilleur, d'un facies austère et glacé, que déparaient tout de même une courte brosse de poils au-dessus des lèvres et, au cou, de lourds fanons grossis par la rigidité exagérée du hausse-col. Il était et s'affirmait énigmatique. Mais il était, à l'époque, accompagné, comme son ombre propre, du capitaine von Spitz, un Prussien de Stettin, qui copiait, en les boursoufflant, les attitudes de son maître, mais qui, ayant chaque fois, besoin de deux bouteilles de stout pour pouvoir dormir, devenait loquace après le soleil couché. C'est par ce von Spitz, qui mourut à Heiden (lac de Constance), d'un accès de delirium tremens, qu'on pouvait, par intervalles et tant soit peu, déchiffrer Ludendorff.

"La conduite des hommes et des événements, l'autorité secrète sur les armées, la direction autocratique, mais ignorée, de toutes les choses de la guerre, tel est le rôle jadis ambitionné et aujourd'hui tenu par l'éminence grise de Hindenburg. L'énorme et tonitruant maréchal des lacs Mazuriens pérore, se déplace, se montre partout, éclate et couvre l'Allemagne de son ombre gigantesque et péremptoire. Dans cette ombre, silencieux et fatal, Ludendorff agit.

"Devant son travail obscur et sa personnalité toujours dissimulée, Ludendorff agite l'épais fantoche du généralissime teuton, l'envoie dans les banquets, dans les conseils impériaux et sur le front des troupes ; et pendant ce temps-là, dans son bureau solitaire et fermé, courbé sur ses calculs, il pousse les pièces de son échiquier

et force le destin de la guerre. Tel est le jeu de cet ambitieux redoutable et dévorant, qui vise droit au but et méprise le bruit et les inutilités de la gloire."

Et M. de Pouvourville ajoute, un peu plus loin, que, pour Ludendorff, tout est bon : "l'espionnage du temps de guerre, la propagande anarchiste en Orient, défaitiste en Occident, les millions des banques louches, les libelles de trahison, les tracts du pacifisme, les missions des hommes les plus tarés et des femmes les plus souriantes, les commis voyageurs du découragement, les fauteurs de troubles chez les neutres, tout part du cabinet et du cerveau de Ludendorff, et tout y revient".

"Tout autre est le général Foch," nous dit M. Puaux. "Ce n'est point l'autocrate, anxieux de tenir entre ses mains tous les fils d'une machination compliquée, de faire de son bureau la chambre aux commutateurs électriques avec des centaines de boutons, clavier de morts et d'intrigues. Toute sa force est concentrée dans son cerveau. Avec un génie analytique qui l'apparente à ces grands cerveaux français que furent Berthelot, Renan, Pasteur, avec une science militaire qui le rattache directement à la tradition personnelle de Napoléon Bonaparte, il se réfugie dans la méditation à l'heure où les problèmes graves se posent. Il les étudie avec la volonté formelle, de toute la puissance de son intelligence et de son cœur, de leur trouver la solution la plus complète, la plus humaine. Rien de machiavélique, de tortueux, de hâtif, de brutal, mais au contraire une décision simple, facilement compréhensible à ceux qui auront à l'exécuter."

Après avoir raconté la carrière militaire prodigieuse de Foch, après avoir dit la part glorieuse, la part vitale qu'il a prise dès le début dans la conduite de la guerre, après avoir dit combien il personnifie bien l'esprit luttant contre la matière, après l'avoir mis en regard de Ludendorff, le mathématicien redoutable que l'Allemagne oppose aujourd'hui à son puissant génie, nous allons étudier maintenant sa personnalité. Nous n'avons jamais vu le général Foch, de sorte qu'il nous faut de nouveau avoir recours à ce qui a été publié sur ce sujet. M. André Duharle, jeune capitaine tombé au champ d'honneur, a laissé de Foch un portrait remarquable, qui doit être encore d'actualité. Duharle se trouvait à Nancy, dans un régiment de hussards, au commencement de juillet 1914. Le général Foch assista aux manœuvres de la division avec le général de Castelnau. Il écrit, dans une lettre à ses parents :

"Le général Foch est un ancien commandant de l'Ecole de Guerre, où il y a eu, en raison de sa valeur, un rôle très remarqué. C'est un homme encore jeune, mince et souple, d'aspect un peu frêle ;

sa tête, assez forte, semblant une fleur trop grosse sur une tige trop menue. Ce qui frappe en lui, au premier abord, c'est un regard clair, pénétrant, intelligent, mais par-dessus tout, malgré une grande énergie, lumineux. Cette lumière du regard spiritualise une physionomie qui, sans elle, serait brutale avec sa grosse moustache dominant une mâchoire projetée en avant. Quand il parle, pour tirer les enseignements de la manœuvre, il s'anime jusqu'à la passion, sans jamais cesser de s'exprimer avec simplicité et avec pureté. Sa parole est sobre, directe; il affirme les principes, condamne les fautes, fait appel aux énergies, du même style bref et contenu.

C'est un prêtre qui juge, condamne et enseigne au nom d'un dogme qui l'illumine et auquel il a voué toutes les forces de son intelligence et de son cœur. Le général Foch est un prophète que son dieu transporte."

De son coté, un écrivain militaire, qui a consacré, dans le *Correspondant,* sous le pseudonyme de Miles, une série d'études aux chefs de l'armée française, parlant des cours de stratégie et de tactique générale qu'il a reçus de Foch à l'Ecole de Guerre, dit à son sujet :

"Le lieutenant-colonel Foch ne décevait pas notre attente. Mince, élégant, l'air distingué, bien pris dans le dolman que, depuis une déplorable manie d'uniformité a fait enlever à l'artillerie, il frappait tout de suite par une expression pleine d'énergie, de calme, de droiture. Le front était haut, le nez fier et droit, les yeux d'un gris bleu regardaient bien en face. Il parlait sans gestes, avec autorité et conviction, d'une voix grave, rude, un peu monotone, allongeant ses phrases pour serrer dans tous ses détours un raisonnement rigoureux, poussant le discussion, faisant toujours appel à la logique, recourant même volontiers aux expressions du langage mathématique ; parfois difficile à suivre, tant son discours était riche en idées, mais retenant l'attention par la pénétration de ses vues, autant que par son accent de sincérité. Le plus profond et le plus original des professeurs de l'Ecole de Guerre qui comptait à cette époque, dans son corps enseignant, des esprits très distingués et de brillants conférenciers ; tel le lieutenant-colonel Foch apparaissait à ses élèves, tout prêts dès lors à goûter ses leçons et à accepter son impulsion."

Alors qu'il était professeur à cette même Ecole Supérieure de Guerre, Foch avait souvent dit, en prolongeant l'aphorisme de Joseph de Maistre que M. Puaux rapporte dans sa brochure, qu'une bataille gagnée est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu. Cette parole du grand maréchal nous révèle tout de suite son caractère. Elle nous permet de voir que la volonté, l'énergie sont les qualités dominantes chez lui. "Volonté égale victoire," a-t-il dit. Et, en effet, dans les moments les plus difficiles, aux heures les plus sombres de la grande guerre, jamais il ne désespérera. Jamais il ne voudra s'avouer battu. Quelquefois, il n'aura plus de réserves dis-

ponibles : sa volonté de vaincre lui inspirera des idées de génie. Qu 'on se rappelle la manœuvre de la bataille de la Marne ! Qu'on se rappelle la bataille de l'Yser où, comme dernière ressource, il ouvre les écluses du canal... et gagne ainsi la bataille. Et que d'autres fois encore, cette même volonté de vaincre, cette même énergie, cette même rapidité de décision — c'est encore là l'une de ses principales qualités — lui permettent de sauver des situations qui semblaient absolument désespérées. C'est ainsi que "le 30 octobre 1914", dit M. Puaux, "le général apprend que la cavalerie anglaise, violemment attaquée par des forces supérieures, a dû céder un terrain considérable au sud d'Ypres : les deux points d'appui sont perdus ; la ligne est percée et le flanc du général Dubois va être menacé. Le général Foch quitte Cassel en auto et court à Saint-Omer. Il est une heure du matin. On réveille le maréchal French.

V

—Maréchal, votre ligne est crevée? Avez-vous des disponibilités?

—Je n'ai rien.

—Eh bien, je vous donne les miennes, il faut boucher le trou tout de suite ; si nous nous laissons percer sur un seul point, nous sommes perdus, à cause des masses d'attaque de nos adversaires. J'ai 8 bataillons de 32ème division que le général Joffre m'envoie, prenez-les et en avant !

Le maréchal est ému ; il se lève et serre avec force les mains du général en lui disant :

—Merci ! C'est une belle aide que vous m'apportez là.

A deux heures du matin, les ordres sont donnés, le trou est bouché."

Les Allemands reviendront à l'attaque au sud d'Ypres avec des forces énormes. Les Anglais, malgré leur héroïsme, sont encore forcés de céder du terrain. Foch craint une retraite.

"Il adjure sir John French de l'empêcher," continue M. Puaux. "Les troupes anglaises sont épuisées. Le général montre au maréchal "le danger, les conséquences incalculables de la bataille perdue." "Il faut tenir quand même, lui crie-t-il, tenir jusqu'à la mort ; il ne " faut jamais céder et se retirer en pleine bataille, la poursuite est " redoutable ; aujourd'hui, ce serait une catastrophe. Restez, je " viens à votre aide." Et tout en parlant, il écrit toute sa pensée sur une feuille de papier prise au hasard sur la table et la passe au maréchal.

"Et celui-ci, qui a compris et qui se souvient aussi de l'offre généreuse de la veille, la retourne, écrit simplement : "Exécutez l'ordre du général Foch", signe et tend la feuille à un de ses officiers."

Foch a encore une fois, par sa volonté de vaincre, sauvé la situation. Et, partout, durant les longues années de guerre que nous venons de traverser, sa personnalité rayonne. Il s'impose comme le grand génie militaire, le génie lumineux de cette lutte gigantesque des nations. Et quand, par suite des événements, par suite du besoin de cohésion entre les efforts des nations de l'Entente, la nécessité du Comité de guerre inter-allié s'est imposée, le général Foch était tout désigné pour y représenter la France. Son ascendant moral, sa remarquable culture générale, sa connaissance étendue de tous les problèmes posés par la guerre, lui en assuraient fatalement la direction.

"Le peintre Lucien Jonas," nous dit M. Puaux, "qui fut autorisé à prendre des croquis, à travers une porte vitrée, d'une des séances du conseil de Versailles, nous disait : "Je n'entendais pas, et d'ailleurs je me serais gardé d'écouter, mais je voyais. Le général Foch tenait ses auditeurs sous une sorte de fascination. On sentait que dans son exposé il n'y avait pas une fissure, pas une hésitation. Tout paraissait clair, net, irrésistible."

Nous ne pouvons aussi résister au désir de transcrire ici la belle page qu'a consacrée, à la personnalité du grand général, l'auteur que nous venons de citer :

"Je le vois," dit-il, "et je l'entends comme lorsque j'avais l'honneur d'être sous ses ordres. Je me souviens de ses questions précises, de son horreur de l'à-peu-près, de l'amplitude du domaine que son intelligence parcourait. A chacun il demandait le maximum de ses connaissances techniques, de ses aperçus personnels ; il se nourrissait de faits, de données, avec l'avidité d'un cerveau toujours en travail. Je le revois allant, tout seul, à l'heure où l'église de Cassel était déserte, méditer sur la tâche et chercher un réconfort au deuil immense dont il ne parlait jamais.

"Mais ce que je puis encore moins oublier, c'est son regard qui, lui, révélait toute son âme.

"Au delà de l'indomptable énergie qui en émanait, il y avait une tendresse triste, une grande mélancolie. A certains moments, ces yeux semblaient dire : "Jeunes gens, vous ne savez pas ce qu'un père peut souffrir quand le deuil est, à jamais, entré dans sa maison. On m'a pris mon seul fils, (le lieutenent Germain Foch, mort au champ d'honneur), et l'une de mes filles est veuve. Je trouverai, au logis que j'avis quitté dans la joie d'un dimanche d'été, de petits orphelins qui n'auront même pas connu leur papa. J'approche du crépuscule de ma vie avec la conscience d'un bon serviteur qui reposera dans la paix du Seigneur. La foi dans une vie éternelle, dans un Dieu de bonté et de miséricorde, m'a soutenu aux heures les plus difficiles. La prière a éclairé mon esprit.

"Notre France a été déchirée et meurtrie. Il y a, comme moi, des milliers et des milliers de vieux papas qui ont perdu tout ce qu'ils

aimaient, tout l'espoir de leur race. Je suis de cœur avec eux. Je sais ce que c'est.

Mais nous n'avons pas le droit de nous attendrir sur nous-mêmes. La cause de la patrie est plus grande. Là-bas, chez l'ennemi, des empereurs, des princes chamarrés—tous bien à l'abri du danger—caracolent et font de la grande politique mondiale en envoyant massacrer leurs sujets.

"Nous, nous sommes d'humbles fils de la terre de France qui défendons nos libertés. Chacun fait de son mieux. Depuis mon enfance, j'ai toujours eu foi en mon pays, dans la grandeur de ses destinées, dans le triomphe final de ce qui est juste et beau. Je sais que nous aurons la victoire. Elle sera complète, et nos morts seront vengés. Mais il faut travailler, lutter encore, opposer les ressources du génie français au choc des masses barbares. L'esprit vaincra la matière.

"Voyez-vous, jeunes gens, sans un idéal supérieur, sans une conception spiritualiste de la vie, il ne peut y avoir que découragement et faiblesse. On vous demande de grands sacrifices, on vous en demandera jusqu'au bout. Acceptez-les comme j'ai accepté les miens. Non seulement notre France, mais l'humanité tout entière est en jeu. La liberté doit d'abord triompher. Nous pleurerons après dans nos foyers silencieux sur lesquels flotteront les étendards de la victoire."

Cette victoire, elle est en train de caresser de son aile la grande patrie de Foch, patrie sanglante et meurtrie. Elle est en train de gratifier de ses sourires les peuples libres qui, depuis plus de quatre ans, luttent avec un héroïsme dont l'histoire n'offre aucun exemple pour assurer le règne de la justice dans le monde.

Le 5 avril dernier, au plus fort de la lutte gigantesque que l'ennemi avait commencé à livrer quelques jours auparavant, le maréchal Foch recevait, dans son cabinet de travail, une modeste salle de maison de province, un groupe de représentants de la presse franco-anglo-américaine. Se tournant vers une grande carte fixée au mur et montrant la ligne de combat, il déclarait :

"Et bien, messieurs, vous le savez, nos affaires ne vont pas mal. Le Boche — puisqu'il faut l'appeler de ce nom — est endigué depuis le 27 mars. Vous le voyez sur cette carte : le flot vient expirer sur la grève. C'est, sans doute, qu'il a rencontré quelqu'obstacle. Nous l'avons arrêté. Maintenant, nous allons tâcher de faire mieux. Je ne vois plus rien à dire. Quant à vous, continuez votre tâche. Je vous souhaite un temps et des événements favorables. C'est l'heure où chacun doit travailler ferme. Travaillez de votre plume ; nous allons travailler de nos bras."

"Nous allons tâcher de faire mieux", a dit le maréchal. Et, en effet, il a fait mieux. Non seulement les Alliés ne sont plus sur la défensive, mais ils accomplissent partout des avances formidables. Les Boches battent en retraite. La machine allemande commence à craquer : elle ne tardera pas à s'effondrer.

Au jour de la Victoire, jour qui sera l'une des dates mémorables de l'histoire de l'humanité, nous ne devrons pas oublier l'héroïsme des millions de ceux qui ont donné leur vie, qui ont versé leur sang pour la grande cause. Nous ne devrons pas oublier les sacrifices effroyables qu'auront faits les nations alliées pour écraser la bête féroce qui voulait asservir le monde. Mais il ne faudra pas oublier non plus la part immense qu'aura prise le maréchal Foch dans cette œuvre gigantesque. Et ce triomphe après lequel l'humanité soupire ardemment aujourd'hui, ce sera, dans une grande mesure, l'œuvre de ce noble fils de l'immortelle France.

Ce sera, une fois de plus, un geste de Dieu par les Francs.

LA PROPHÉTIE D'UN POILU

CE QU'UN SOLDAT FRANCAIS DISAIT, LE 21 JUILLET DERNIER, DE L'OFFENSIVE QUI VENAIT DE COMMENCER... ET CE QUI EST ARRIVÉ

Le 21 juillet dernier, nous traversions en auto un petit village français situé dans les environs d'Arras. Nous avions quitté Aubigny-au-Bac de bonne heure le matin et nous nous rendions à Paris-Plage. A Hesdin — c'est le nom du village dont je veux parler — les officiers qui nous conduisaient firent arrêter notre convoi et nous permirent de descendre de nos voitures afin de nous dégourdir quelque peu à la suite du long trajet que nous venions de parcourir.

Nous nous étions arrêtés sur la place publique du village et je vis, à quelques pas de l'endroit où nous nous trouvions, un certain nombre de personnes qui étaient à lire une petite feuille de papier affichée sur une maison. C'était le communiqué du jour que l'on venait de recevoir. Je m'approchai du groupe et je lus avec les autres.

Le communiqué contenait de bonnes nouvelles. Trois ou quatre jours auparavant, l'armée du général Mangin s'était lancée à l'attaque et remportait de brillants succès. Inutile de dire que les personnes qui formaient le groupe dont je viens de parler se réjouissaient des belles victoires que remportaient les troupes françaises et commentaient la tournure que ne manqueraient pas de prendre les événements.

Il y avait, entre autres, dans le petit rassemblement, deux Poilus qui n'étaient pas les moins joyeux et les moins loquaces. Je m'approchai d'eux.

"Ce sont de beaux succès que nous annonce aujourd'hui le communiqué," dis-je à l'un des deux soldats. "Oui, Monsieur," me répondit-il, "cette offensive est le début d'une grande victoire. Les Boches ont fait leur dernier effort avec l'offensive de mars, et ils vont maintenant demeurer sur la défensive. Vous verrez que dans quelques jours—peut-être dans quelques semaines — tout le front sera en feu. Après les troupes françaises, ce seront les Anglais qui attaqueront, ensuite les Belges, puis les Américains, les Italiens, etc. Vous verrez que cette poussée va se prolonger pendant des semaines, des mois même et qu'elle amènera la paix et la victoire des Alliés. Nous aurons la paix cet automne. C'est le coup final qui se donne et les Boches seront écrasés."

L'autre Poilu approuvait tout ce que disait son compagnon. Je ne connais pas grand'chose de la guerre et je suis loin d'être un expert militaire, mais j'objectai, timidement, que, d'après ce que je venais de voir au front et à l'arrière, ça n'avait pas encore l'air de la fin. Je répliquai que l'opinion générale, tant chez les combattants que chez les civils, était que nous en avions au moins pour jusqu'au printemps prochain ou que, à tout événement, nous ne verrions pas la fin des hostilités avant le début de l'été de 1919. Mon Poilu tint bon. "Il n'y a pas longtemps que j'ai quitté la tranchée," me dit-il, "et je puis vous assurer que le moral des Boches ne vaut pas grand'-chose. Il y a longtemps qu'on leur promet la victoire et la paix et on leur a plus que jamais assuré, lors de la grande offensive de mars, que, cette fois, ce serait le triomphe de l'Allemagne et l'écrasement définitif des Alliés. Ils ont échoué encore une fois et, aujourd'hui, le découragement s'est emparé d'eux. Ils ont absolument perdu confiance en la victoire de leurs armes et je vous assure que les soldats qui se battent dans de telles conditions ne tardent pas à déposer les armes. Vous verrez qu'ils n'opposeront par une résistance bien forte à l'avance de l'armée du général Mangin et vous verrez aussi que la même chose se produira sur toutes les parties du front. Ah oui, c'est bien le commencement de la fin. L'offensive va se propager à toutes les parties du front et nous aurons sûrement la paix avant cet hiver. Vous verrez si je ne dis pas vrai. Rappelez-vous bien ce que je vous dis là et vous saurez me dire si, jamais je vous rencontre de nouveau, si je n'avais pas raison."

Je n'étais pas convaincu. Je me contentai de répondre que j'espérais bien, comme lui, voir la victoire couronner le plus tôt possible les efforts des Alliés, mais je déclarai de nouveau que l'Allemagne venait de prouver, par le formidable coup qu'elle venait de donner, qu'elle était encore puissante, et que, encore une fois, l'opinion générale des combattants et des non combattants ne s'accordait pas avec

la théorie qu'il venait d'émettre. J'ajoutai aussi que les Américains, qui seront désormais la puissance décisive de la guerre, ne faisaient, en somme, que commencer à se battre et ne feraient sentir le formidable poids de leur force que le printemps et l'été prochains. "Quand les Américains auront massé sur la ligne de feu," dis-je, "un million ou un million et demi d'hommes — et il est permis de croire que d'ici au mois de mars ou d'avril 1919 ils peuvent entraîner une armée aussi considérable et peut-être plus forte encore — les Alliés, selon l'opinion générale, pourront porter à l'armée allemande le coup qui la mettra hors de combat. Mais c'est faire preuve, dans mon humble opinion, d'un optimiste exagéré que de croire que la guerre puisse se terminer avant cela." Je serrai la main de mon interlocuteur et lui souhaitai en le quittant, malgré les objections que je venais de faire valoir, de voir ses prédictions se réaliser à la lettre.

Quelques minutes après, nous filions à toute vitesse sur la route poussiéreuse qui conduit à Paris-Plage. Je racontai à mes deux compagnons de voiture l'entrevue que je venais d'avoir avec mon Poilu. L'un de mes compagnons était M. W.-F. Kerr, le rédacteur en chef du *Leader*, de Régina, et l'autre était M. J.-B.-F. Livesay, le correspondant actuel de la presse canadienne au front, — car on avait assigné à chacun des journalistes français des compagnons de langue anglaise. Kerr, qui est un garçon très intelligent, n'en connaissait pas plus long sur la guerre que je n'en connaissais moi-même, et Livesay, qui ne devait prendre charge qu'un peu plus tard de la position qu'il remplit si brillamment aujourd'hui, était dans le même cas. C'est donc dire que tous deux basaient leur opinion, au sujet de la durée du conflit, sur ce qu'ils avaient entendu dire à l'arrière, ce qu'ils avaient lu dans les journaux et ce qu'ils avaient vu durant les quelques jours que nous avions passés avec les combattants sur la ligne de feu. Une fois que je leur eus rapporté les paroles du Poilu, ils n'hésitèrent pas un seul instant à dire que j'avais raison et que, naturellement..., l'autre avait tort. C'est étonnant de voir combien vite on sait parfois trancher les questions les plus difficiles.

Dans notre grande sagesse, avec une belle unanimité et un aplomb imperturbable nous décidâmes donc que mon homme était dans les patates !

Et notre voiture continua de filer à toute vitesse, en soulevant des nuages de poussière...

Un peu plus de trois mois se sont écoulés depuis que j'ai eu avec le Poilu de Hesdin, par une claire et chaude matinée de juillet, l'entrevue que je viens de rapporter. Que s'est-il passé durant ces trois mois ? A peine les troupes françaises s'étaient-elles lancées à l'attaque que nous avons vu l'armée britannique en faire autant. Puis ce fut au tour des Américains, des Belges, des Canadiens, des Austra-

liens. Tout le territoire que les Allemands avaient pris dans leur offensive de mars et d'avril a été reconquis et les Alliés reprennent aujourd'hui des positions que les Boches détiennent depuis 1914. Noyon, Bapaume, Saint-Quentin, La-Fère, Cambrai, Laon, le Chemin des Dames, la Forêt de Saint-Gobain, Saint-Mihiel, Courtrai, Douai, Tournai, Ostende, Zeebrugge, Dixmude, des centaines de villes et de villages, bref, une grande partie de la Belgique et de la France a été délivrée du joug de l'envahisseur ! Du côté de l'est, les deux tiers de la Serbie ont été reconquis, la Bulgarie s'est rendue sans condition, la Turquie a perdu plus de cent mille hommes aux mains d'Allenby et ses armées ne comptent pratiquement plus. L'Autriche-Hongrie n'est guère plus vaillante.

Et l'Allemagne a demandé la paix ! Elle ne s'avoue pas encore définitivement vaincue, mais on sent qu'elle ne peut plus tenir devant les coups de massue que lui assène sur la tête les armées de Foch, qu'elle est à la veille de crouler et de se rendre sans condition !

Et Foch frappe toujours ! Et les événements se déroulent avec une telle rapidité qu'on se demande quelle ville forte tombera demain aux mains des Alliés, qu'on se demande même si nous n'aurons pas la paix avant les premières neiges ! Certes, il ne faut pas se bercer d'un optimisme exagéré, mais on n'a qu'à considérer un seul moment ce qui se passe en Europe pour voir que c'est bien le commencement de la fin.

Quand je songe à tout cela, je suis forcé d'avouer que, bien que personne ne soit prophète en son pays, et malgré que tout le monde refusait alors de croire à un écroulement prochain de l'ennemi, mon Poilu m'a joliment bien prédit, le 21 juillet dernier, ce qui est arrivé depuis trois mois et ce qui arrive aujoud'hui ! Et je suis aussi obligé d'admettre que s'il y avait quelqu'un dans les patates, ce jour-là, c'étaient bien mes amis Kerr et Livesay... et votre humble serviteur.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

NOS INTERVIEWS